Hilaire de Poitiers

LA TRINITÉ

Le Christ et l'histoire

Vous trouverez dans ces trois volumes

- *Une des œuvres les plus importantes de la théologie, en Occident, pour la première fois traduite en français.*
- *A la suite de ce texte essentiel, nous proposons, selon la méthode de la collection, des instruments de travail pour une étude approfondie :*
  1. Les idées-forces les plus importantes qui se dégagent de ce texte.
  2. Un lexique des personnages cités et des termes techniques qui reviennent dans le livre.
  3. Une table des citations scripturaires.
  4. Un index analytique des mots-clefs.
  5. Un guide bibliographique.

Hilaire de Poitiers

La Trinité

Traduction de Mgr Albertus Martin,
évêque de Nicolet (Canada)

avec la collaboration
du Frère Luc Brésard,
moine de Cîteaux

Collection « Les Pères dans la foi »

DESCLÉE DE BROUWER

ISBN : 2-220-02356-7
ISSN : 0180-7439

Hilaire de Poitiers

La trinité

Le Christ et l'histoire

VOLUME III

Livre dixième

Le mystère de la Passion

PLAN DU LIVRE X

1. Introduction

1. Pour découvrir la vérité, il importe de faire preuve d'objectivité.
2. Tel n'est pas le cas des hérétiques.
3. La saine doctrine est vouée à l'exil.
4. Mais nous nous réjouissons de notre exil !
5. Nous avons réfuté les textes que nous opposaient nos adversaires.
6. Nous avons proclamé que le Fils est Dieu...
7. ...Et né de la Vierge parmi nous.
8. Nous en étions venus à expliquer pourquoi le Christ disait ignorer le jour et l'heure du jugement.

2. Le mystère du Christ

9. Les hérétiques prétendent maintenant que le Christ a été sujet à la souffrance.
10. Comment serait-ce possible ?
11. Le Christ meurt librement.
12. Non, le Christ ne craint pas la mort !
13. Voyons quel était le corps du Christ.
14. Chez nous, la douleur est due à la faiblesse de notre âme.
15. Mais le corps du Christ diffère du nôtre en son origine.
16. Le Christ est : « descendu du ciel », nous dit Jean.
17. Et Paul affirme : « Le second homme vient du ciel ».
18. Jésus, « Pain vivant descendu du ciel ».
19. Le Christ est homme et Dieu.
20. Il a reçu son corps de la Vierge, et son âme de Dieu.
21. Nous devons maintenir le Christ : vrai Dieu et vrai homme.
22. Pleinement homme et pleinement Dieu...
    ... Le Christ ne saurait être divisé !
23. Ce mystère du Christ : Dieu et homme, nous explique le mystère de sa souffrance.

24. Le Christ fut bien un homme comme nous.
25. Mais sa chair ne fut pas une chair de péché.
26. L'homme Jésus-Christ est Verbe fait chair.

3. Le problème de la souffrance du Christ

27. Le Seigneur de gloire aurait-il craint devant sa Passion ?
28. Par son toucher, il remet en place l'oreille que Pierre a coupée !
29. Et sa Passion devait le glorifier !
30. Il la subit volontairement...
31. ...En attendant de siéger à la droite du Tout-Puissant.
32. Lors de son arrestation, le Christ ne fait pas preuve de faiblesse !
33. Dans ta stupidité d'hérétique, tu t'écartes même du simple bon sens !
34. Le Christ, sur la croix, promet au larron le Paradis...
    ...Et toi, es-tu si sûr d'aller en ce Paradis ?
35. Conclusion : le corps du Seigneur est un vrai corps, mais non pas un corps faible et imparfait comme le nôtre.

4. Explication de la tristesse du Christ

36. Tout d'abord, le Christ n'est pas triste devant la mort, mais « jusqu'à la mort ».
37. Reprenons le contexte :
    Le Christ ne prie pas pour lui, mais pour ses Apôtres.
38. Car la Passion du Christ devait être une épreuve pour les siens.
39. Et sa mort devait mettre fin à cette épreuve.
40. De fait, l'épisode de l'Ange consolateur laisse entendre que le Christ s'attristait sur ses amis.
41. L'hérésie ne doit pas attribuer cette tristesse du Christ à une prétendue faiblesse.
42. La prière du Christ à l'agonie concernait ses Apôtres.
43. Conclusion.

5. Explication de la souffrance du Christ

44. Parfois nos corps ne connaissent plus la douleur.
45. Ainsi dans la fournaise de Babylone, les Hébreux marchent au milieu des flammes.
46. Et les martyrs ne sentent plus leurs tourments.
47. Le Christ étant sans péché, n'a donc pas souffert de la douleur, conséquence du péché.

48. Dans le mystère de sa Passion, le triomphe du Christ est complet.
49. L'hérétique insiste : sur la croix le Seigneur s'est vu abandonné de son Père.
50. Et voilà qui donne prétexte à toutes sortes d'absurdités.
51. La voie est ouverte à toutes les impiétés !

6. La foi de l'Eglise

52. Telle n'est pas la foi de l'Eglise !
53. Dieu, dans son mystère, est hors des prises de l'homme. Restons à notre place !
54. Comment parler du mystère de l'Incarnation ?
55. Comment entendre le mystère des larmes du Christ ?
56. Comment le Christ pleurerait-il Lazare, alors que la mort de celui-ci était pour sa gloire.
57. Quand le Christ nous dit : « Je donne mon âme pour la reprendre », qui donne son âme ?
58. Dieu n'a pas d'âme !
59. Mais alors, qui donne son âme ?
60. Allons, ne divisons pas le Christ Jésus !
61. Pourquoi chercher quel est celui qui règne, et quel est celui qui meurt ?
62. Celui qui règne n'est pas autre que celui qui meurt.
63. Car il n'y a qu'un seul Christ !

7. L'enseignement de Paul

64. L'Apôtre ne divise pas le Christ.
65. Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté.

66. Crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu !
67. « Selon les Ecritures. »
68. La foi ne doute pas de la Toute-Puissance de Dieu.
69. Dieu peut descendre sur la terre et en remonter.
70. Affirmer sa foi, c'est être sauvé !
71. Dès lors, pourquoi mourir en refusant de croire ?

1. *Introduction*

1. Pour découvrir la vérité, il importe de faire preuve d'objectivité

Cela ne fait aucun doute, toute expression propre au langage humain, est toujours susceptible de susciter la contradiction : lorsque des volontés ont une orientation différente, les manières de penser s'opposent elles aussi ; c'est pourquoi celui qui lutte contre les tendances que manifestent les jugements de ses adversaires, se doit de les réfuter en reprenant les affirmations qui l'ont heurté. Car, bien que toute parole soit parfaite lorsqu'elle rend compte du vrai, cependant une phrase qui traduit la vérité risque encore de prêter flanc aux critiques, parce qu'elle n'a pas pour les autres la même tonalité que pour nous, ou parce qu'on est plus ou moins bien disposé à la recevoir : à une vérité mal comprise ou qui choque, s'oppose l'égarement d'une volonté, ou stupide ou vicieuse.

Car tout entêtement dans des désirs qui sont devenus nôtres, est un excès ; et la passion de la controverse se fige dans un élan aveugle, quand la volonté n'est plus soumise à la raison et ne prend pas soin d'étudier la doctrine, mais quand, au contraire, nous recherchons obstinément une bonne raison à l'appui de nos désirs, ou adaptons à nos manières de voir l'enseignement qui nous est donné. S'il en est ainsi, le système que nous construirons sera un assemblage de mots, plutôt qu'une science rendant compte de l'essence des choses ; il sera fondé non sur le vrai, mais sur ce qui nous plaira : la volonté l'utilisera à son profit pour justifier ses fantaisies, au lieu de le pousser par son impulsion, vers la perception d'une vérité conforme à la raison.

Voilà donc comment toutes les objections que nous opposent nos adversaires, émergent de volontés vicieuses qui cherchent à faire aboutir leur point de vue, et un combat acharné s'engage

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

entre l'affirmation du vrai, et la défense de ce qui plaît : la vérité tient bon, et la volonté dévoyée résiste ! Au reste, si celle-ci ne précédait pas la raison, mais si, par une saine conscience de ce qu'est le vrai, elle était poussée à vouloir ce qui est vrai, jamais elle ne chercherait une doctrine conforme à sa passion : la considération de la doctrine serait le mobile qui mettrait en branle la volonté toute entière. Aucune parole ne contredirait la vérité, puisque chacun se garderait de défendre comme vrai ce qui lui plairait, mais commencerait d'abord par vouloir ce qui est vrai.

2. Tel n'est pas le cas des hérétiques

L'Apôtre connaissait bien ces volontés dévoyées ; il écrit à Timothée et lui dit, entre autres conseils lui permettant de témoigner de sa foi et d'annoncer la parole : « Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais, l'oreille les démangeant, ils s'entoureront de maîtres en quantité, au gré de leurs propres désirs ; détournant l'oreille de la vérité, ils se tourneront vers des fables » (2 Tm 4, 3).

En effet, lorsque, poussés par l'impiété, ces gens ne supporteront plus la saine doctrine, ils se donneront alors une foule de maîtres pour leur enseigner ce qu'ils souhaitent, c'est-à-dire qu'ils se construiront des systèmes adaptés à leurs désirs : n'ayant nul souci d'être instruits, ils rassembleront des docteurs pour leur donner un enseignement conforme à leurs goûts ; ainsi, cette horde de maîtres qu'ils auront recherchés et rassemblés, donnera satisfaction à l'ardeur de leurs vœux par les doctrines qu'ils mettront au jour. Et si l'on ignore par quel esprit un tel délire inspiré par une stupide impiété, désire un enseignement falsifié, faute de pouvoir supporter une saine doctrine, qu'on l'apprenne du même Apôtre qui écrit encore à Timothée : « L'Esprit dit clairement que dans les derniers temps, certains renieront la foi pour s'attacher à des esprits trompeurs et à des doctrines diaboliques, séduits par des menteurs hypocrites » (1 Tm 4, 1-2).

Quels progrès peut-on faire en effet, dans la connaissance de Dieu, si l'on recherche de tous côtés ce qui nous plaît, plutôt que ce qui nous est enseigné ? Et quel respect pour l'enseignement donné par Dieu montre-t-on, lorsqu'au lieu de désirer apprendre, on projette sur la doctrine l'objet de nos vœux ? Ces gens ont en abondance de quoi exciter leurs esprits qui ne

cherchent qu'à tromper, et ils apportent des preuves pour appuyer les mensonges que débite leur prétendue fidélité à Dieu. Car mentir sans en avoir l'air, va de pair avec l'abandon de la foi ; cela permet de montrer, au moins dans les paroles, la foi que la conviction intime a perdue. Et chez eux, cette foi simulée devient sacrilège, par tout ce mensonge dont leurs paroles sont remplies, eux qui altèrent la sainteté de la vraie foi par les élucubrations de leur fausse doctrine : de fait, leur enseignement est un ramassis composé en fonction de ce qui leur plaît, plutôt qu'en conformité avec la foi de l'Evangile. Leurs oreilles les démangent, et le plaisir tant attendu d'entendre annoncer des nouveautés conformes à leurs désirs, les chatouillent agréablement ; aussi, complètement sourds à l'écoute de la vérité, ils se vouent tout entiers à des chimères : ils habillent leurs paroles d'une apparence de vérité, alors qu'ils sont bien incapables de dire ou d'entendre ce qui est vrai !

3. La saine doctrine est vouée à l'exil

Oui, cela saute aux yeux : nous voici arrivés à ces temps si déplorables dont nous parle l'Apôtre ! Car après s'être cherché des maîtres pour nous annoncer que le Fils est une créature plutôt que Dieu, on s'intéresse à présent davantage à des caprices humains qu'aux doctrines que professe une foi saine. La démangeaison qu'en éprouvent leurs oreilles, porte ces gens à écouter ce qui flatte leurs désirs, à tel point que maintenant, la multitude de leurs docteurs, pour avoir du succès, n'a plus qu'à répéter un seul refrain : Dieu, le Fils unique, n'a rien à voir avec la puissance et la vraie nature de Dieu le Père ; et voilà que nous n'avons plus qu'à croire, ou bien qu'il est un Dieu d'une autre espèce, ou bien qu'il n'est pas Dieu. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'une profession de foi impie et propre à donner la mort, soit qu'on nous parle de deux dieux dotés d'une divinité différente, soit qu'on nie catégoriquement qu'il soit Dieu, celui dont la nature procède de Dieu par sa naissance.

Mais un tel enseignement plaît aux oreilles de ceux qui se sont écartés de l'écoute de la vérité pour se tourner vers des fables. Car on ne supporte plus d'entendre la saine doctrine, et celle-ci est tout entière vouée à l'exil avec ceux qui la proclament.

4. Mais nous nous réjouissons de notre exil !

Bien que la saine doctrine connaisse l'exil, par la volonté de tous ceux qui se sont donnés une foule de maîtres selon leurs désirs, la prédication de la vérité, elle, ne sera pourtant pas vouée à l'exil, éloignée de tous les saints [1] ! Car, exilés, nous parlerons au moyen de ces livres, et la parole de Dieu qui ne saurait être enchaînée [2], se répandra librement, avertissant de la venue de ce temps dont parle l'Apôtre dans cette prophétie : puisque les hommes ne peuvent plus supporter avec patience d'entendre la vérité, et qu'ils se trouvent une foule de maîtres pour satisfaire à leurs caprices humains, il n'y a plus à en douter, nous voici arrivés à cette époque ; et l'on comprend que, si les hérauts de la vraie foi sont en exil, la vérité est exilée, elle aussi avec eux !

Mais ne nous attristons pas sur le temps présent ! Au contraire, nous avons de quoi nous réjouir, puisque l'iniquité se manifeste en ces jours qui nous voient en exil : incapable de supporter la vérité, elle bannit ceux qui annoncent une doctrine intègre, pour se donner une foule de maîtres selon ses désirs. Oui, nous nous réjouissons de notre exil, nous exultons dans le Seigneur [3], car la plénitude de la prophétie faite par l'Apôtre, s'est réalisée pleinement en nous !

5. Nous avons réfuté les textes que nous opposaient nos adversaires

Les livres précédents, me semble-t-il, présentaient l'exposé d'une foi saine et pure ; et même si, comme il en est de tout langage humain, toute parole risque de prêter flanc à la contradiction, le déroulement de notre réfutation a, je pense, été réglé de manière à ce que personne ne puisse s'y opposer sans étaler son impiété. Car voilà si bien démontrée la vérité de tous les textes qu'avec l'art inspiré par leur fourberie, les hérétiques empruntent aux Evangiles, que maintenant, il n'est plus permis de les combattre avec l'ignorance pour excuse, mais qu'au contraire, les contester c'est affirmer son impiété. En effet, selon le don qui nous a été départi par le Saint-Esprit, nous avons adopté une telle démarche dans l'exposé de notre foi, que personne du moins, ne puisse s'arroger le droit de nous accuser d'avoir menti.

Car telle est bien leur habitude, d'emplir ainsi les oreilles des ignorants

1. Les saints = les fidèles, cf. Rm 1-7 ; 2 Col 1, 1.
2. Cf. 2 Tm 2, 9.
3. Cf. Lc 6, 22-23.

de nos méfaits : selon eux, nous nions la naissance lorsque nous proclamons l'unité de Dieu ; nous laissons entendre un Dieu solitaire, en faisant appel à ce texte : « Moi et le Père, nous sommes un » (Jn 10, 30). « Moi », le premier mot, exprimerait l'économie de la chair et signifierait que Dieu l'Innascible est descendu dans la Vierge, et qu'il est né comme homme ; puis, pour montrer sa divinité, le Christ aurait ajouté : « Et le Père », laissant entendre qu'il était son propre Père [4]. Enfin, l'être existant à partir de ces deux composés : l'homme et Dieu, dirait de lui-même : « Nous sommes un ».

6. Nous avons proclamé que le Fils est Dieu

Mais nous, ayant toujours affirmé hautement la naissance du Fils existant en dehors du temps, nous avons proclamé que le Fils est Dieu, un Dieu dont la nature n'est pas étrangère à celle du Père ; non pas qu'il soit égal à Dieu l'Innascible, en raison de l'innascibilité de celui-ci, mais nous disons qu'il n'est pas différent de lui, car il est engendré comme Fils Unique ; non pas que le Père et le Fils soient un par l'attribution de deux noms à une seule personne [5], mais ils le sont par leur nature, du fait de la naissance du Fils ; non pas que nous les croyions deux dieux par une différence de substance, ni à l'inverse, un Dieu solitaire sous prétexte qu'il n'y a qu'un seul Dieu, là où il convient d'affirmer le mystère du Dieu Unique engendré.

Non, dans le Père est exprimé aussi le Fils, puisqu'en lui est à la fois la nature et le nom du Père. Le Père est connu et demeure dans le Fils, puisque, s'il n'y avait un Père, on ne pourrait parler de Fils, et celui-ci ne saurait exister s'il ne venait du Père. Le Fils est même l'Image vivante de la nature du Vivant, et par nature, l'impression du sceau de Dieu en Dieu ; il est tellement identique au Père dans sa puissance et dans sa manière d'être, que son œuvre, sa parole et sa vue sont celles du Père, et qu'en lui l'Image possède par nature, la nature de son auteur ; celui-ci œuvre, parle et se laisse voir dans celui qui est par nature son Image.

7. Et né de la Vierge parmi nous

Et tout en proclamant la génération intemporelle et inénarrable du Fils Unique, génération qui dépasse tout ce que l'intelligence humaine peut imaginer, nous avons enseigné aussi le mystère de la naissance de Dieu comme homme, par son enfantement du sein de la Vierge. Nous l'avons établi : selon l'économie de l'incarnation, lorsque le Fils se dépouille de sa condition divine pour prendre la forme d'esclave [6], il n'infirme pas sa nature divine pour avoir pris l'aspect de l'homme

4. Allusion au sabellianisme.
5. Affirmation de Sabellius.
6. Cf. Ph 2, 7.

infirme [7], mais la puissance de Dieu restant intacte dans l'homme, voici dès lors acquis à l'homme le pouvoir divin.

Car si Dieu est né dans l'homme, ce n'est pas pour cesser d'être Dieu, mais pour que, tout en demeurant Dieu, l'homme naisse en Dieu. En effet il s'appelle encore : « Emmanuel », ce qui signifie : « Dieu avec nous » (Mt 1, 23) : ainsi, il ne s'agit pas d'une évaporation de Dieu dans l'homme, mais d'une montée de l'homme en Dieu. En d'autres termes, lorsque le Christ demande à être glorifié, il ne vise pas le profit que pourrait en retirer sa nature divine, mais celui de l'humble nature qu'il a prise sur lui : car il demande la gloire qu'il avait près de Dieu, avant la création du monde [8].

8. Nous en étions venus à expliquer pourquoi le Christ disait ignorer le jour et l'heure du jugement

Dans le désir de répondre aux stupides objections de ces gens, nous en étions donc venus à expliquer pourquoi le Christ déclarait ignorer l'heure du jugement [9] : en admettant même que, selon eux, celle-ci n'était pas connue du Fils, cela ne porterait nul ombrage à la divinité de l'Unique Engendré. Car il serait d'abord contre nature que la naissance du Fils le ramène à cet état qui ne connaît pas de commencement, privilège du Père inengendré, et que celui-ci se réserve alors de fixer le jour où éclatera sa puissance, pour montrer son pouvoir de Dieu innascible [10]. Ensuite, il ne faudrait pas voir dans le Fils une nature impuissante, elle qui possède par droit de naissance, toute la plénitude qu'une naissance parfaite peut transmettre. Il n'y a pas lieu non plus, d'attribuer à Dieu le Fils une ignorance du jour et de l'heure du jugement, dans le dessein de prétendre qu'il n'a pas la même nature que le Père, puisque, pour maintenir contre les adeptes de Sabellius, l'innascibilité du Père et sa puissance sans commencement, il faut affirmer que le Fils ne jouit pas de cette prérogative d'une puissance innascible.

Nous l'avons démontré : si le Fils nous dit ne pas connaître ce jour, il ne s'agit pas d'une lacune due à l'ignorance, mais d'une disposition voulue [11] qui lui impose le silence. A présent, il nous reste encore à éliminer toute autre allégation qui prêterait flanc à des affirmations impies, et à parcourir complètement tous les enseignements blasphématoires de l'hérésie, afin que brille la vérité de l'Evangile, dans les textes mêmes où l'on voulait l'obscurcir.

---

7. « Infirme », seul mot apte à rendre le jeu de mot « infirmasse - infirmitatem ». « Aspect » pour traduire « habitus », la manière d'être, mot employé en relation avec l'Incarnation et signifiant selon le cas la nature, la manière d'être, l'état, la condition ou la qualité, etc.
8. Cf. Jn 17, 5.
9. Cf. Mc 13, 32.
10. L'argument vise les sabelliens.
Cf. Ac 1, 7.
11. Hilaire dit *œcumenia*, c'est-à-dire disposition de Dieu, dans le sens de Paul et d'Irénée.

2. *Le mystère du Christ*

9. Les hérétiques prétendent maintenant que le Christ a été sujet à la souffrance

De fait, beaucoup d'enseignements hérétiques ne veulent pas admettre dans le Christ la nature du Dieu impassible, étant donné qu'il a connu la crainte durant sa Passion et qu'il a été soumis à la souffrance : celui qui craint et souffre, objectent-ils, ne jouit pas de la sécurité qu'assure une puissance qui ne connaît pas la crainte, ni de l'intégrité de l'Esprit qui ignore la souffrance. Mais dans sa nature inférieure à celle du Père, le Christ frémit devant la crainte que ressent tout homme devant la souffrance, il gémit profondément sous la peine atroce que ressent son corps. Et les voici qui s'efforcent d'appuyer ces dires qui montrent assez leur manque de foi, en nous présentant ces textes : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26, 38), et : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » (Mt 26, 39), et aussi : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). A cela ils ajoutent encore : « Père, entre tes mains, je remets mon esprit » (Lc 23, 46).

Ils nous volent en effet, toutes les affirmations auxquelles adhère une foi authentique, pour les mettre au service de leur impiété. Ils avancent qu'il est rempli de crainte, ce Christ qui est triste et demande à son Père d'éloigner de lui ce calice ; qu'il a souffert, ce Christ qui se plaint d'être abandonné par Dieu, dans sa Passion ; qu'il est faible, ce Christ qui remet son esprit à son Père. L'angoisse est incompatible avec la ressemblance avec le Père, privilège d'une nature qui, dans la naissance du Fils unique, serait exactement semblable à la nature divine : sa faiblesse atteste qu'elle en est différente, comme aussi sa prière pour éloigner de lui le calice, comme sa plainte d'être abandonné, comme l'aveu qu'il remet son esprit à son Père.

10. Comment serait-ce possible ?

Mais avant de montrer, en reprenant ces textes, que le Christ ne pouvait être sujet à cette faiblesse de s'effrayer de ce qui pourrait lui arriver, ou d'éprouver de la douleur, nous sommes en droit de nous demander d'abord ce qu'il aurait pu craindre, pour que s'abattit sur lui la terreur d'une douleur insupportable.

On déclare, me semble-t-il : sa crainte n'avait d'autre motif que sa Passion et sa mort. J'interroge alors les tenants de cette opinion : ce motif est-il plausible, le Seigneur craindrait-il vraiment de mourir, lui qui libère ses Apôtres de toute frayeur devant la mort et les exhorte à la gloire du martyre en ces termes : « Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite, n'est pas digne de moi. Qui protège sa vie, la perdra ; et qui la perd à cause de moi, la trouvera » (Mt 10, 38-39) ? Puisque mourir, pour lui, c'est vivre, allons-nous penser qu'il aurait souffert devant le mystère de sa mort, lui qui rend la vie à ceux qui meurent pour lui ? Il conseille de ne pas craindre ceux qui tuent le corps [12], et lui, il aurait craint la souffrance de son corps et la mort l'aurait épouvanté ? [13]

11. Le Christ meurt librement

Par ailleurs, comment aurait-il craint la mort, puisqu'il devait mourir par un acte libre de sa puissance ? Car pour nous autres, hommes, c'est ou bien une force extérieure : fièvre, blessure, accident, chute qui s'abat sur le corps et précipite sa mort ; ou bien c'est la constitution de notre corps qui, vaincue par l'âge, donne d'elle-même entrée à la mort.

Mais Dieu, le Fils unique, pour accomplir le mystère de sa mort, a le pouvoir de déposer sa vie pour la reprendre ensuite [14] ; après avoir bu la boisson vinaigrée, il affirme avoir terminé tout

12. Cf. Mt 10, 28.
13. Le Christ n'a pu être soumis aux souffrances et à la mort comme nous le sommes, en raison de l'origine de son corps. Par la puissance du Verbe, il a été conçu de la Vierge. Il est à noter combien toute la théorie d'Hilaire sur le sentiment de la douleur chez le Christ est influencée par le stoïcisme (cf. Smulders, *La doctrine trinitaire de S. Hilaire de Poitiers*, Rome (1944), p. 205). Cf. Explication de S. Thomas, S. th. III a, qu. 15, a. 5, ad. 1.
14. Cf. Jn 10, 18.

ce labeur rempli de ses souffrances humaines, et inclinant la tête, il rend l'esprit [15]. Si cette possibilité de reposer dans la mort en rendant l'esprit de son propre gré, a été laissée à la nature de l'homme Jésus, nous n'avons pas affaire à une âme abattue qui délaisse un corps réduit à la dernière extrémité ; ou bien, si l'être qui meurt en rendant l'esprit, n'a pas usé pour mourir, de la puissance de sa liberté, c'est un esprit endommagé jusqu'en ses fondements par des membres brisés, percés, meurtris, qui rompt ses attaches et s'enfuit, et dans ce cas, le Seigneur de la vie aurait connu la crainte de la mort.

Mais si le Christ est mort de son propre gré, s'il a rendu l'esprit par lui-même, il n'y a pas lieu de supposer la terreur de la mort chez celui qui meurt par sa propre puissance [16].

12. Non, le Christ ne craint pas la mort !

Mais peut-être le Christ aurait-il été effrayé de cette puissance même qu'il avait de mourir, en raison d'une appréhension due à une certaine ignorance humaine : ainsi, bien qu'il soit mort de lui-même, il aurait craint l'éventualité de la mort. S'il en est qui, d'aventure, pensent ainsi, qu'ils me précisent à qui, d'après eux, cette mort est-elle terrible, à l'esprit ou au corps ? Si c'est au corps, ignore-t-on que le Saint qui ne devait pas connaître la corruption [17] était à même de rebâtir le temple de son corps en trois jours ? [18] Si c'est au contraire pour l'esprit que cette mort était terrifiante, le Christ aurait-il craint l'abîme de l'enfer, alors que Lazare se réjouit dans le sein d'Abraham ? [19]

Tout cela est ridicule et insensé : on croit que le Christ pouvait craindre la mort, alors qu'il avait le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre [20], lui qui allait mourir par un acte libre de sa volonté, en vue d'accomplir le mystère qui a pour fin la vie de l'homme. Non, la crainte de la mort n'existe pas chez celui qui a voulu mourir et qui a pu faire en sorte que sa mort ne soit pas de longue durée : car la volonté de mourir et le pouvoir

15. Cf. Jn 19, 30.
16. Insistance sur la liberté du Christ dans sa passion et sa mort. Toute la vie terrestre du Seigneur est un acte d'amour libre et puissant du Christ.
17. Cf. Ac 2, 27.
18. Cf. Jn 2, 19-21.
19. Cf. Lc 16, 22.
20. Cf. Jn 10, 18.

de ressusciter sont incompatibles avec ce qui fait la peur, puisque l'on ne saurait craindre la mort, si l'on a la volonté de mourir et la puissance nécessaire pour vivre.

13. Voyons quel était le corps du Christ

Oui, mais le Christ a peut-être craint les peines qui affligèrent son corps pendu à la croix, les liens implacables des cordes qui l'enserraient, les blessures cruelles des clous fichés dans ses mains et ses pieds ? Eh bien, voyons quel était le corps du Christ homme, pour que la douleur ait pu l'atteindre en sa chair suspendue au gibet, liée et transpercée.

14. Chez nous, la douleur est due à la faiblesse de notre âme

La nature des corps est telle qu'étant unis à l'âme qui les vivifie et leur communique la faculté de sentir, ils ne sont plus une matière inerte et sans vie, mais touchés, ils le sentent ; blessés, ils en éprouvent de la douleur ; lorsqu'ils ont froid, ils s'engourdissent ; réchauffés, ils en ressentent du bien-être ; le manque de nourriture les fait dépérir, tandis que l'abondance les engraisse.

Car, sous une certaine influence immédiate de l'âme qui les domine et les pénètre, les corps sont susceptibles d'impressions diverses, agréables ou pénibles. Par conséquent, lorsqu'ils souffrent d'être blessés ou meurtris, c'est la conscience de l'âme, répandue dans le corps, qui perçoit la douleur. De fait, la souffrance causée par une blessure du corps, se lit jusque sur le visage[21], tandis que les doigts ne sentent pas les rognures des ongles qui dépassent de notre chair. Et si par suite d'une affection, quelque partie de nos membres se gangrène, et perd sa sensibilité de chair vive, on pourra la couper ou la brûler sans qu'elle ressente aucune douleur, de quelque nature que ce soit, car il ne demeure plus en elle aucun contact avec l'âme. Ou encore, lorsqu'une nécessité grave demande d'enlever une partie du corps, la vigueur de l'âme est endormie par une potion médicale, et l'esprit, sous l'action violente des sucs administrés,

21. « Usque ad os dolet » : sans doute y a-t-il un jeu de mot. Mieux vaut traduire : « Se lit jusque sur le visage » plutôt que : « S'étend jusqu'à l'os », puisqu'il est question de l'incidence d'une blessure corporelle sur l'âme.

perd le souvenir et le sentiment. On peut alors couper les membres sans qu'ils ressentent la douleur, et même si la plaie faite par la blessure est profonde, la chair demeure insensible, comme l'âme elle-même dont le sentiment est engourdi. Par conséquent, c'est l'union du corps à une âme faible qui est à la racine de la douleur que ressent sa sensibilité défaillante.

15. Mais le corps du Christ diffère du nôtre en son origine

Si donc la vie corporelle de l'homme Jésus-Christ avait connu les mêmes commencements que notre corps et notre âme, si, devenu semblable à l'homme et reconnu pour un homme[22], il n'était pas né de telle sorte que Dieu soit le principe de son âme aussi bien que de son corps, il aurait ressenti la douleur que perçoit notre corps, pour avoir pris vie dans un corps dont, aussi bien la conception que les tout premiers développements, auraient été ceux de notre âme et de notre corps. Mais si, par lui-même il s'est formé une chair à partir de la Vierge, si lui-même s'est préparé de lui-même une âme conçue par lui pour son corps, il est nécessaire que la nature de sa souffrance corresponde à la nature de son âme et de son corps.

En se dépouillant de sa forme de Dieu, en prenant la forme d'esclave[23], et en naissant, lui le Fils de Dieu, comme fils d'homme, sans se renier et sans perdre sa puissance, Dieu le Verbe a mené l'homme vivant à sa perfection. Comment en effet, le Fils de Dieu serait-il né fils de l'homme, si — par la puissance qu'avait le Verbe de prendre une chair dans le sein de la Vierge, et de procurer une âme à cette chair — le Christ Jésus n'était pas né homme parfait, pour la rédemption de notre âme et de notre corps ? Et pourtant, comment aurait-il pu le faire, s'il n'avait pas pris un corps tel que celui qui fut conçu de la Vierge, un corps qui lui donne d'être dans la condition d'esclave ?

Car c'est uniquement sous l'action de l'Esprit-Saint que la Vierge a engendré celui qu'elle a engendré[24]. Et bien que pour mettre au monde la chair du Christ, elle ait donné d'elle-même

22. Cf. Ph 2, 7.
23. Cf. Ph 2, 7.
24. Cf. Lc 1, 35.

tout ce que les femmes fournissent d'elles-mêmes aux semences des corps qu'elles ont reçues en elles pour les enfanter, cependant Jésus-Christ n'a pas été coagulé [25] selon l'ordre naturel de la conception humaine. Au contraire, puisque tout le principe de sa naissance lui fut transmis par l'Esprit, le Christ reçut dans sa naissance humaine, tout ce qui revient à la mère, bien qu'il eût toutefois à la source de son être [26], d'être ce que Dieu est.

16. Le Christ est « descendu du ciel », nous dit Jean

Le Seigneur lui-même nous annonce ce mystère très élevé et magnifique de l'homme assumé par Dieu ; il le fait en ces termes : « Nul n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est au ciel » (Jn 3, 13). Qu'il soit : « Descendu du ciel », voilà indiquée son origine : il est conçu de l'Esprit. Car Marie ne lui a pas donné les tous premiers éléments de son corps [27], bien qu'elle ait apporté tout ce qu'il est naturel à son sexe de donner pour assurer le développement et la mise au monde de ce corps. Qu'il soit : « Fils de l'homme », voilà l'enfantement de la chair reçue dans la Vierge. Qu'il soit : « Au ciel », voilà soulignée la puissance de sa nature divine qui demeure à jamais. Celle-ci, après avoir créé la chair et lui avoir donné ses commencements, ne saurait renoncer à sa puissance infinie pour aller s'emprisonner dans les limites finies d'un corps.

Demeurant dans la condition d'esclave par la force de l'Esprit et la puissance du Verbe de Dieu, le Christ reste présent comme Seigneur du ciel et de l'univers, au-dessus et au-delà de tout le cercle de l'univers et du ciel. Voilà donc pourquoi il est tout à la fois : « descendu du ciel », « fils de l'homme », et « au ciel », car le Verbe fait chair ne cesse pas d'être le Verbe. Comme Verbe, il est dans les cieux, comme chair, il est aussi fils de l'homme ; comme : « Verbe fait chair » (Jn 1, 14), il est à la fois venu du ciel, fils de l'homme et au ciel. Car la majesté du Verbe qui demeure éternellement dans des conditions qui ne sont pas

25. C.C. : « coagulavit » — P.L. : « coaluit » : se développer. Pour les anciens, la formation du fœtus était assimilée au phénomène de lait qui se caille : le sang maternel se coagulait sous l'influence de l'élément séminal. Cf. Jb 10, 10, et Sg 7, 2.
26. C.C. : « in origine » — P.L. : « in origine virtute ».
27. Les Anciens majoraient l'importance du Père dans l'origine de l'enfant.

celles des corps, ne cesse pas d'être dans ce ciel d'où il descend, et la chair, elle, ne tire son origine de nul autre que du Verbe, tandis que le « Verbe fait chair », bien que chair, ne cesse pas d'être le Verbe.

17. Et Paul affirme : « Le second homme vient du ciel »

Le bienheureux Apôtre, lui aussi, nous parle à merveille du mystère ineffable de la naissance corporelle du Christ, lorsqu'il précise : « Le premier homme fut tiré du limon de la terre, le second vient du ciel » (1 Co 15, 47).

En appelant le Christ : « homme », Paul nous enseigne sa naissance de la Vierge, qui, selon son rôle maternel, a suivi l'ordre naturel propre à son sexe, dans la conception et l'enfantement de l'homme Jésus. Et par ces mots : « Le second homme vient du ciel », il nous certifie qu'à sa source se trouve l'action du Saint-Esprit qui descend sur la Vierge [28]. Ainsi, puisque le Christ est homme et vient du ciel, cet homme est enfanté par la Vierge et conçu de l'Esprit.

Tel est le langage de l'Apôtre.

18. Jésus, « Pain vivant descendu du ciel »

Et le Seigneur, déployant devant nous le mystère de sa naissance, s'exprime ainsi : « Je suis le pain vivant, descendu du ciel. Qui mange de mon pain vivra éternellement » (Jn 6, 51-52). Il s'appelle : pain, car il est lui-même l'origine de son corps. Et pour qu'on ne pense pas que la puissance et la nature du Verbe se soient évanouies dans la chair, il dit à nouveau qu'il est son pain : ainsi, s'il est le pain descendu du ciel, on ne s'imaginera pas qu'à la source de son corps se trouve une conception humaine, puisque son corps nous est présenté comme céleste. Par ailleurs, puisqu'il s'agit de son pain nous avons ici l'affirmation que son corps est assumé par le Verbe. Car il ajoute : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (Jn 6, 54). Ainsi, puisque celui qui est le Fils de l'homme est aussi le pain descendu du ciel, par son pain qui descend du ciel, et par la

28. Cf. Lc 1, 35.

chair et le sang du Fils de l'homme, il faut entendre que le Verbe a pris une chair conçue du Saint-Esprit et née de la Vierge.

19. Le Christ est homme et Dieu

L'homme qui possède ce corps, Jésus-Christ, est donc à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, et se dépouillant de sa condition divine, il a pris la forme d'esclave [29]. Le Fils de l'homme n'est pas autre que le Fils de Dieu, il n'est pas autre dans la forme de Dieu, que celui qui est né, homme parfait, dans la forme d'esclave. Ainsi, comme l'homme naît doté d'un corps et d'une âme, en raison d'une nature que Dieu, le principe de notre race, a formée pour nous, de même Jésus-Christ, par sa puissance, est homme doté d'une chair et d'une âme, et il est Dieu, ayant en lui en totalité et en vérité ce qu'est un homme, et en totalité et en vérité ce qu'est Dieu.

20. Il a reçu son corps de la Vierge, et son âme de Dieu

Il en est qui, pour asseoir adroitement leur hérésie, prennent plaisir à se jouer des oreilles des ignorants par le raisonnement suivant : puisque le corps et l'âme d'Adam ont été dans le péché, le Seigneur a reçu, lui aussi, de la Vierge, une âme et un corps venant d'Adam, et la Vierge n'a pas conçu du Saint-Esprit l'homme entier [30]. Or s'ils comprenaient le mystère de l'Incarnation, ils comprendraient aussi ce mystère comme étant celui du Fils de l'homme et du Fils de Dieu. Autant dire qu'ayant reçu de la Vierge son corps, le Christ aurait aussi reçu d'elle son âme [31] ; mais la génération de la chair vient toujours de la chair, alors que l'âme est toute entière l'œuvre de Dieu.

29. Cf. Ph 2, 7.

30. Hilaire vise ici la doctrine apollinariste, ainsi appelée d'après Apollinaire de Laodicée (310-390). Selon cette hérésie, le Christ a un corps et une âme (psychè), mais non pas le noûs, le principe de la pensée et de la volonté autonome et libre. Le Verbe pour lui en tient lieu.

31. C.C. : « Quasi vero si tantum ex virgine adsumpisset corpus, adsumpisset quoque ex eadem et animam » — P.L. : « Quasi vero si tantum ex virgine assumpisset quoque ex eadem et animam ».

21. Nous devons maintenir le Christ : vrai Dieu et vrai homme

Mais ces gens veulent que le Dieu Unique-Engendré, le Dieu Verbe qui au commencement était près de Dieu [32], ne soit pas un Dieu substantiel, mais une parole émise par la voix de Dieu : le Fils serait alors pour Dieu le Père, ce qu'est la parole pour l'homme qui parle. Pour nous prouver que Dieu, le Verbe qui existe en tant que personne et demeure en la forme de Dieu, n'est pas le Christ, né homme, avec adresse ils insinuent : à l'origine de cet homme, il y a une cause humaine, et non pas le mystère d'une conception par l'Esprit ; dès lors, on ne saurait parler de Dieu le Verbe se faisant homme par l'enfantement de la Vierge, mais le Verbe de Dieu est en Jésus, comme l'esprit de prophétie était dans les prophètes [33].

Et selon leur habitude, ils nous accusent et prétendent que nous présentons le Christ comme étant un homme né sans avoir une âme et un corps comme les nôtres, alors que nous reconnaissons le Verbe fait chair, le Christ qui abandonne sa condition divine pour prendre la condition d'esclave, comme étant un homme parfait, identique en tous points à l'aspect que revêt notre conformation humaine, et né semblable à nous. Oui, il est né vrai Fils de Dieu et vrai fils de l'homme, il n'est pas né comme homme sans être né de Dieu, et le fait qu'il soit un homme né de Dieu, ne l'empêche pas d'être Dieu.

22. Pleinement homme et pleinement Dieu...

Mais tout comme par lui-même, le Christ s'est donné un corps tiré de la Vierge, de même il s'est donné une âme tirée de lui-même, vu que l'âme n'est jamais transmise par l'homme au cours de la procréation [34]. Car si c'est de Dieu que la Vierge a conçu la chair du Christ, à bien plus forte raison l'âme de ce corps ne peut-elle venir que de Dieu ! Et puisque la même personne est à la fois Fils de Dieu et Fils de l'homme, car le Christ est pleinement Fils de l'homme et pleinement Fils de

32. Cf. Jn 1, 1.

33. Ce qu'on a appelé « le monarchianisme dynamique » qui, pour sauver le monothéisme, mutile la nature humaine du Christ.

34. Hilaire récuse ce qu'on a appelé le traducianisme, où l'âme procède des géniteurs.

Dieu, n'est-il pas tout à fait ridicule de présenter, outre le Fils de Dieu, « Verbe fait chair » (Jn 1, 14), un autre je ne sais quoi, une sorte de prophète animé par le Verbe de Dieu, alors que le Seigneur Jésus-Christ est Fils de l'homme et Fils de Dieu ?

Mais non, du fait que « son âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26, 38), et qu'il a « le pouvoir de déposer sa vie et de la reprendre » (Jn 10, 18), on veut attribuer à son âme une autre source que l'Esprit-Saint, alors que même son corps a été conçu par l'action de celui-ci : puisque c'est Dieu le Verbe qui, tout en demeurant dans le mystère de sa nature, est né homme. Or s'il est né, ce n'est pas pour être ici d'une manière, et là d'une autre, mais c'est pour nous faire comprendre qu'en assumant la nature humaine, il est Homme-Dieu, lui qui était Dieu avant de devenir homme.

... Le Christ ne saurait être divisé

Comment en effet, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est-il né de Marie, si ce n'est parce que « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14), c'est-à-dire parce que le Fils de Dieu, « alors qu'il était dans la forme de Dieu, a reçu la forme d'esclave » (Ph 2, 6-7) ? Or, pour celui qui était dans la forme de Dieu, recevoir la forme d'esclave, c'est être constitué à partir de deux contraires : il est aussi vrai de dire qu'il demeure dans la forme de Dieu, qu'il est vrai de dire qu'il a pris la forme d'esclave. La signification du mot : « forme », en son sens ordinaire, nous oblige en effet, à reconnaître en lui ce qui caractérise l'une et l'autre de ces deux natures, divine et humaine. Car c'est bien celui qui est dans la forme de Dieu, qui est aussi dans la forme d'esclave. Il est en cela par nature, il est en ceci en fonction de l'économie du dessein divin ; et pourtant, il possède en toute vérité ce qui caractérise l'une et l'autre de ces deux conditions : il est aussi vrai dans la forme de Dieu qu'il est vrai dans la forme d'esclave. Assumer la forme d'esclave ne veut rien dire d'autre qu'être né homme, et de même, être dans la forme de Dieu ne veut rien dire d'autre qu'être Dieu. Toutefois nous ne reconnaissons en lui qu'une seule et même personne, non pas qu'il ait perdu sa divinité, mais parce qu'il a pris sur lui l'humanité ; nous le déclarons à la fois dans la forme de Dieu par sa nature divine,

et, par la conception de l'Esprit-Saint, dans la forme d'esclave où on le reconnaît sous son aspect humain.

Ainsi, c'est le même Jésus-Christ qui est né, a souffert, est mort, a été enseveli, et c'est lui aussi qui est ressuscité. Considéré dans ces divers mystères de sa vie, il ne saurait être divisé ni séparé de lui-même, sous peine de ne plus être le Christ. Car le Christ qui était dans la forme de Dieu, n'est pas autre que celui qui a pris la forme d'esclave. Celui qui est né, n'est pas autre que celui qui est mort. Celui qui est mort n'est pas autre que celui qui est ressuscité. Celui qui est ressuscité n'est pas autre que celui qui réside dans les cieux. Celui qui réside dans les cieux, n'est pas autre que celui qui, auparavant, était descendu des cieux [35].

23. Ce mystère du Christ, Dieu et homme, explique le mystère de sa souffrance [36]

C'est pourquoi l'homme Jésus-Christ, Dieu le Fils Unique, pour devenir ainsi Fils de l'homme et Fils de Dieu, par le Verbe et par la chair, a pris une véritable humanité, conforme en tous points à notre humanité, sans cesser pourtant d'être Dieu. Les coups pleuvent donc sur lui, les blessures le couvrent, les fouets armés de nœuds le ceinturent, le voici suspendu, élevé de terre, tout ceci cause chez lui la violence de la souffrance, sans qu'il ait pourtant le sentiment de la douleur.

Supposons quelque arme pointue qui piquerait de l'eau, transpercerait un feu, blesserait l'air ; elle ferait tout ce qui est en sa nature de faire, en fait de souffrance : piquer, transpercer, blesser. Mais en tout ceci, la souffrance apportée n'aurait pas le caractère d'une souffrance, car il n'est pas dans la nature de l'eau d'être piquée, du feu d'être percé, de l'air d'être blessé, bien qu'il soit de la nature d'une arme pointue de blesser, de piquer, de percer.

35. Cf. Jn 3, 13.

36. Hilaire aborde ici le problème de la souffrance du Christ. Comment Jésus a-t-il été soumis aux infirmités et aux affections humaines ? L'évêque discute en présence et en fonction des ariens. Ses prises de positions ont été diversement interprétées, parfois de manière opposée. Voir l'art. *Hilaire*, « Dictionnaire de théol. cath. », VI, 2429-2439 ; P. Galtier, *Hilaire de Poitiers...*, p. 121-141. Le problème fut l'objet de la thèse de doctorat de Mgr Martin.

Ainsi en est-il du Seigneur Jésus-Christ : il a supporté la flagellation, la mise en croix, l'élèvement de la croix et la mort ; mais la souffrance qui s'abattait sur son corps, tout en étant subie, n'avait pourtant pas l'effet naturel de la souffrance : d'une part, elle exerçait avec force son action afflictive, mais par ailleurs, la puissance du corps du Christ endurait la violence de la douleur qui s'abattait sur lui, sans avoir la sensation de la douleur. Certes, le corps du Seigneur aurait perçu la douleur que nous ressentons dans notre nature, s'il était de la nature de notre corps de fouler les eaux de son pied, de marcher sur les flots sans les marquer de sa trace [37], si les eaux ne cédaient pas sous la pression de son pas, s'il pouvait traverser les substances solides et si les portes fermées de nos maisons ne nous étaient pas un obstacle. Mais par contre, si, par sa puissance et par l'âme qui l'habitait, la nature du corps du Seigneur eut seule, la possibilité d'être portée sur les eaux, de marcher sur les flots, ou de passer à travers les murs [38], pourquoi juger la chair conçue du Saint-Esprit, selon les normes de la nature du corps humain ?

Cette chair, c'est-à-dire ce pain, est descendu du ciel, et cet homme vient de Dieu [39] : ayant un corps pour subir, il a subi la Passion, mais sa nature ne lui permettait pas de ressentir la douleur. Car ce corps jouissait d'une nature particulière, puisqu'il fut transfiguré sur la montagne et prit l'aspect de la gloire céleste [40], puisqu'il chassait la fièvre par son contact, et façonnait des yeux par sa salive [41].

24. Le Christ fut bien un homme comme nous

Mais si le Christ a connu les larmes, s'il a été soumis à la soif et à la faim, sans doute a-t-il forcément éprouvé aussi les autres souffrances des hommes ! Celui qui ignore que ses pleurs, sa soif, sa faim, sont un mystère, doit au moins savoir ceci : ses pleurs donnent la vie : il se réjouit de la mort de Lazare, plus qu'il ne la pleure [42] ; l'homme qui a soif, offre de son sein des

37. Cf. Mt 14, 25.
38. Cf. Jn 20, 19.
39. Cf. Jn 6, 51-52.
40. Cf. Mt 17, 1-2.
41. Cf. Mt 8, 15 ; Jn 9, 6-7.
42. Cf. Jn 11, 35.

fleuves d'eau vive [43], et il n'est pas croyable qu'il soit desséché par la soif, alors qu'il est capable de donner à boire aux assoiffés. Il a faim, mais le voici qui maudit l'arbre qui ne lui donne pas ses fruits [44] : sa nature serait-elle vaincue par le jeûne, alors que son commandement frappe de stérilité l'arbre qui ne porte que des feuilles vertes ?

Et, même en ne tenant pas compte que ses larmes, sa soif, sa faim, sont un mystère, si c'est la chair assumée, c'est-à-dire l'homme tout entier, qui chez lui, donne prise à ce que sont par nature les souffrances, il n'était pourtant pas sujet aux tourments que nous causent les souffrances : il pleurait, mais ce n'était pas sur lui-même ; il avait soif, mais l'eau ne lui aurait pas manqué pour étancher sa soif ; il avait faim, mais il n'avait pas besoin de nourriture pour apaiser sa faim.

De fait, on ne nous signale pas que le Seigneur ait bu, mangé ou souffert, lorsqu'il eut faim, soif, ou lorsqu'il a pleuré ; mais il s'est plié aux conditions qui régissent notre corps, pour nous montrer la réalité de son corps, et ainsi a été donné à la condition de son corps ce qui est le lot de la condition de notre nature. En d'autres termes, lorsqu'il acceptait nourriture et boisson, il ne se soumettait pas à une nécessité de son corps, mais il s'adaptait à la condition de l'homme.

25. Mais sa chair ne fut pas une chair de péché

Le Christ eut en effet, un corps, mais ce corps avait une origine particulière ; il ne tirait pas son existence des fautes qui entachent toute conception humaine [45], mais c'est en vertu de sa propre puissance, qu'il existe doté de la forme de notre corps. Assurément, il offre notre aspect par la forme d'esclave qui est sienne ; mais il est affranchi des péchés et des défauts du corps humain. Sans doute, nous sommes en lui, par son enfantement de la Vierge, mais nos défauts ne sont pas en lui, parce que sa Toute-Puissance est à la source de sa naissance : il est né comme homme, mais il n'est pas né des fautes qui entachent toute conception humaine.

43. Cf. Jn 7, 38 ; 4, 10.
44. Cf. Mt 21, 18-19.
45. La notion de faute dans l'acte créateur est courante chez les Pères.

L'Apôtre le maintient en effet : sa naissance est un mystère ; il en rend compte par ces mots : « Mais il s'est abaissé, prenant la condition d'esclave, se rendant semblable à l'homme, et par son aspect, reconnu comme un homme » (Ph 2, 7). Puisqu'il prend la « condition d'esclave », comprenons qu'il est né dans notre condition humaine ; puisqu'il « se rend semblable à l'homme et qu'il est par son aspect, reconnu comme un homme », son apparence extérieure et la réalité de son corps témoignent qu'il est homme. Mais celui qui « par son aspect est reconnu comme un homme », ignore les défauts de notre nature. La génération produit en effet une nature semblable à celle qui engendre, mais non pas les défauts propres à celle-ci. Car, puisque ces mots : « Il a pris la condition d'esclave » semblent signifier la nature de sa naissance, le texte ajoute : « Il s'est rendu semblable à l'homme et par son aspect a été reconnu comme un homme » ; ceci pour nous éviter de croire que la vraie nature humaine prise en cette naissance, ait été accompagnée chez lui de la faiblesse et des défauts qui sont attachés à notre nature. Car la « condition d'esclave » souligne qu'il s'agit d'une vraie naissance, et : « à son aspect, reconnu comme un homme », indique que le Christ a eu une nature semblable à la nôtre : c'est lui qui, artisan de sa naissance, est né comme homme, par l'intermédiaire de la Vierge, et c'est lui que l'on a reconnu dans une chair semblable à celle qui fut entachée par le péché.

L'Apôtre confirme cet enseignement, lorsqu'il écrit aux Romains : « Parce que c'était en effet, impossible à la Loi, la chair la rendant impuissante, Dieu envoya son Fils dans une chair semblable à la chair de péché, pour expier le péché » (Rm 8, 3). On ne le vit pas seulement sous un aspect qui aurait été comme celui d'un homme, mais on le reconnut comme un homme ; et sa chair ne fut pas une chair de péché, mais elle fut une chair semblable à la chair de péché. Car d'une part, la chair, cet aspect sous lequel on le voit, montre la vérité de sa naissance, et d'autre part, une chair semblable à celle du péché, est exempte de défauts et de la souffrance qui sont le propre des hommes.

Ainsi « l'homme Jésus-Christ » (1 Tm 2, 5) a vu le jour par une vraie naissance, puisqu'il est homme ; mais il n'est pas entaché du péché propre à notre nature, puisqu'il est Christ.

Car celui qui est homme, ne peut pas ne pas être un homme, puisqu'il est né ; et par ailleurs, celui qui est Christ, ne peut renoncer à être ce qu'est le Christ. De la sorte, puisqu'il s'agit de l'homme Jésus-Christ, lui qui est homme, jouit d'une naissance humaine, mais lui qui est Christ, n'est pas soumis à la faiblesse et aux défauts de l'homme.

26. L'homme Jésus-Christ est Verbe fait chair

La foi que nous transmet l'Apôtre nous prépare donc à comprendre ce mystère : elle l'affirme : « selon son aspect reconnu comme un homme » (Ph 2, 7), l'homme Jésus-Christ a été envoyé « dans une chair semblable à la chair de péché » (Rm 8, 3). Ainsi « selon son aspect, reconnu comme un homme », il est dans la condition d'esclave, sans avoir les défauts de la nature humaine ; et « dans une chair semblable à la chair de péché », il est le Verbe fait chair, mais dans une chair semblable à la chair de péché, et non pas dans la chair de péché. Il s'agit de « l'homme Jésus-Christ » (1 Tm 2, 5), c'est un homme, nous n'en doutons pas, mais cet homme ne peut être autre que le Christ ; et de même, s'il est né homme par suite de sa naissance dans la chair, il n'est pas affligé des défauts propres à l'homme, lui dont l'origine n'est pas entachée de ces défauts. Car le « Verbe fait chair » (Jn 1, 14) ne saurait ne pas être la chair qu'il s'est faite ; et le Verbe, bien qu'il se soit fait chair, ne cesse pas d'être ce qu'est le Verbe. Et puisque le Verbe fait chair ne peut être privé de la nature qu'il tient de son origine, il demeure forcément dans ce qui est la source de sa nature : être le Verbe, tout en étant aussi vraiment cette chair qu'il s'est faite. Pourtant, puisqu'il « habita parmi nous » (Jn 1, 14), cette chair n'est pas le Verbe, mais la chair du Verbe, habitant dans la chair.

Ceci étant bien précisé, voyons cependant si cette longue suite de souffrances qu'il endura, nous laisse entendre que le Seigneur a été sujet à cette sorte d'infirmité qu'est de ressentir de la douleur en son corps. Ecartons pour le moment les passages sur lesquels s'appuie l'hérésie pour attribuer au Seigneur de la crainte, et rappelons les faits tels qu'ils se sont passés. Car il est impossible que les paroles du Christ expriment de la crainte, si ses actes font preuve de confiance.

3. *Le problème de la souffrance du Christ*

27. Le Seigneur de gloire aurait-il craint devant sa Passion ?

Il te semble, hérétique, que le Seigneur de gloire[46] a tremblé de peur devant sa Passion ? Mais pour être tombé dans cette erreur, pour ne pas avoir reconnu qui il était, le Christ regarde Pierre comme s'il était Satan ; il lui est un scandale[47] ! Et pourtant, c'est par amour pour ce Christ qui lui avait été révélé comme tel par le Père qui est aux cieux et non par la chair et le sang[48], que Pierre repousse le mystère de la Passion ; la sévérité d'une telle répartie affermit sa foi.

Et toi, où places-tu ton espérance pour nier que le Christ soit Dieu, et pour supposer que sa Passion l'ait effrayé ? Aurait-il craint, lui qui s'avance à la rencontre des hommes en armes qui viennent l'arrêter ? Son corps fait-il preuve de faiblesse, puisqu'à son arrivée, la troupe de soldats qui le recherchait, tombe à terre[49] ? Les voilà effondrés, voilà leurs corps couchés sur le sol, ils ne peuvent supporter la majesté de celui qui s'offre lui-même à leurs liens !

A ton avis, quelle faiblesse pouvait donc écraser un corps dont la nature jouissait d'un tel pouvoir ?

28. Par son toucher, il remet en place l'oreille que Pierre a coupée !

Mais peut-être le Seigneur aurait-il craint la douleur des blessures ? Dis-moi, aurait-il frissonné d'horreur en sentant le clou pénétrer dans sa chair, lui qui guérit de son seul toucher, l'oreille qui avait été coupée[50] ? Toi qui supposes une faiblesse chez le Seigneur, explique-nous cet acte de puissance posé par une chair soumise à la faiblesse, au moment même de sa Passion !

46. Cf. I Co 2, 8. Sur la même question, voir déjà *Commentaire sur Matthieu,* 31, 2-11. SC 258, p. 227-239.
47. Cf. Mt 16, 23.
48. Cf. Mt 16, 17.
49. Cf. Jn 18, 3-6.
50. Cf. Lc 22, 50-51 ; Jn 18, 10.

Pierre en effet, dégaine l'épée et frappe ; et voici le serviteur du grand-prêtre, l'oreille tranchée. Comment donc, par le toucher du Seigneur, de la blessure béante, naît l'oreille reconstituée ? Le sang coule, le glaive tranchant qui s'abat laisse sa trace, une horrible blessure sur un corps mutilé ! Mais d'où sort cette chair qui n'existait pas et qui surgit, là où il n'y avait rien ? Comment l'oreille qui manquait se trouve-t-elle remise à sa place ?

Cette main qui crée une oreille, aurait-elle craint le clou ? Aurait-il senti sa blessure, celui qui ne permet pas qu'un autre ressente la douleur de la sienne ? Serait-ce la peur des clous qui meurtriront sa chair, qui plonge dans la tristesse celui qui par son toucher, peut faire repousser la chair sur une blessure ? Allons, je te le demande, si le corps du Christ possède un tel pouvoir, comment soutenir qu'il possède une nature infirme, lui qui par sa nature est capable de supprimer toute espèce d'infirmité chez un homme ?

29. Et sa Passion devait le glorifier !

Mais peut-être, par suite d'une tournure d'esprit dévoyée, stupide et insensée, maintiendra-t-on chez le Christ une infirmité de sa nature, parce que « son âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26, 38). Je ne te reproche pas encore, hérétique, de ne pas comprendre la force de cette parole. Pour le moment, j'attends cependant de toi que tu me dises pourquoi tu as oublié cette exclamation du Seigneur : « Maintenant », s'écria-t-il lorsque Judas sortit pour le livrer, « Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié » (Jn 13, 31) ? Eh bien, si sa Passion devait le glorifier, la crainte de sa Passion l'aurait-elle attristé ? A moins peut-être qu'il fut assez dénué de raison pour craindre des souffrances capables de le glorifier lorsqu'il les aurait subies !

30. Il la subit volontairement...

Mais sans doute s'imagine-t-on que la crainte du Seigneur était si forte qu'elle l'a poussé à prier pour que ce calice s'éloigne de lui « Père, supplie-t-il, tout t'est possible, éloigne de moi ce calice ! » (Mc 14, 36).

Pour ne pas t'accabler par d'autres témoignages, n'aurais-tu pas réfuté par toi-même la lourdeur d'esprit dont fait preuve ton peu de foi, lorsque tu as lu : « Remets ton épée au fourreau ! Ne boirais-je donc pas le calice que mon Père m'a donné ? » (Jn 18, 11). Comment donc la crainte de souffrir le pousserait-elle à prier d'éloigner de lui ce que, dans son zèle d'accomplir le plan divin, il avait hâte de mener à son terme ? Mais non, c'est inadmissible ! Il ne saurait refuser de souffrir, il eût été plus honnête d'admettre aussi que tu ne comprends rien à ce passage, plutôt que de te déchaîner avec toute la rage dont fait preuve ta sottise impie, pour nous affirmer que le Seigneur priait Dieu pour ne pas souffrir, alors que tu as reconnu qu'il voulait souffrir !

31. ...En attendant de siéger à la droite du Tout-Puissant

Mais, je le suppose, dans le combat que nous livre ta mauvaise foi, tu t'armeras de cette parole du Seigneur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?» (Mt 27, 46). Ainsi, après le désastre de la croix, tu croiras peut-être que le Christ n'est plus digne d'être aidé de son Père, et qu'il a laissé échapper la plainte amère de se voir délaissé, dans la détresse où il se trouvait. Je le vois, pour toi, le mépris, la faiblesse et la croix sont une honte pour le Christ ; mais alors, rappelle-toi ce texte : « En vérité, je vous le dis, désormais vous verrez le Fils de l'homme siéger à la droite du Tout-Puissant, et venir sur les nuées du ciel » (Mt 26, 64).

32. Lors de son arrestation, le Christ ne fait pas preuve de faiblesse !

Dis-moi, où vois-tu de la crainte dans la Passion ? Quand le Christ se montre-t-il faible ? Où est sa douleur ? Quel préjudice en supporte-t-il ? Voici nos impies qui déclarent : Le Seigneur a craint ! Mais lui-même affirme sa volonté de souffrir. Ils s'efforcent de nous prouver sa faiblesse ! Mais lui, il nous révèle sa puissance : on ne tient pas debout en sa présence et voici ses persécuteurs à terre [51]. Ils lui font grief d'avoir souffert des blessures de sa chair ! Mais puisqu'il remet à sa place la chair de l'oreille, là où il n'y avait qu'une blessure [52], c'est donc que, bien qu'il soit chair, le Seigneur échappe à l'ordre naturel propre à la chair, par lequel nous souffrons de nos blessures. Car lorsqu'il touche de sa main la plaie de l'oreille amputée, cette main est bien la main de son corps ; et puisque cette main fait naître une oreille de la blessure [53], elle ne peut être la main d'un corps sujet à la faiblesse.

33. Dans ta stupidité d'hérétique, tu t'écartes même du simple bon sens !

Mais, me dis-tu, la croix est une infamie pour le Christ ! Tiens, mais n'est-ce pas grâce à elle que le Fils de l'homme apparaîtra, assis à la droite du Tout-Puissant, et que l'homme né du sein de la Vierge, reviendra dans sa majesté, sur les nuées du ciel [54] ?

Tu ne saisis pas, impie, la raison d'être des choses de la nature : et tandis que, rempli d'un esprit d'impiété et d'erreur, tu ne comprends

51. Cf. Jn 18, 6.
52. Cf. Lc 22, 51.
53. La pensée d'Hilaire à propos de cet épisode évangélique est que le Christ a créé de rien une nouvelle oreille à la place de celle qui avait été coupée.
54. Cf. Mt 26, 64.

rien au mystère de la foi, dans ta stupidité d'hérétique, tu t'écartes même du simple bon sens ! En effet, tout ce que l'on craint, on l'évite fatalement, puisqu'on le craint ; celui qui est faible est plein d'effroi, parce qu'il a conscience de ne pas être solide ; si quelqu'un souffre, c'est qu'il possède une nature changeante, soumise à la douleur ; et quelque chose d'infâme est toujours un déshonneur. Mais vraiment, qu'est-ce qui se passe dans ton esprit, pour que toi, tu comprennes que le Seigneur Jésus-Christ craigne ce vers quoi il se hâte, qu'il tremble de se voir faible, alors qu'il jette à terre les forts ; qu'il ressente la douleur des blessures, lui qui ne laisse pas les autres souffrir de leurs blessures ; qu'il soit déshonoré par l'infamie de la croix, quand cette croix lui permet de s'asseoir auprès de Dieu, et de revenir dans sa royauté !

34. Le Christ sur la croix, promet au larron le paradis...

Mais peut-être vas-tu penser qu'il te reste encore une occasion unique pour étaler ton impiété ; le Seigneur, nous diras-tu, a craint cette mort inéluctable et la descente aux enfers, car il semble bien que cette parole en fait foi : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23, 46).

Lisant ce texte et ne le comprenant pas, il te fallait, ou bien garder le silence avec respect, ou demander humblement dans la prière la grâce de le comprendre ! Mais non, incapable de saisir la vérité, tu préfères t'égarer dans une affirmation inconsidérée, poussé par ton délire stupide ! Allons, comment peux-tu croire que le Christ ait craint le chaos de l'enfer, les flammes brûlantes, l'abîme des peines vengeresses, quand tu l'entends dire au larron sur la croix : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis » (Lc 23, 43).

Non, à présent, je puis le dire, tu ne soumettras pas à la crainte la puissance de cette nature qui est celle du Christ, tu ne la relégueras pas dans les confins du monde infernal, car celui qui descend aux enfers n'abandonne pas le Paradis — comme il demeure dans le ciel, lorsque, Fils de l'homme, il parle sur la terre [55] —, alors qu'il promet le Paradis à celui qui lui rend témoignage, et lui annonce qu'il possédera les délices de la béatitude parfaite. La crainte qui saisit nos corps ne peut étreindre celui qui pénètre même les enfers, et qui, par la puissance de sa nature, se répand partout. Le chaos de l'enfer [56], par la terreur de la mort qu'il inspire, ne saurait avoir raison de cette nature qui gouverne le monde, de cette puissance qui, du fait de la liberté spirituelle dont elle jouit, est sans limite, source inépuisable des joies du Paradis.

Et toi, es-tu si sûr d'aller en ce Paradis ?

Sépare donc une part de cette nature indivisible pour la soumettre à la crainte, envoie aux enfers la partie du Christ qui doit souffrir, et

55. Cf. Jn 3, 15.
56. Cf. I P 3, 19.

laisse dans le Paradis celle qui doit régner. Le larron en effet, demande au Seigneur de se souvenir de lui dans son Royaume [57]. C'est je suppose, d'entendre les gémissements du Christ dont les mains sont percées de clous, qui lui suggère la foi que suppose cette bienheureuse affirmation de la royauté du Christ ; il apprend celle-ci en constatant la douleur qui accable ce faible corps. Lui, il implore du Christ la grâce de se souvenir de lui, dans son Royaume ; toi, tu attribues à la crainte sa mort sur la croix. Le Seigneur promet au larron d'être bientôt avec lui dans le Paradis ; toi, tu enfermes le Christ dans les enfers, sous la terreur du châtiment. La foi que vous avez l'un et l'autre, ne permet pas la même espérance. Le larron reconnaît pour Roi le Christ pendu au gibet, ce qui lui mérite le Paradis ; mais toi, tu prêtes au Christ la douleur dans son supplice, la crainte de la mort, aussi seras-tu sûrement privé du Paradis et du Royaume de Dieu !

35. Le corps du Seigneur est un vrai corps, mais non pas un corps faible et imparfait comme le nôtre

Après avoir recensé les paroles et les actes du Seigneur, considérés dans toute leur force, nous avons donc prouvé ceci, sans qu'il soit possible d'en douter : la nature du corps du Christ n'avait pas l'infirmité qu'ont nos corps de par leur nature, lui qui pouvait par la puissance de sa nature, chasser toutes les infirmités des corps. Et la souffrance, bien qu'elle affectât son corps, ne lui imposait pourtant pas la douleur naturelle que nous ressentons.

Si en effet, le Seigneur avait la forme de notre corps, son corps n'était pas un corps faible et imparfait comme le nôtre : il n'avait pas la même origine que le nôtre, puisque la Vierge l'avait engendré après l'avoir conçu de l'Esprit-Saint : bien qu'elle ait accompli les fonctions propres à son sexe, elle n'a pourtant pas reçu d'un homme la semence d'une conception terrestre. C'est bien d'elle que le corps du Christ fut engendré, mais ce corps fut pourtant conçu de l'Esprit ; ce corps est sans doute un vrai corps d'homme, mais sans la faiblesse qui est le lot de notre nature ; c'est un vrai corps, puisqu'engendré de la Vierge, mais il n'est pas sujet aux misères de notre corps, puisqu'il prend son origine dans une conception due à l'Esprit-Saint.

57. Cf. Lc 23, 40-42.

4. *Explication de la tristesse du Christ*

36. Tout d'abord, le Christ n'est pas triste devant la mort, mais « jusqu'à la mort »

Mais voici nos hérétiques qui semblent bien s'efforcer de s'opposer encore à l'enseignement transmis par la foi des Apôtres, en s'appuyant sur ce texte : « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26, 38). Si le Christ se déclare triste, voilà qui nous prouve une faiblesse de sa nature qui le jetterait dans l'accablement lorsqu'il commencerait à en prendre conscience.

Tout d'abord, j'en appelle au bon sens dont est dotée ton intelligence d'homme : Que veut dire « être triste jusqu'à la mort » ? Car être triste devant la mort n'a pas la même signification qu'être triste jusqu'à la mort. Lorsqu'on est triste devant la mort, c'est la mort qui est la cause de cette tristesse ; mais lorsqu'on dit : triste jusqu'à la mort, la mort n'est pas la cause de cette tristesse, elle en est le terme.

Cherchons donc quelle est la cause de la tristesse de celui qui est triste, non pour un temps incertain ou indéterminé pour l'ignorance humaine, mais jusqu'à la mort. Loin d'être causée par la mort, sa tristesse disparaîtra par la mort.

37. Reprenons le contexte

Pour comprendre la cause de la tristesse du Christ, voyons ce qui précède et ce qui suit le passage où il nous avoue sa tristesse. Par le repas de la Pâque, le Seigneur avait parfait tout le mystère de sa Passion et de notre foi. Après avoir enseigné à ses Apôtres que tous seraient scandalisés à son sujet, il leur promet de les précéder en Galilée. Pierre proteste : même si tous les autres devaient être scandalisés, lui, il ne le serait pas, sa foi resterait ferme. Mais le Seigneur, par sa nature divine, n'ignore pas l'avenir, et sa réponse prédit à Pierre qu'il le reniera trois fois [58]. Il veut ainsi lui faire comprendre comme sa conduite sera pour

58. Cf. Mt 26, 31-34.

les autres une pierre d'achoppement, puisque l'Apôtre retomberait par son triple reniement dans un danger si grand pour la foi. Puis, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean — choisis, les deux premiers parce que promis au martyre, et Jean, pour le préparer à l'annonce de l'Evangile —, le Christ se déclare triste jusqu'à la mort. Ensuite, s'étant avancé, il formule cette prière : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant, non pas comme je veux, mais comme tu veux » (Mt 26, 39).

Le Christ ne prie pas pour lui, mais pour ses Apôtres

Si le Seigneur prie pour que ce calice s'éloigne de lui, c'est qu'il était donc déjà devant lui, ce calice qu'il achevait alors de verser pour les péchés de beaucoup, dans le sang d'une nouvelle alliance. Car il ne demande pas que ce calice ne soit pas avec lui, mais qu'il s'éloigne de lui. Mais ensuite, il prie pour que ce ne soit pas sa volonté qui s'accomplisse, il ne veut pas que lui soit accordé ce qu'il désire. Il termine en effet, par ces mots : « Cependant, non comme je veux, mais comme tu veux ». De la sorte, bien que son désir d'éloigner le calice montre qu'il prend part à l'inquiétude de l'homme, il reste fidèle à la sentence qu'a portée une volonté unique : la sienne qui est la même que celle de son Père.

Bien plus, pour que l'on comprenne qu'il ne prie pas dans son propre intérêt, et que sa prière et la disposition qu'exprimait son vœu, ne devaient pas être réalisées telles quelles, il commence par dire, tout au début de son imploration : « Mon Père, s'il est possible ». Il y aurait-il donc pour le Père, quelque chose qu'il ne soit pas sûr de pouvoir faire ? Mais si rien n'est impossible au Père, il nous faut comprendre pourquoi cette réserve : « S'il est possible ». Car après cette prière, le texte ajoute : « Il revint vers ses disciples, et les trouvant endormis, il dit à Pierre : « Vous n'avez pu veiller une heure avec moi ? Veillez et priez, pour ne pas entrer en tentation. En vérité, l'esprit est prompt, mais la chair est faible » (Mt 26, 40-41).

La cause de la tristesse du Christ et le motif pour lequel il demanda que s'éloignât de lui le calice, nous restent-ils encore cachés ? Il invite ses Apôtres à veiller avec lui et à prier pour ne pas entrer en tentation, car l'esprit est prompt, tandis que la chair est faible. Ceux-ci en effet, conscients de la solidité de leur foi, lui avaient bien promis de ne pas être scandalisés à son sujet ; mais la faiblesse de leur chair devait les conduire à cette extrémité. Ce n'est donc pas pour lui-même que le Christ est triste et qu'il prie, mais c'est pour ses Apôtres, pour ceux qu'il exhorte à être vigilants et à prier pour que le calice de sa Passion ne se déverse pas sur eux : si le Seigneur prie pour que s'éloigne de lui ce calice, c'est pour que ses Apôtres n'aient pas à le partager.

38. Car la Passion du Christ devait être une épreuve pour les siens

Ainsi le Christ demande dans sa prière, que ce calice s'éloigne de lui, si c'était possible, parce que, si rien n'est impossible à Dieu — comme il l'avait affirmé lui-même : « Père, tout t'est possible » (Mc 14, 36) —, il n'est pourtant pas impossible à l'homme de ne pas être vaincu par l'épouvante devant la souffrance, à moins que sa foi ne soit manifestée par l'épreuve. C'est pourquoi, en tant qu'homme, le Christ demande pour les hommes que ce calice s'éloigne ; mais en tant qu'il est Dieu procédant de Dieu, sa volonté est à l'unisson de la volonté d'agir de son Père.

En ces mots : « S'il est possible », nous trouvons avec évidence le même enseignement que dans cette phrase adressée à Pierre : « Voici que Satan t'a réclamé pour te cribler comme le froment ; mais j'ai prié pour toi, pour que ta foi ne chancelle pas » (Lc 22, 31-32). Le calice de la Passion du Seigneur devait être une cause de tentation pour tous les siens. Le Seigneur prie le Père afin que la foi de Pierre ne défaille pas ; ainsi celui qui aurait eu la faiblesse de le renier aurait du moins la douleur de la pénitence ; en lui la foi ne chancellerait pas du fait de son repentir.

39. Et sa mort devait mettre fin à cette épreuve

Voilà donc le Seigneur triste jusqu'à la mort : c'est qu'à sa mort, le tremblement de terre, les ténèbres en plein jour, le voile du temple déchiré, les tombeaux ouverts et la résurrection de ceux qui s'y trouvaient [59], tout cela devait alors confirmer la foi des Apôtres ébranlée par la terreur de l'arrestation nocturne, la flagellation, les soufflets, les crachats, la couronne d'épines, le portement de croix, les moqueries subies dans toute cette Passion, et pour finir, le supplice infâmant de la croix maudite. Et c'est précisément parce que le Seigneur sait que tout cela prendra fin après sa Passion, qu'il est triste jusqu'à la mort. Et s'il dit : « Mon Père, ce calice ne peut passer sans que je le boive : que ta volonté soit faite » [60] (Mt 26, 42), c'est qu'il sait aussi que ce calice ne peut passer, s'il ne le boit. En d'autres termes, lorsque sa Passion aura été accomplie en lui, la crainte de ce calice s'évanouira, mais celui-ci ne peut passer, s'il ne le boit. La fin de cette angoisse ne viendra que par l'accomplissement de l'angoissante Passion. Car après sa mort, le scandale dû à la faiblesse des Apôtres, sera écarté par l'éclat des merveilles accomplies.

40. De fait, l'épisode de l'ange consolateur laisse entendre que le Christ s'attristait sur ses amis

Bien que par ces mots : « Que ta volonté soit faite » (Mt 26, 42), le Seigneur ait laissé à la volonté de son Père le soin de décider si son

59. Cf. Mt 27, 45, 51-52.
60. Hilaire force le texte et supprime le tour conditionnel de Matthieu.

calice, c'est-à-dire sa Passion, serait pour ses Apôtres une occasion de chute, il répète cependant par trois fois sa prière. Puis il leur dit : « Dormez maintenant, et reposez-vous » (Mt 26, 45).

Ce n'est pas en effet, sans avoir conscience de quelque profonde raison, qu'après avoir reproché à ses disciples de s'être assoupis, le Seigneur les invite maintenant à dormir et à se reposer. Luc semble bien nous avoir donné la clé qui nous permet de comprendre ce conseil. Il nous avait appris que Satan avait réclamé les Apôtres pour les cribler comme le froment, et que le Christ avait prié Dieu pour que la foi de Pierre ne chancelle pas [61]. Il avait ajouté qu'après avoir beaucoup prié, le Seigneur fut assisté de la présence d'un Ange qui le fortifia ; aidé par cet Ange, le Christ commença à prier plus instamment, de sorte que la sueur de son corps coula, comme des gouttes de sang [62]. Car c'est pour protéger les Apôtres, que l'Ange fut envoyé, et le Seigneur, réconforté par lui, ne fut plus attristé à la pensée d'une défaillance possible de ceux qu'il aimait ; aussi leur dit-il sans une ombre de tristesse : « Dormez maintenant et reposez-vous ».

Il est vrai : Matthieu et Marc ne parlent pas de l'Ange, ni de la requête du diable. Mais après avoir été triste en son âme, après avoir reproché à ses amis de s'être assoupis, et après avoir prié pour que s'éloigne ce calice, ce n'est pas sans raison que suit cette invitation à dormir : le Seigneur, sur le point de quitter ses Apôtres, et réconforté par le secours qui lui a été prodigué par l'Ange, abandonne ses amis au sommeil, sous la protection d'un gardien très sûr.

41. L'hérésie ne doit pas attribuer cette tristesse du Christ à une prétendue faiblesse

Certes, nous le savons, plusieurs manuscrits grecs ou latins, ne nous disent rien de la venue de l'Ange et de la sueur de sang. Nous ne savons donc pas si, cette divergence des textes vient d'une omission ou d'une interpolation, car la diversité des leçons nous laisse dans l'incertitude à ce sujet.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'hérésie profite de ce récit pour affirmer la faiblesse d'un Christ qui eut besoin du réconfort d'un Ange ; mais il est bon de se rappeler que le Créateur des Anges n'avait nul besoin d'être protégé par sa créature ; de plus, ce réconfort s'explique comme s'expliquait la tristesse du Christ. Car si celui-ci fut triste pour nous, c'est-à-dire si nous fûmes la cause de sa tristesse, il fallait aussi qu'il fût fortifié pour nous et à cause de nous. S'il fut triste à notre sujet, il fut fortifié à notre sujet, l'objet de son réconfort est le même que celui de sa tristesse.

Quant à sa sueur, que personne n'ose l'attribuer à sa faiblesse, car il est contre nature de suer du sang ; et ce n'était donc pas une faiblesse,

61. Cf. Lc 22, 31-32.
62. Cf. Lc 22, 43-44.

puisque la puissance du Christ n'agit pas ici selon les lois de la nature. Sans que cela puisse apporter un argument à l'hérésie de la faiblesse [63], la sueur de sang établit la vérité de la chair du Seigneur et s'oppose à cette autre hérésie qui lui attribue à tort un corps apparent [64].

Ainsi, c'est donc nous qui avons été la cause de la tristesse du Christ, c'est pour nous qu'il a prié, tout ce qu'il a fait, il l'a effectué pour nous ; puisque tout fut pour nous, les prières dans lesquelles on percevait de la crainte, étaient aussi pour nous.

42. La prière du Christ à l'agonie concernait ses Apôtres

Les Evangiles se prêtent mutuellement la plénitude qui les remplit : les uns nous apprennent ceci, les autres cela, et tous sont la parole d'un seul Esprit.

Jean, le héraut par excellence des réalités spirituelles, nous rapporte une prière du Seigneur pour ses Apôtres, passée sous silence par tous les autres Evangélistes : « Père saint, dit-il, garde-les en ton nom. Lorsque j'étais avec eux, je gardais en ton nom ceux que tu m'as donnés et je veillais sur eux » (Jn 17, 11-12). Cette prière ne le concerne pas, elle regarde ses Apôtres. De même ce n'est pas pour lui qu'il est triste, lui qui demande à ses amis de prier pour ne pas être tentés. Et ce n'est pas pour lui que l'Ange est envoyé : s'il le voulait, il ferait descendre du ciel douze mille légions d'anges [65]. Et ce n'est pas qu'il craigne la mort, lui qu'on voit dans l'angoisse jusqu'à la mort. Et ce n'est pas pour échapper au calice qu'il prie, mais pour que ce calice, qui pourtant ne peut passer sans qu'il le boive, s'éloigne de lui. Passer, en effet, ne veut pas dire quitter un lieu, mais ne pas demeurer toujours. Le langage de l'Evangile et des Apôtres confirme ce sens : « Le ciel et la terre passeront, est-il dit, mais mes paroles ne passeront pas » (Mt 24, 35). Et l'Apôtre affirme : « Ce qui est ancien est passé, tout est devenu nouveau » (2 Co 5, 17) ; et ailleurs : « La figure de ce monde passera » (1 Co 7, 31).

Ce calice que le Christ, dans sa demande au Père, désire voir passer loin de lui, ne peut donc passer sans qu'il le boive. Et si le Seigneur prie, sa prière a pour objet ceux-là même qu'il a sauvés lorsqu'il demeurait avec eux, et qu'il laisse entre les mains du Père, pour que lui aussi les sauve. Oui, maintenant qu'il s'apprête à entrer dans le mystère de sa mort, il prie le Père de les garder. Et la présence de l'Ange, si le texte est authentique, ne fait là-dessus aucun doute, et le Christ manifeste sa certitude de voir sa prière exaucée, puisqu'après avoir prié, il engage ses Apôtres à dormir. Or l'Evangéliste nous montre ici, au cours même

63. « Hérésie de la faiblesse ». Tel est le titre qu'Hilaire donne à l'arianisme, vu son insistance à démontrer la faiblesse du Christ pour nous prouver qu'il n'est pas Dieu.
64. Ici ce sont les docètes qui sont visés.
65. Cf. Mt 26, 53, Hilaire majore : les douze légions deviennent douze mille.

de la Passion, le fruit de cette imploration et la confiance qui motivait cet encouragement au sommeil, puisqu'au moment où tous les disciples s'échappent des mains de ceux qui les recherchaient, il précise : « C'était afin que s'accomplisse la parole qu'il avait dite : Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'avais donnés » (Jn 18, 9). Car c'est bien par lui que se réalise ce qu'il avait demandé dans sa prière, et les voilà tous sains et saufs. Cependant il prie le Père pour qu'à présent son Père sauve en son nom, ceux qu'il avait sauvés. Et le Père les sauve si bien que, par suite de son repentir, la foi de Pierre, fort effrayée il est vrai, ne chancela pourtant pas[66].

43. Conclusion

Voici donc expliqués la prière du Seigneur dans Jean, la réclamation faite par le diable dans Luc, et dans Matthieu et Luc, la tristesse jusqu'à la mort, le reproche fait aux Apôtres qui s'étaient assoupis, et l'invitation au sommeil qui suivit ; rien n'a été laissé dans l'ombre. La prière citée dans Jean, prière où le Christ recommande ses amis à son Père, explique la cause de sa tristesse et sa demande pour que passe le calice. Il ne prie pas pour écarter sa Passion, mais il supplie son Père de prendre soin des Apôtres, alors qu'il va souffrir. De même la prière dont nous parle Luc, qui avait pour objet de protéger Pierre contre le diable, explique l'assurance qui pousse le Seigneur à permettre à ses disciples un sommeil qu'il leur avait reproché auparavant.

66. Cf. Lc 22, 32, 61-62.

5. Explication de la souffrance du Christ

44. Parfois nos corps ne connaissent plus la douleur

Cette nature du Christ qui est bien au-dessus de la nature humaine, n'est donc pas sujette à l'angoisse qui nous fait trembler. Son corps ne connaît pas non plus les maux qui accablent nos corps terrestres tirés de la poussière, lui qui n'a pas pris son origine dans les éléments de la terre, lors même que le Saint-Esprit a fait jaillir la source du Fils de l'homme, dans le mystère de sa conception. C'est en effet la Vertu du Très-Haut qui a uni sa puissance au corps engendré de la Vierge par la conception de l'Esprit.

Quant au corps de tout vivant, il est maintenu en vie par l'âme mêlée au corps, et donc capable de souffrir, puisque sa sensibilité vibre du fait du compagnonnage de l'âme répandue dans le corps. Mais lorsqu'une âme, par suite de la bienheureuse chaleur que lui transmet sa foi et son espérance du ciel, méprise ce qui a été au début de son origine terrestre dans son corps, celui-ci, par ses sens et son esprit, est dans un état tel que lorsqu'il souffre, il cesse de ressentir la souffrance.

Dès lors, pourquoi parler encore de la nature du corps du Seigneur et du Fils de l'homme descendu du ciel ? Il arrive parfois à nos corps de terre de ne plus savoir ce que veut dire craindre et souffrir, alors qu'ils sont soumis à la loi de la douleur et de la crainte !

45. Ainsi, dans la fournaise, à Babylone, les Hébreux marchent au milieu des flammes

Je te pose en effet, cette question : Les enfants hébreux, dans la fournaise ardente de Babylone, craignaient-ils les flammes nourries d'un bois bien sec, et leur corps, conçu comme le nôtre, avait-il peur d'un tel feu ? Je te demande aussi : Eprouvaient-ils de la douleur quand ils marchaient au milieu des flammes ? Mais peut-être n'ont-ils pas souffert parce qu'ils n'ont pas été brûlés ? Et l'on pourrait alors penser que les flammes avaient perdu leur puissance naturelle de brûler. Mais non, la nature de leur corps était telle qu'il craignait de brûler et qu'il pouvait être brûlé. Voici que par l'Esprit qui sous-tendait leur foi, des corps terrestres, c'est-à-dire des corps engendrés selon les tout premiers élé-

ments qui sont à la source de toute naissance, ne pouvaient ni brûler, ni craindre le feu ; dès lors, ce qui chez un homme est dû à sa foi en Dieu et va contre sa nature, n'est pas regardé comme naturel chez le Seigneur, alors que pour lui cela tient à l'origine de sa nature, en raison de la force de l'Esprit. Voici les enfants ligotés au milieu des flammes : ils marchent et ne craignent pas ; ils prient et ne ressentent aucune brûlure ; ils sont dans le feu et ne peuvent brûler ! Chez eux, leur corps et le feu perdent leur nature : ceux-là ne sont pas brûlés, celui-ci ne brûle plus ; et pourtant, chez les autres hommes, la nature du corps et du feu, est bien d'être brûlé et de brûler : car le feu consume ceux qui sont autour du bûcher, et les voici qui reçoivent la peine même qu'ils infligeaient [67] !

Et toi, hérétique impie, tu refuses d'admettre que le Christ n'a pas souffert des clous qui ont transpercé ses mains, et que cette blessure du fer qui le perça ne lui causa aucune peine ? Je te le demande, pourquoi les enfants n'ont-ils pas craint le feu, pourquoi n'en ont-ils pas souffert ? Que renfermait donc la nature de leur corps pour vaincre la nature du feu ? Si par le zèle de leur foi et la gloire de leur heureux martyre, ceux qui avaient tout lieu de craindre ne connaissaient plus la crainte, le Christ aurait-il été atterré par la crainte de la croix, lui qui, même s'il avait eu dans sa conception, une origine souillée comme la nôtre, devait pourtant rester Dieu sur la croix, juger le monde et régner dans les siècles sans fin ? Oublieux d'un tel avenir, aurait-il tremblé dans l'angoisse d'une crainte qui ne lui aurait guère fait honneur ?

46. Et les martyrs ne sentent plus leurs tourments

Daniel mange le repas apporté par le prophète : on le voit sans crainte dans la fosse aux lions [68]. Les Apôtres se réjouissent d'être frappés de verges et de souffrir pour le nom du Christ [69]. Paul regarde son sacrifice comme lui méritant une couronne de justice [70]. Les martyrs entonnent des hymnes avant d'offrir leur cou à la hache du bourreau, ils montent en chantant des cantiques sur les monceaux de bois enflammés entassés pour eux. Ce que sent leur foi transforme à tel point leur corps, que, sans craindre la faiblesse de leur nature, ils ne sentent plus la douleur ; ainsi le but que l'âme se propose donne-t-il force au corps, et celui-ci, sous l'action de l'âme, ne ressent plus rien d'autre que ce qui donne de l'élan à l'ardeur de l'âme : vivifié par l'âme, le corps ne ressent pas une souffrance que l'âme oublie par suite du désir de la gloire qui accapare son attention.

Il est donc courant que chez les hommes, l'enthousiasme de l'âme, assoiffée de gloire, la rende insensible aux souffrances, inattentive aux

67. Cf. Dn 3, 19-23.
68. Cf. Dn 14, 30-36.
69. Cf. Ac 5, 41.
70. Cf. 2 Tm 4, 6-8.

blessures et sereine devant la mort. Dès lors, tandis que l'Esprit qui soutient leur foi, préserve de toute faiblesse les glorieux et bienheureux martyrs, pourquoi attribuer à Jésus-Christ, le Seigneur de gloire [71], la faiblesse d'avoir un corps brisé de douleur, alors que la frange de son vêtement a la puissance de guérir [72], alors que la nature de son corps est telle que par sa salive et sa parole, voici l'homme à la main desséchée qui, sur l'ordre qu'on lui donne, étend sa main et se voit guéri [73], voici l'homme né aveugle qui se trouve débarrassé de cette infirmité, et voici l'oreille coupée qui revient à sa place.

47. Le Christ étant sans péché, n'a donc pas souffert de la douleur, conséquence du péché

Dieu, le Fils Unique a donc enduré toutes les misères de nos souffrances qui s'abattaient sur lui. Mais il les a subies dans la puissance de sa nature, tout comme il est né dans la puissance de sa nature. Car lorsqu'il est né, il a conservé dans sa naissance sa nature toute-puissante. En effet, il est né à la manière des hommes, mais il n'a pas été conçu à la manière des hommes : son enfantement suivit le cours d'une naissance humaine ordinaire, mais à sa source, il n'y a pas une conception humaine ordinaire. C'est pourquoi s'il a souffert dans son corps par suite de l'infirmité de notre corps, c'était pour prendre les souffrances de notre corps dans la puissance de son corps. Et le prophète se porte garant de cette conviction qui est nôtre, par ces mots : « Il portait nos péchés, c'était pour nous qu'il souffrait. et nous autres, nous le regardions comme affligé, percé de coups et persécuté. Or il a été blessé par suite de nos fautes, réduit à rien en raison de nos péchés » (Is 53, 4-5).

Cette pensée toute humaine qui nous porte à croire que le Christ a ressenti la douleur de ses souffrances, est donc une erreur. Oui, il porte nos péchés, c'est-à-dire qu'il prend sur lui notre corps de péché, mais il ne pèche pas. En effet, envoyé dans une chair « semblable à la chair du péché » (Rm 8, 3), il porte dans sa chair le péché, mais il s'agit de notre péché. Et c'est pour nous qu'il souffre, mais sans éprouver le sentiment de la douleur qui est nôtre, puisque : « sous son aspect, il fut reconnu comme un homme » (Ph 2, 7) ; il a en lui notre corps de douleur, mais sans avoir ce qui lui permettrait de souffrir, étant donné que, bien qu'il soit sous l'aspect d'un homme, la source de son être ne vient pas de l'homme, car il est né de la conception de l'Esprit-Saint.

C'est pourquoi nous le considérons comme affligé, percé de coups et persécuté. Car lui, qui a pris la « forme d'esclave » et qui est né de la Vierge, il nous donne naturellement l'impression d'avoir souffert dans sa Passion. Oui, « il a été blessé », mais « par suite de nos fautes ». Car bien qu'il ait été blessé, cette blessure n'est pas celle de son péché. Et

71. Cf. I Co 2, 8.
72. Cf. Lc 8, 4.
73. Cf. Mt 12, 13 ; Jn 9, 1.

tout ce qu'il endure, il ne l'endure pas pour lui. Ce n'est pas en effet pour lui qu'il est né, pas plus qu'il n'est pécheur en lui-même. L'Apôtre souligne le motif de ce dessein divin par ces mots : « Nous vous en supplions par le Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu. Celui qui n'avait pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous » (2 Co 5, 20-21). C'est donc pour condamner le péché dans la chair par le péché, que le Christ s'est fait lui-même péché [74], bien qu'il soit exempt du péché. En d'autres termes, pour condamner dans la chair le péché par la chair, bien qu'étranger à la chair, il s'est fait chair pour nous. Et voilà pourquoi il fut blessé par suite de nos fautes.

48. Dans le mystère de sa Passion, le triomphe du Christ est complet

Au reste, l'Apôtre ne nous dit pas que le Christ ait tremblé devant la douleur. Car désirant nous parler de l'économie de sa Passion, il nous la présente au cœur du mystère de sa divinité : « Vous pardonnant tous vos péchés, assure-t-il, il a effacé le document accusateur que les commandements retournaient contre nous et l'a fait disparaître, le clouant à la croix, après s'être dépouillé de la chair ; il a livré en spectacle les Principautés et les Puissances, triomphant d'elles en son propre corps, par sa confiance » (Col 2, 13-15).

Te semble-t-il donc que cette force divine ait fléchi devant le clou qui blessait sa chair, et que, remplie d'épouvante devant la pointe qui perçait sa main, elle se serait changée en une nature capable de souffrir ? Pourtant l'Apôtre qui nous a précisé que le Christ s'exprime par sa bouche [75], et nous a rappelé l'œuvre de notre salut accomplie par le Seigneur, nous parle en ce texte du Christ : celui-ci s'est dépouillé de sa chair ; par sa confiance il couvre de confusion les Puissances, et il triomphe d'elles en lui-même.

Tu soulignes dans la souffrance du Christ une nécessité, et non un don en vue de ton salut ; tu supposes dans sa croix une douleur lancinante, et tu ne discernes pas, cloué sur elle, le décret de mort porté contre toi ; tu vois dans son trépas la violence qui lui est faite par la mort, et tu n'y reconnais pas l'acte de se dépouiller de sa chair sous l'action de la puissance de Dieu ; tu veux enfin que sa mort soit autre chose que la confusion dont il couvre les Puissances, un geste de confiance et un triomphe. Eh bien, mets-la au compte de la faiblesse, si c'est pour lui une nécessité de mourir, conséquence de sa nature, si sa mort est pour lui une violence qui lui est faite, si elle lui fait perdre confiance et si elle revêt un caractère infamant ! Mais si le mystère de sa Passion, tel qu'on nous l'annonce, est tout le contraire, dis-moi donc par quel égarement de l'esprit changerait-on le sens de ce qu'il nous faut croire, après avoir rejeté la foi que nous transmet l'Apôtre ; par quelle folie s'emparerait-on de ce qui est un libre vouloir et une réalité

74. Cf. Rm 8, 3.
75. Cf. 2 Co 13, 3.

mystérieuse, et se servirait-on de tout ce mystère pour outrager la nature divine que l'on qualifierait de débile !

Non, le triomphe du Christ est complet : il s'offre à ceux qui viennent pour le crucifier, et ceux-ci ne peuvent supporter sa présence [76]. Il se tient debout pour entendre sa sentence de mort, mais ensuite il s'assiéra à la droite du Tout-Puissant [77]. Le voici percé de clous, mais il prie pour ses bourreaux. Il boit le vinaigre, mais il consomme le mystère [78]. On le met au nombre des malfaiteurs [79], mais il donne le Paradis [80]. On l'élève sur le bois, mais la terre tremble. On le suspend à la croix, mais le soleil et la lumière du jour s'enfuient. Il sort de son corps, mais il rappelle les âmes dans leur corps [81]. Mort, on l'ensevelit, mais Dieu, il ressuscite. En tant qu'homme, il endure pour nous toutes sortes de faiblesses, en tant que Dieu, il triomphe d'elles toutes.

49. L'hérétique insiste : sur la croix, le Seigneur s'est vu abandonné de son Père

Il nous reste encore, prétendent les hérétiques, un autre aveu de faiblesse, celui-là sérieux et accablant ! Et de plus, il vient de la bouche même du Seigneur qui s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). N'est-ce pas là une plainte déchirante ? Le voici abandonné et livré à sa faiblesse !

Vraiment, dans sa belle intelligence, l'impie n'a peur de rien ! Il trouve à se battre avec toutes les paroles du Seigneur, de quelque nature qu'elles soient ! Eh quoi ? Voilà le Seigneur qui se hâte vers la mort, et il doit être glorifié par une mort qui lui permettra de s'asseoir à la droite du Tout-Puissant ! Et il craindrait une mort qui renferme en elle tant de motifs d'être heureux ! Il se désolerait amèrement d'avoir été abandonné par Dieu à une mort qu'il ne pouvait éviter, alors que sa mort sera la porte ouverte à toutes ces joies !

50. Et voilà qui donne prétexte à toutes sortes d'absurdités !

Bien plus, par cette objection le savoir-faire des hérétiques s'efforce pour ainsi dire, de se frayer une route qui leur permettra d'avancer encore une impiété : ou bien Dieu le Verbe ne serait pas du tout dans l'âme du corps du Christ, en sorte que Jésus-Christ, fils de l'homme, ne serait pas le Fils de Dieu, ou bien Dieu le Verbe n'a plus de raison d'être, puisque c'est l'âme qui vivifie le corps du Christ ; ou encore, celui qui est né comme homme, n'est pas du tout le Christ, puisque le Verbe de Dieu habite en lui comme l'Esprit habite un prophète.

76. Cf. Jn 18, 6-7.
77. Cf. Mt 26, 24.
78. Cf. Lc 23, 34 ; Jn 19, 30.
79. Cf. Mc 15, 28.
80. Cf. Lc 23, 43.
81. Cf. Mt 27, 45-52.

Et même, l'égarement de leur stupide perversité renchérit sur son impiété et se hausse à une audace plus grande encore : ils soutiennent que Jésus-Christ, avant de naître de Marie, n'était pas le Christ : celui qui est né d'elle, n'est pas le Dieu qui était, mais un être qui a eu un commencement puisqu'il est né. En conséquence, on ajoute encore cette énormité : Dieu le Verbe, considéré comme s'il était une partie des attributs de Dieu, se projetant au-dehors en une sorte d'émanation, d'extension, aurait habité en cet homme qui reçoit son être de Marie, il l'aurait fortifié par la puissance de son action divine, bien que pourtant cet homme vive par la nature et la motion de son âme.

51. La voie est ouverte à toutes les impiétés !

Cette doctrine subtile et pernicieuse les conduit à ces déviations : ou Dieu le Verbe devient l'âme du corps du Christ, par une altération de sa nature qui se dégrade, et le Verbe cesse d'être Dieu ; ou bien au contraire, nous n'avons dans le Christ qu'un homme doté d'une nature qui n'a rien à voir avec celle de Dieu, une simple nature d'homme animé par la seule vie de l'âme qui le meut, en qui habiterait la Parole de Dieu, c'est-à-dire comme la puissance d'une voix qui se répand au loin [82].

Et de toute façon, voici la porte ouverte à une interprétation impie : ou Dieu le Verbe déchoit dans une âme humaine, et il cesse d'être Dieu le Verbe ; ou le Christ n'existait pas avant son enfantement de Marie. Dans ce cas, Jésus-Christ qui ne serait qu'un homme ordinaire doté d'une âme et d'un corps, aurait eu son commencement comme tous les autres hommes ; la puissance de la parole divine qui se serait étendue jusqu'à lui, l'aurait fortifié de l'extérieur pour lui donner le courage d'accomplir ses œuvres ; mais à présent, sur la croix, cette extension s'étant retirée, le Christ qui se voit abandonné par Dieu le Verbe, s'écrie : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Ou bien, si sa nature qui était celle du Verbe de Dieu, s'est altérée pour devenir celle de l'âme du corps humain du Christ, voici maintenant celui-ci sans ressource et livré à la mort, alors qu'auparavant il s'était appuyé en toutes circonstances sur le secours de son Père ; aussi se plaint-il amèrement de sa solitude et d'avoir été abandonné.

Ici et là, on voit quel danger mortel c'est pour une foi tronquée, ou de croire que la plainte amère du Christ exprime une faiblesse de nature chez Dieu le Verbe, ou de s'imaginer que le Christ n'était pas du tout Dieu le Verbe, du fait que la naissance de Jésus-Christ du sein de Marie, marque le commencement de son être.

82. Le texte latin comporte l'idée d'extension, vue sabellienne de la procession du Fils : « In quo verbum Dei, id est quaedam quasi potestas extensae vocis habitaverit ». « Verbum » a été traduit par « Parole », puisque ce mot est explicité ensuite par « vocis ».

6. La foi de l'Eglise

52. Telle n'est pas la foi de l'Eglise !

Au milieu de ces théories impies et bien faibles, la foi de l'Eglise, façonnée par l'enseignement des Apôtres, reconnaît au contraire dans le Christ une naissance, mais lui refuse un commencement. Elle admet une économie du salut, mais non une division. Non, elle ne souffre pas que le Christ Jésus soit Jésus sans être le Christ. Elle ne sépare pas le fils de l'homme du Fils de Dieu, de peur que l'on en vienne à s'imaginer que le Fils de Dieu n'est pas aussi le fils de l'homme. Elle ne dilue pas le Fils de Dieu dans le fils de l'homme. Sa foi ne fait pas non plus trois morceaux de ce Christ dont la tunique, d'un seul tissu du haut en bas, ne fut pas déchirée. Si elle touche Jésus-Christ à la fois dans le Verbe, dans l'âme et dans le corps, elle ne dilue pourtant pas Dieu le Verbe dans l'âme et dans le corps. Pour elle, Jésus-Christ est tout entier Dieu le Verbe, et tout entier homme : dans ce qu'elle reconnaît être un mystère, elle fixe son attention sur ce point unique : croire que le Christ n'est autre que Jésus, et proclamer que Jésus n'est autre que le Christ.

53. Dieu, dans son mystère, est hors des prises de l'homme

Non, je n'ignore pas combien la grandeur du mystère céleste est un obstacle pour la misère de notre intelligence humaine : nous ne pouvons pas facilement l'exprimer par des paroles, le discerner par la pensée, l'embrasser par notre esprit. Et l'Apôtre savait bien que c'est là une tâche ardue et fort difficile pour le jugement d'un être terrestre comme le nôtre, de concevoir tout ce que Dieu est capable de réaliser — l'acuité de notre intelligence ne saurait être à la mesure de la toute-puissance de Dieu —. Aussi écrit-il à son vrai fils selon la foi, à celui qui

connaissait les saintes lettres depuis son plus jeune âge : « Je t'ai prié de rester à Ephèse, lorsque je partais pour la Macédoine, pour enjoindre à certains de cesser d'enseigner des doctrines étrangères, et de ne pas s'attacher à des fables et à des généalogies sans fin, plus propres à soulever de vains problèmes qu'à construire l'œuvre de Dieu qui se réalise dans la foi » (1 Tm 1, 3-4).

Paul défend donc à Timothée de discourir sur des généalogies et des fables, sources de discussions sans fin. Au contraire, c'est dans la foi que se réalise l'édification de l'œuvre de Dieu : ainsi l'Apôtre nous trace la manière selon laquelle l'homme doit faire preuve d'une certaine réserve inspirée par un amour empreint de respect, vis-à-vis de la toute-puissance de Dieu ; notre petitesse n'a pas à se hausser pour sonder des mystères qui éblouiraient l'œil qui les contemple. Si nous regardons l'éclat du soleil, la puissance de son intense lumière nous aveugle, et si le regard cherchait par une curiosité trop obstinée, à découvrir la source d'où rayonne cette lumière, les yeux risqueraient alors d'être privés du pouvoir que leur a donné la nature, et le sens de la vue pourrait même être perdu : il arriverait qu'en voulant trop voir, on ne voie plus rien du tout. Dès lors, que devons-nous attendre de la contemplation des réalités divines et du Soleil de justice [83] ? La sottise ne s'appesantirait-elle pas sur ceux qui prétendraient être plus sages que tous ? La stupidité d'une imbécillité bornée ne prendrait-elle pas la place de la vive lumière de leur intelligence ?

Restons à notre place !

Une nature inférieure ne saurait en effet, comprendre la raison d'être d'une nature qui lui est supérieure, et il n'est pas au pouvoir de l'homme de concevoir le dessein divin. Car celui qui est sujet à une connaissance limitée, doit rester dans les bornes qui lui sont dictées par ses limites. Or la puissance de Dieu dépasse l'esprit humain. Si la faiblesse de l'homme s'efforce de pénétrer son mystère, elle en devient plus faible encore qu'auparavant, si bien qu'elle perd cela même qu'elle avait

83. Cf. Si 7, 17 ; Rm 12, 3.

obtenu : la nature plus puissante des réalités célestes l'écrase, car la force de son étreinte affaiblit tout esprit qui le poursuit avec trop d'opiniâtreté.

Si donc nous voulons regarder le soleil, portons nos regards sur lui dans la mesure où il nous est possible de le voir, recevant de sa lumière uniquement ce que notre œil arrive à supporter ; sinon, en attardant sur lui notre regard, nous le verrons moins encore. De la même façon, nous devons scruter la raison d'être des réalités célestes dans la mesure où le permet notre intelligence. Ne cherchons à étreindre Dieu que dans la mesure où il s'offre à notre connaissance. Si le peu que nous en révèle sa bonté ne nous satisfaisait pas, nous perdrions même ce qu'il nous aurait donné !

De fait, il y a en Dieu des aspects que tu peux saisir ; oui, il y en a, mais à condition que tu te contentes de ce qu'il t'est possible d'atteindre. De même, tu peux voir l'éclat du soleil, si tu te contentes d'en regarder ce que ta vue supporte ; mais si tu t'entêtes à voir au-delà de ce qu'il t'est possible, même ce que tu pourrais voir t'échappe. Ainsi en ce qui concerne Dieu : tu as de quoi exercer ton intelligence, si tu veux bien t'en tenir à ce qu'il t'est permis de comprendre ; mais si tu espères aller au-delà, tu ne seras même plus capable de connaître de Dieu ce que tu aurais pu en percevoir.

54. Comment parler du mystère de l'Incarnation ?

Je ne soulève pas encore le mystère de la naissance intemporelle du Christ : j'en parlerai au lieu convenable [84]. Pour le moment, mon propos est de traiter du mystère de l'Incarnation. Ici, je consulte ces docteurs qui scrutent les secrets du ciel, et je leur demande de me parler en fonction de sa nature, du mystère du Christ né de la Vierge. Comment m'expliqueront-ils que celui-ci ait été conçu de la Vierge, qu'il ait été enfanté de la Vierge ?

Voyons, vous en avez discuté : qu'est-ce qu'il y a à la source d'une naissance ? Qu'est-ce qui se forme dans le silence du sein maternel ? D'où vient ce corps, d'où vient cet homme ? Et après m'avoir expliqué tout cela, me direz-vous comment le Fils

84. Cf. livre XII, ch. 15 et sv.

de l'homme est descendu du ciel, tout en demeurant au ciel [85] ? Car selon la condition qui est celle des corps, descendre et demeurer ne sont pas la même chose : ici nous avons un mouvement de descente, et là, l'immobilité du repos. Le bébé vagit, mais il est dans le ciel. L'enfant grandit [86], mais il demeure Dieu en plénitude. Et maintenant, puisqu'il remonte où il était auparavant, et qu'il descend tout en demeurant au ciel, dis-moi comment ta petite intelligence humaine comprend cela. Le Seigneur ne dit-il pas en effet : « Et quand vous verrez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant ? » (Jn 6, 62).

Le Fils de l'homme monte là où il était auparavant : quelle pensée pourrait concevoir cela ? Le Fils de l'homme qui est dans le ciel, descend du ciel : la raison nous l'expliquera-t-elle ? « Le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14) : quels mots traduiront ce mystère ? Le Verbe se fait chair, c'est-à-dire Dieu se fait homme ; et celui qui est homme, est dans les cieux ; et celui qui est Dieu, vient du ciel. Il monte après être descendu, mais il descend sans descendre. Il est celui qui était, mais ce qu'il est n'était pas. Nous cherchons ce qui est à la racine de ce mystère, et voici notre raison déconcertée ! Nous croyons en cerner la cause, et voilà que nous ne saisissons rien de ce qui est à sa source ! Mais en nous bornant à connaître le Christ Jésus de cette façon, nous le connaissons, tandis que si nous voulions le comprendre davantage, nous n'y entendrions plus rien !

55. Comment entendre le mystère de ses larmes ?

Et maintenant, qu'en est-il du mystère des faits et gestes du Christ ? Il aurait pleuré, et l'angoisse de son âme aurait arraché des larmes à ses yeux ? D'où lui viendrait cette imperfection en son âme, qui sous le coup d'une vive affliction, aurait provoqué des pleurs en son corps ? Oui, quelles circonstances auraient été assez amères, quelle douleur assez intolérable, pour amollir jusqu'aux larmes le Fils de l'homme descendu du ciel ? Mais qui donc au juste, a pleuré ? Est-ce Dieu le Verbe, ou l'âme de son corps ? Car les larmes, il est vrai, sont versées par le corps, mais c'est la tristesse de l'âme en quelque sorte, qui les fait sourdre par l'intermédiaire du corps.

Et ensuite, quel est le motif de ses pleurs ? Ses larmes sont-elles un hommage rendu à cette Jérusalem impie et parricide qui n'a rien trouvé

85. Cf. Jn 3, 13.
86. Cf. Lc 2, 40.

de mieux à faire que de tuer tant de prophètes et d'apôtres [87], et de mettre à mort le Seigneur lui-même ? Et pour pleurer sur les catastrophes qui vont faire périr tant de gens, ne faudrait-il pas qu'il souffre du sort réservé à cette race perdue dont il n'y a plus lieu de rien espérer ?

Allons, dis-moi, je te prie, quel est le mystère de ses larmes ? Son âme qui est triste, pleure. Mais est-ce son âme qui a envoyé les prophètes ? Est-ce son âme qui tant de fois, a voulu rassembler ses poussins et les couvrir à l'ombre de ses ailes ? Or la tristesse n'accable pas Dieu le Verbe, et l'Esprit ne connaît pas les larmes. Par ailleurs, on ne peut rien attribuer à l'âme avant que le corps ait eu besoin de quelque chose. Et cependant, il n'y a pas de doute, Jésus-Christ a vraiment pleuré !

56. Comment le Christ pleurerait-il Lazare, alors que la mort de celui-ci était pour sa gloire ?

Et c'est tout aussi vrai de dire que le Christ a pleuré aussi sur Lazare. Mais je te demanderai d'abord : qu'a-t-il pleuré chez Lazare ? Ce n'est pas sa mort, puisque cette mort n'était pas définitive, mais devait servir à la gloire de Dieu. Le Seigneur dit en effet : « Cette maladie ne va pas à la mort, mais elle est pour la gloire de Dieu, afin que le Fils de l'homme soit glorifié par lui » (Jn 11, 4). Cette mort qui devait glorifier Dieu, ne lui apportait donc ni tristesse, ni larmes. Il n'avait même pas à pleurer de ce que Lazare était mort en son absence. Car il l'affirme clairement : « Lazare est mort, et je me réjouis de n'avoir pas été là, à cause de vous, pour que vous croyiez » (Jn 11, 14-15). Il n'avait pas à regretter de ne pas avoir été près de son ami, puisque son absence avait fait grandir la foi des apôtres, lorsque, par l'intuition que lui permettait sa science divine, il leur annonça à distance la mort du malade.

Non, vraiment, rien ne motive ses pleurs, et pourtant le Christ pleure. Je te demande donc : à qui attribuer ces larmes, à Dieu, à l'âme ou au corps ? Mais le corps n'a de larmes que celles qu'il verse par suite de la douleur d'une âme plongée dans la tristesse. Encore moins Dieu aurait-il pleuré, puisqu'il doit être glorifié dans Lazare. Or il n'y a pas de raison de penser que ce soit l'âme du Christ qui ait rappelé Lazare du tombeau [88], et que l'ordre donné par son âme unie à son corps, et la puissance de cette âme, aient fait revenir à la vie l'âme déjà séparée du cadavre. Souffrirait-il donc, celui qui doit être glorifié ? Pleurerait-il, celui qui doit rendre la vie ? Allons donc ! Ce n'est pas à celui qui doit rendre la vie de pleurer, ce n'est pas à celui qui doit être glorifié de souffrir. Et pourtant, c'est bien celui qui rend la vie que l'on voit à présent pleurer et souffrir [89].

87. Cf. Lc 19, 41 ; Mt 23, 37.
88. Cf. Jn 11, 43. C'est la puissance de Dieu qui a ressuscité Lazare.
89. Ici Hilaire reconnaît explicitement que le Verbe incarné était véritablement capable de souffrir, quoi qu'on ait dit.

57. Quand le Christ nous dit : « Je donne mon âme pour la reprendre », qui donne son âme ?

Si nous nous contentons d'effleurer ce sujet, ce n'est pas que nous ne sachions que dire, ou que nous ne connaissions pas les paroles du Christ, mais c'est parce que notre désir de ne pas fatiguer le lecteur, nous demande de ne pas trop nous appesantir sur ce point.

Dieu travaille et agit, et si nous ne savons comment s'opère cette action, nous la constatons et ne pouvons l'ignorer, car d'une part les faits sont réels, et d'autre part la puissance qui les produit nous reste un mystère. Parmi les paroles du Seigneur, voici encore un texte qui nous l'enseigne clairement : « Si le Père m'aime, c'est que je donne mon âme pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et le pouvoir de la reprendre. Tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père » (Jn 10, 17-18). Le voici qui donne son âme de lui-même, et je me demande : qui est-il, celui qui donne son âme ? Nous ne doutons pas que le Christ soit Dieu le Verbe, et d'un autre côté, nous n'ignorons pas que le Fils de l'homme est composé d'une âme et d'un corps ; les paroles de l'Ange adressées à Joseph le confirment : « Lève-toi, prends l'enfant et sa mère, et va dans la terre d'Israël. Car ils sont morts, ceux qui en voulaient à l'âme de l'enfant [90] » (Mt 2, 20).

A qui donc appartient cette âme, je voudrais bien le savoir, au corps ou à Dieu ? Si elle appartient au corps, quel corps aurait la puissance d'être rendu à la vie par le mouvement de l'âme ? Et puis, un corps séparé de son âme, un corps inerte et mort, recevrait-il encore un ordre ? Si au contraire, on juge que c'est Dieu le Verbe qui dépose son âme pour la reprendre à nouveau, qu'on nous montre Dieu le Verbe mort, c'est-à-dire sans vie ni connaissance, à la manière d'un cadavre, et qui reprend son âme pour être à nouveau rendu à la vie !

58. Dieu n'a pas d'âme !

Mais non, aucun homme sensé n'attribuera une âme à Dieu, bien qu'il soit écrit en plusieurs endroits que l'âme de Dieu haïsse les sabbats et les néoménies [91] et aussi qu'elle se complaise en certaines choses. Mais c'est là une manière de parler du même genre que celle qui consiste à prêter au Dieu incorporel des mains, des yeux, des doigts, des bras et un cœur. Car étant donné que d'après la parole du Seigneur, « un esprit n'a ni chair, ni os » (Lc 24, 39), il ne convient pas d'attribuer à celui dont l'existence ne connaît aucun changement, des membres corporels pour assurer sa solidité. Sa nature simple et bienheureuse lui donne d'être tout entier l'être unique et complet qu'il est.

90. A dire vrai l'expression signifie simplement la vie de l'enfant. C'est un hébraïsme fréquent, qui échappe à Hilaire.
91. Cf. Is 1, 13-14.

Dieu n'a donc pas besoin pour vivre, d'être animé à l'intérieur de lui-même par une âme, à la façon des corps ; lui qui est Vie, il vit par lui-même.

59. Mais alors, qui donne son âme ?

Mais comment le Christ donne-t-il son âme et la reprend-il ? Pour quel motif le Père lui aurait-il donné cet ordre ? Ce n'est donc pas Dieu qui pour mourir, donne son âme ; ce n'est pas lui qui la reprend pour vivre. Ce n'est pas non plus le corps qui reçoit l'ordre de reprendre son âme, car il ne saurait de lui-même, la reprendre. Le Seigneur dit en effet du temple de son corps : « Détruisez ce temple, et je le rebâtirai en trois jours » (Jn 2, 19). C'est donc Dieu qui ressuscite le temple de son corps.

Mais alors, qui donne son âme pour la reprendre ? Le corps ne la reprend pas de lui-même, mais il est ressuscité par Dieu. Car c'est bien ce qui est mort qui est ressuscité, et ce qui vit ne donne pas son âme. Dieu n'est donc ni mort, ni enseveli. Et pourtant il dit : « En répandant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait en vue de ma sépulture » (Mt 26, 12). Le parfum répandu sur son corps l'a été en vue de sa sépulture. Mais être soi, et avoir à soi [92], n'est pas la même chose, être oint en vue de sa sépulture, n'est pas avoir son corps oint, tout comme ce n'est pas du tout pareil de dire que son corps est à lui, et qu'il a été enseveli.

60. Allons, ne divisons pas le Christ Jésus !

Mais pour concevoir ce mystère divin, tu dois comprendre qu'il est également Dieu, celui que tu reconnais homme, et tu n'as pas à ignorer qu'il est homme, celui que tu reconnais comme Dieu [93]. Ne divisons pas le Christ Jésus, puisqu'il est le « Verbe fait chair » (Jn 1, 14). Tu n'as pas à estimer qu'il a été enseveli, celui que tu sais être ressuscité. Tu n'as pas à douter qu'il soit ressuscité, celui dont tu n'oses nier la sépulture. Oui, Jésus-Christ a été enseveli, parce qu'il est mort. Il est bien mort, celui qui s'écrie au moment de mourir : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46). Mais c'est lui aussi qui assure : « En vérité, en vérité, je te le dis, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis » (Lc 23, 43). En promettant au larron

92. « Etre soi » constitue l'autonomie de l'être, « avoir à soi » signifie le corps.
93. Il faut reconnaître deux natures différentes dans le Christ, en une seule personne.

le paradis, il s'écrie d'une voix forte : « Père, je remets mon esprit entre tes mains. Et sur ces mots, il expira » (Lc 23, 46).

61. Pourquoi chercher quel est celui qui règne et quel est celui qui meurt ?...

Vous qui maintenant, ou bien divisez le Christ en trois parties : le Verbe, l'âme et le corps, ou bien forcez ce tout qu'est le Christ, Dieu-Verbe, à n'être seulement qu'un homme comme nous, révélez-nous donc ce qu'est ce grand mystère de la tendresse divine, qui a été manifesté dans la chair [94]. Dites-nous quel est cet esprit que le Christ a rendu, qui a remis son esprit aux mains du Père, qui devait aller le jour-même, au paradis, qui s'est plaint d'être abandonné par Dieu ! Car la plainte de cet homme délaissé manifeste la faiblesse de celui qui agonise, mais la promesse du paradis annonce la royauté du Dieu vivant. Il remet son esprit, et l'on voit ici la confiance de celui qui le dépose entre les mains du Père ; il rend son esprit, et l'on constate par là l'exode du mourant.

C'est pourquoi je te demande : Qui est celui qui meurt ? Bien sûr, celui qui rend l'esprit ! Mais qui est celui qui rend l'esprit ? Evidemment celui qui remet son esprit à son Père. Alors, si c'est le même qui remet son esprit et qui meurt en rendant l'esprit, est-ce le corps qui remet son âme ou est-ce Dieu qui remet l'âme du corps ? Car il n'y a pas à douter que souvent l'âme est désignée par ce mot : « esprit », et c'est le cas en ce texte où l'on nous dit que Jésus, sur le point de mourir, rendit l'esprit.

Si donc quelqu'un juge qu'ici le corps remet son âme, voici l'élément périssable qui remet au Père ce qui est vivant, le corruptible qui rend l'éternel, celui qui est appelé à ressusciter qui confie ce qui demeure ; et nous pouvons en être assurés, celui qui remet son âme à son Père est bien le même qui, ce jour-même, sera dans le paradis, avec le larron. Alors, je te demande si celui que reçoit le sépulcre habite aussi le paradis, et si vraiment, tout en demeurant dans le paradis, il se plaint d'être abandonné de Dieu ?

94. Cf. I Tm 3, 16.

62. ...Alors que celui qui règne n'est pas autre que celui qui meurt

C'est en effet, l'unique et même Seigneur Jésus-Christ, « le Verbe fait chair » (Jn 1, 14), qui nous montre ce qu'il est par tout cela. Il est homme : il me le fait comprendre, puisqu'il meurt délaissé ; mais cet homme règne comme Dieu dans le paradis. Par contre, celui qui règne dans le paradis, remet son esprit à son Père ; par ailleurs, en mourant, le fils de l'homme rend l'esprit qu'il a remis à son Père.

Pourquoi donc, maintenant, traîner dans la boue ce mystère ? Tu vois le Christ se plaindre de mourir dans l'abandon : c'est qu'il est homme ! Tu le vois mourant, affirmer qu'il règne dans le paradis : c'est qu'il est Dieu ! Pourquoi retenir, pour le mettre au service de l'impiété, uniquement ce que le Christ nous a dit pour nous faire comprendre qu'il est mort ? Pourquoi garder le silence sur ce qu'il a déclaré pour nous manifester son immortalité ? Si nous entendons la voix et le langage d'une même personne qui se plaint d'être abandonnée et affirme sa royauté, pourquoi notre manque de foi nous porterait-il à morceler notre croyance pour dire qu'au même moment, celui qui règne n'est pas celui qui meurt ? Et pourtant, c'est lui en personne, qui nous donne à son sujet ce double témoignage, en remettant son esprit et en expirant. Car si c'est le même qui remet son esprit et qui le rend, et si celui qui règne meurt, alors que celui qui meurt règne, nous tenons dans ce mystère, à la fois le Fils de l'homme et le Fils de Dieu, et celui qui meurt en régnant, et celui qui règne en mourant.

63. Car il n'y a qu'un seul Christ !

Trêve donc à toute impiété, à toute mauvaise foi incapable de saisir le mystère divin ! Parler ainsi, c'est ignorer que le Christ n'a pas pleuré sur lui, mais sur nous, dans le dessein de nous manifester la réalité de la chair qu'il a prise, en se soumettant aux émotions habituelles à l'homme. C'est ignorer que le Christ n'est pas mort pour lui-même, mais pour nous rendre la vie, pour rénover la vie des mortels par la mort du Dieu immortel. C'est ne rien comprendre à la plainte de celui qui se dit abandonné, tout en laissant percevoir l'assurance qu'il a de

régner : s'il règne comme Dieu, et s'il se plaint de mourir, c'est pour faire comprendre à notre intelligence qu'il est à la fois l'homme qui meurt, et le Dieu qui règne. Car c'est bien le même qui règne et qui meurt, c'est bien le même qui expire et remet son esprit, c'est bien le même qui est enseveli et qui ressuscite, et ce n'est pas un autre que lui, celui qui descend sur terre, et celui qui remonte au ciel !

7. *L'enseignement de Paul*

64. L'Apôtre ne divise pas le Christ

Ecoute à ce sujet, l'enseignement de l'Apôtre ; sa foi n'a pas été formée par une pensée de la chair, mais par un don de l'Esprit[95]. Lorsque les Grecs lui demandent une sagesse, et les Juifs des miracles, il répond : « Nous prêchons, nous, le Christ Jésus crucifié, scandale pour les juifs, et folie pour les païens. Mais pour ceux qui sont appelés, juifs et grecs, c'est Jésus-Christ Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu » (1 Co 1, 23-24). Le Christ serait-il divisé pour que Jésus crucifié soit autre que le Christ Puissance et Sagesse de Dieu ? Ce crucifié est un scandale pour les juifs, et une folie pour les païens, mais pour nous, il est le Christ Jésus, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu : Sagesse inconnue toutefois du monde et incomprise par les prudents d'ici-bas. Oui, qu'elle soit incomprise, apprends-le du même bienheureux Apôtre : « Nous parlons au contraire d'une Sagesse de Dieu, mystérieuse et cachée, que Dieu, avant tous les siècles, avait d'avance destinée à notre gloire, cette Sagesse qu'aucun des princes de ce monde n'a connue : car s'ils l'avaient connue, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de Gloire ! » (1 Co 2, 7-8).

L'Apôtre méconnaîtrait-il que cette Sagesse de Dieu est mystérieuse et cachée, et qu'elle est ignorée des princes de ce monde ? Diviserait-il le Christ, pour mettre d'un côté le Seigneur de Majesté, et de l'autre Jésus crucifié ? Bien au contraire, il s'oppose à une pensée aussi stupide et affichant la plus parfaite mauvaise foi : « Car, dit-il, je n'ai rien voulu savoir parmi vous, sinon Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié » (1 Co 2, 2).

95. Cf. I Co 1, 22.

65. Celui qui est descendu est le même que celui qui est monté

L'Apôtre, lui, ne connaît rien d'autre et ne veut rien savoir d'autre. Mais nous, d'une intelligence assez faible et d'une foi plus faible encore, nous déchirons le Christ Jésus, nous le divisons, nous le doublons, nous faisant les arbitres des mystères de Dieu et les critiques de ses secrets ! Car pour nous, le Christ crucifié est tout autre que la Sagesse de Dieu ; celui qui est enseveli est tout autre que celui qui est descendu du ciel ; et le Fils de l'homme est tout autre que le Fils de Dieu ! Nous n'y comprenons rien, mais nous enseignons ; nous ignorons tout, mais nous chicanons, et nous autres, hommes, nous corrigeons les paroles de Dieu ! Et nous ne condescendons pas à conformer notre foi aux paroles de l'Apôtre : « Qui accusera les élus de Dieu ? Dieu les justifie ! Qui les condamnera ? Le Christ qui est mort, que dis-je, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, qui intercède pour nous ! » (Rm 8, 33-34). Celui qui intercède pour nous est-il autre que celui qui est assis à la droite de Dieu ? Celui qui est assis à la droite de Dieu n'est-il pas le même que celui qui est ressuscité ? Celui qui est ressuscité n'est-il pas aussi celui qui est mort ? Celui qui est mort n'est-il pas également celui qui condamne ? Celui qui condamne n'est-il pas le Dieu qui justifie ?

Séparons donc, s'il est possible, le Christ qui condamne, du Dieu qui justifie, le Christ qui est mort, du Christ qui condamne, le Christ qui est assis à la droite de Dieu et qui prie pour nous, du Christ qui est mort ! Si donc en tout cela, il n'y a qu'un seul Christ, il n'y a pas un autre Christ qui est mort et un autre Christ qui est enseveli ; un autre Christ descendant aux enfers, et un autre Christ remontant au ciel — nous en avons pour preuve ce texte de l'Apôtre : « Il est monté, qu'est-ce à dire, sinon qu'il était aussi descendu dans les régions inférieures de la terre. Et celui qui est descendu est le même qui est monté au-dessus de tous les cieux afin de remplir toutes choses » (Ep 4, 9-10) — dès lors, jusqu'où étendrons-nous l'ignorance à grand tapage dont fait preuve notre impiété, pour prétendre qu'il nous est possible d'expliquer le mystère de Dieu ?

« Celui qui est descendu est le même qui est monté » ! Allons-nous douter que l'homme Jésus-Christ ressuscité des morts, soit monté au-dessus des cieux, et qu'il soit assis à la droite de Dieu ?

Dira-t-on que son corps qui repose dans le sépulcre, est descendu aux enfers ? Mais si celui qui est descendu est bien le même que celui qui est monté, et si l'on croit que son corps n'est pas descendu aux enfers, et s'il n'y a pas à mettre en doute qu'en ressuscitant d'entre les morts, son corps est monté aux cieux, que nous reste-t-il donc à faire, sinon de croire en ce mystère caché, inconnu du monde et des princes de ce siècle[96] ? Puisque c'est une seule et même personne qui est descendue et qui est montée, cette unique personne n'est autre que Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme, Dieu-Verbe et homme-chair, qui pour nous a souffert, est mort, a été enseveli, est ressuscité, a été reçu dans les cieux, s'est assis à la droite de Dieu. De par sa nature et selon le dessein de Dieu, il possède en lui dans une seule et même personne, et la forme de Dieu, et la forme d'esclave, il est sans aucun partage tout ce qu'est l'homme, il est sans aucune division tout ce qu'est Dieu.

66. Crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu !

Voilà donc comment l'Apôtre façonne la foi dans notre pensée dépourvue de sagacité et pour le moins, assez ignorante. Il proclame ce mystère en ces termes : « Car s'il a été crucifié en raison de sa faiblesse, il vit par la puissance de Dieu » (2 Co 13, 4). Il nous annonce en effet, un Fils de l'homme qui est Fils de Dieu — homme par suite du plan divin, il demeure pourtant Dieu par suite de sa nature —, et c'est le même, nous assure-t-il, qui fut crucifié en raison de sa faiblesse, et qui vit par la puissance de Dieu. Dès lors, puisque sa faiblesse lui vient de sa forme d'esclave, et que sa nature lui demeure par suite de sa forme de Dieu, et puisque « Celui qui était de condition divine » a pris la « forme d'esclave » (Ph 2, 6-7), il n'y a pas à en douter, sa souffrance et sa vie sont un mystère : on voit dans la même personne une faiblesse qui lui permet de souffrir, et la puissance de Dieu qui assure sa vie ; aussi celui qui souffre et vit, est bien le même être, et nous n'avons pas à le diviser en deux ou à supposer l'existence de quelqu'un d'autre.

96. Cf. I Co 2, 7-8.

67. « Selon les Ecritures »

Oui, Dieu le Fils Unique, a souffert tout ce que les hommes peuvent souffrir. Mais exprimons-nous dans les termes qu'utilise la foi de l'Apôtre : « Je vous ai donc transmis tout d'abord que le Christ est mort pour nos péchés, selon les Ecritures ; puis qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Ecritures » (1 Co 15, 3-4). Les mots qu'emploie ici l'Apôtre, ne sont pas de vagues formules qui pourraient donner prétexte à l'erreur, mais il nous précise de quelle manière nous avons à proclamer la mort et la résurrection du Christ : non seulement en fonction de ce que ces mots veulent dire, mais en raison de la force dont jouissent les Ecritures : notre intelligence doit voir dans la mort du Christ tout ce que les Ecritures nous en laissent entendre. Car, ne laissant aucune place à l'indécision de notre pensée, ni aux hésitations d'une foi timorée, il conclut sa phrase en précisant que l'annonce de la mort et de la résurrection du Christ doit se faire uniquement : « Selon les Ecritures » : ainsi, pour nous éviter de fléchir en nous voyant pris dans une tempête de vaines discussions, et paralysés par des arguties stupides soulevées par de faux problèmes, sans cesse l'Apôtre ramène sa foi qui n'a subi aucun dommage, vers ce port où s'abrite sa ferveur : croire et affirmer : « Selon les Ecritures », la mort et la résurrection de Jésus-Christ, Fils de Dieu et Fils de l'homme. Pour résister à toute chicane, il nous propose une sécurité de bon aloi, puisque nous avons à comprendre la mort et la résurrection de Jésus-Christ, tel que c'est écrit !

Car en ce cas, la foi ne court aucun danger, et toute affirmation orthodoxe du mystère caché de Dieu est sécurité parfaite. Le Christ est né de la Vierge, mais « Selon les Ecritures » il a été conçu du Saint-Esprit. Le Christ a pleuré, mais « Selon les Ecritures », le motif de ses pleurs fut aussi la cause de sa joie. Le Christ a eu faim, mais « Selon les Ecritures », tout privé de nourriture qu'il fût, Dieu a sévi contre l'arbre qui ne lui a pas donné son fruit [97]. Le Christ a souffert, mais « Selon les Ecritures », il s'assiéra à la droite du Dieu Tout-Puissant. Il se plaint de mourir délaissé, mais « Selon les Ecritures », il reçoit alors avec lui dans le Royaume du paradis, le larron qui le reconnaît.

97. Cf. Mt 21, 18-19.

Le voici qui meurt, mais « Selon les Ecritures », il ressuscite et s'assied, lui le Seigneur, à la droite du Seigneur. La vie consiste donc à croire ce mystère ; le reconnaître met à l'abri de tout reproche.

68. La foi ne doute pas de la toute-puissance de Dieu.

Non vraiment, l'Apôtre ne nous laisse aucune raison d'émettre des doutes et de dire : Le Christ est-il né, a-t-il souffert, est-il mort, est-il ressuscité ? Par quelle puissance a-t-il fait tout cela ? S'est-il divisé en deux, et quelle partie de lui-même a-t-elle subi ces états ? Qui a pleuré ? Qui s'est réjoui ? Qui s'est plaint ? Qui est descendu et qui est monté ? Au contraire, pour nous montrer que tout le mérite de la foi vient d'une affirmation immédiate de nos convictions, il nous dit : « Mais voici comment parle la justice qui naît de la foi : Ne tiens pas en ton cœur ce propos : Qui montera au ciel ? Ce qui signifie : pour en faire descendre le Christ. Ou : Qui descendra dans l'abîme ? Ce qui veut dire : pour faire remonter le Christ d'entre les morts. Mais comment s'exprime l'Ecriture ? Ta parole est tout près de toi, sur tes lèvres et dans ton cœur ; cette parole, c'est la parole de foi que nous annonçons. Car si tu proclames de bouche que Jésus est Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rm 10, 6-9).

La foi assure la perfection du juste, selon ce qui est écrit : « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut compté comme justice » (Gn 15, 6 ; Rm 4, 3). Abraham a-t-il tergiversé avec Dieu lorsque celui-ci lui promit l'héritage des nations, et lui assura que sa postérité serait aussi nombreuse que les étoiles et les grains de sable de la mer [98] ? Car une foi qui se veut toute à Dieu, ne doute pas de la toute-puissance de Dieu, et n'est pas arrêtée par les limites de la faiblesse propre à la nature humaine. Non, faisant peu de cas de tout ce qui en lui est caduc et attaché à la terre, l'homme fonde sa foi sur la promesse divine, au-delà de toutes les modalités que revêtent les corps. Il le sait : une loi humaine ne saurait en aucune manière imposer une limite à la puissance divine, car une fois que Dieu a promis, il montre autant de libéralité pour exécuter ses promesses, qu'il avait fait preuve de liberté pour les faire.

98. Cf. Jn 15, 5 ; 22, 17-18.

Il n'y a donc rien de plus juste que la foi ; car si la mesure et la réserve dans les actions que nous posons sur cette terre est louable, il n'y a pourtant rien de plus juste pour l'homme, que de croire à la toute-puissance de Dieu, en comprenant qu'elle possède un pouvoir infini.

69. Dieu peut descendre sur terre et en remonter

C'est pourquoi l'Apôtre qui espère trouver en nous la justice qui vient de la foi, éloigne de nous tout risque d'errer par suite de l'emploi de termes ambigus, impropres à soutenir notre foi ; il nous empêche de laisser entrer en nos cœurs une préoccupation qui viendrait d'une esprit inquiet, tout en nous montrant aussi le bien-fondé de la parole du prophète. Il cite en effet : « Ne tiens pas en ton cœur ce propos : « Qui montera au ciel ?» Et vient ensuite l'explication de ce texte du prophète : « Ce qui signifie : pour en faire descendre le Christ » (Rm 10, 6). Car la pensée d'un esprit humain ne peut se hausser jusqu'à connaître les mystères du ciel, tandis qu'une foi aimante ne doute pas de ce que Dieu est capable de faire. Le Christ n'a eu besoin de l'aide d'aucune force humaine, comme si quelqu'un était venu le tirer du siège où il était assis dans sa béatitude, pour le faire descendre du ciel dans un corps ; non, ce n'est pas une force extérieure à lui, qui l'a conduit sur terre. Nous le croyons venu tel qu'il est venu, et un foi véritable reconnaît qu'il est descendu, et non qu'on l'a fait descendre. Le temps et la manière de sa venue, c'est son propre mystère. Il n'y a pas à s'imaginer qu'il est venu sous la conduite de quelqu'un d'autre, et nous n'avons pas à supposer que son avènement dans le temps est dû au pouvoir de quelqu'un qui l'aurait fait descendre.

Au contraire, l'Apôtre ne permet pas à la mauvaise foi de présenter une autre hypothèse équivoque. Il complète aussitôt sa pensée par le texte du prophète : « Ou qui est descendu dans l'abîme ? » Citation qu'il explique sur le champ : « Ce qui veut dire : pour faire remonter le Christ d'entre les morts » (Rm 10, 7). Par le libre vouloir dont il a fait preuve en descendant sur terre, le Seigneur a la liberté de retourner au ciel.

Voilà donc toute hésitation dissipée : c'est à la foi de connaître, c'est à la force de Dieu de rendre compte de cette foi, c'est aux actes d'en montrer la réalisation, c'est à la puissance divine d'en être la cause !

70. Affirmer sa foi, c'est être sauvé !

Mais pour ne pas errer, nous avons besoin d'une conviction intime qui ne vacille pas. L'Apôtre qui nous expose tout le mystère contenu dans l'Ecriture, poursuit : « Ta parole est tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur » (Rm 10, 8 - Cf. Dt 30, 14). La parole qui traduit notre foi ne souffre aucun délai, aucun suspens ; entre la bouche et le cœur ne doit pas intervenir la moindre hésitation qui, lorsque nous affirmons notre attachement à Dieu, permettrait à un doute contraire à la foi de s'infiltrer. La parole demande à être toute proche de nous et en nous : aucune distance entre notre cœur et nos lèvres, sinon, nous risquerions de ne pas exprimer dans nos paroles une croyance identique à celle qu'entrevoit notre pensée. Au contraire, tout ensemble enracinée dans notre cœur et prête à sortir de notre bouche, notre foi fera connaître sur-le-champ par ses paroles, les sentiments d'amour et de respect que nourrit sa pensée.

Et, comme il l'avait fait auparavant, l'Apôtre explique le texte du prophète : « Cette parole, c'est la parole de foi que nous proclamons. Car si tu confesses de bouche que Jésus est Seigneur, et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé » (Rm 10, 8-9). C'est à l'amour de ne pas hésiter, c'est à la justice de croire, tandis qu'affirmer sa foi, c'est être sauvé.

Non, ne nous perdons pas dans des théories aventureuses, ne nous échauffons pas en de stupides bavardages, n'escamotons pas les merveilles de Dieu en les expliquant par de bonnes raisons, ne limitons en aucune manière la toute-puissance de Dieu, ne remettons pas en question les motifs de ses mystères insondables ! Reconnaître Jésus comme Seigneur et croire que Dieu l'a ressuscité des morts, voilà le salut. Quelle folie de chicaner sur ce qu'est Jésus, d'ergoter sur ses manières d'être, alors que pour être sauvé, il suffit d'une seule chose : croire qu'il est Seigneur !

N'est-ce pas aussi une erreur qui montre jusqu'où peut aller

la sottise humaine de chercher querelle à propos de la résurrection du Christ, alors que pour avoir la vie, il suffit de croire que Dieu l'a ressuscité. C'est pourquoi la foi demande la simplicité, la justice découle de la foi, et l'amour se plaît à proclamer sa foi. Dieu ne nous appelle pas à la vie bienheureuse en nous posant des problèmes difficiles à résoudre, et pour ébranler nos cœurs, il n'a pas recours aux multiples procédés dont se sert une habile réthorique ! Non, pour le dire en un mot, la route pour parvenir à l'éternité nous est facile : elle consiste à croire que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts, et à reconnaître qu'il est Seigneur.

Que personne donc ne prenne prétexte pour étaler sa mauvaise foi, du fait que dans ce que nous avons dit, nous sommes passés à côté de bien des choses. Car ce que nous avons à savoir, c'est que Jésus-Christ est mort pour nous permettre de vivre en lui.

71. Dès lors, pourquoi mourir en refusant de croire ?

Si donc, pour nous faire comprendre qu'il est mort, le Christ s'écrie : « Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27, 46), et : « Père, je remets mon âme entre tes mains » (Lc 23, 46), faut-il voir dans ces paroles du gardien de notre foi un aveu de faiblesse, plutôt que le souci de ne pas nous laisser douter de sa mort ?

En effet, au moment de ressusciter Lazare, le Christ prie son Père. Avait-il besoin de le prier, lui qui dit : « Père, je te rends grâce de m'avoir exaucé. Pour moi, je savais que tu m'exauces toujours ; mais j'ai parlé pour toute cette foule qui m'entoure, pour qu'ils croient que tu m'as envoyé » (Jn 11, 41-42). C'est donc pour nous qu'il prie, pour que nous n'ignorerions plus qu'il est le Fils de Dieu. Et si de formuler cette prière ne lui apporte, à lui, aucun profit, il l'exprime pourtant pour faire progresser notre foi. Lui, il n'a nul besoin de ce secours, mais nous, nous avons un pressant besoin de son enseignement.

En un autre passage encore, il demande à être glorifié, et aussitôt, du haut du ciel se fait entendre la voix de Dieu le Père qui le glorifie. Mais il précise à ceux qui s'étonnent d'entendre cette voix : « Ce n'est pas pour moi que cette voix s'est faite entendre, mais pour vous » (Jn 12, 30). Il prie le Père pour

nous ; le Père parle pour nous ; tout ceci a pour effet de nous pousser à reconnaître qu'il est Fils de Dieu. Et puisque la réponse du Père qui lui promet qu'il sera glorifié, n'est pas à mettre au compte de la demande qui en est faite, mais qu'elle vient en raison de l'ignorance de ceux qui perçoivent cette voix, ne sommes-nous pas en droit de comprendre que la plainte émise au cours de sa Passion, par un Seigneur que l'on avait vu dans une si grande joie à la pensée de souffrir, avait aussi pour but de nous apprendre à reconnaître qui il était ?

Le Christ prie en excusant ses bourreaux, car ils ne savent ce qu'ils font [99]. Le Christ, du haut de la croix, promet le Paradis [100], parce qu'il règne comme Dieu. Le Christ en croix se réjouit d'avoir tout accompli en buvant la boisson vinaigrée [101], parce que sa mort doit parfaire la prophétie. C'est pour nous qu'il est né, c'est pour nous qu'il a souffert, c'est pour nous qu'il est mort, c'est pour nous qu'il est ressuscité. Et puisque de notre côté, pour assurer notre salut, il suffit uniquement de reconnaître le Fils de Dieu ressuscité d'entre les morts, pourquoi donc, je te le demande, voulons-nous mourir par suite de notre manque de foi ? Car c'est bien cela que nous voulons ; alors que le Christ, rempli de l'assurance que lui permettait sa divinité, nous a montré, avec la confiance dont il fit preuve en mourant, la réalité de la mort de ce corps qu'il avait assumé, tirons-nous un grand avantage de nier qu'il est Dieu, sous prétexte que pour nous, il s'est déclaré à la fois Fils de Dieu et fils de l'homme, et que pour nous il est mort ?

99. Cf. Lc 23, 34.
100. Cf. Lc 23, 43.
101. Cf. Jn 19, 30.

Livre onzième

L'homme divinisé

PLAN DU LIVRE XI

1. Introduction

1. Affirmer un seul Seigneur et un seul Dieu...
2. ...Exige une seule foi.
3. Cette foi ne manque pas de témoins.
4. Et pourtant, à présent, la voilà contestée !
5. Le Christ ne serait pas l'image parfaite de Dieu.
6. Mais le Christ est Dieu et homme.
7. Nous en étions arrivés à réfuter les objections concernant la résurrection du Christ.
8. Exposé des arguments scripturaires apportés par les ariens.
9. Mais il s'agit d'un mystère de tendresse ! Mystère révélé par l'Apôtre.

2. L'expression du Seigneur : « Mon Dieu et votre Dieu »

10. Les ariens citent ce texte pour y voir la reconnaissance d'une situation d'infériorité du Fils par rapport au Père.
11. Mais le Fils de Dieu, même incarné, ne saurait être que Dieu !
12. C'est ce qui ressort de tous les dires du Seigneur.
13. Tel est bien le mystère de tendresse : Un Dieu devenu serviteur !
14. En tant qu'il est homme serviteur, le Dieu du Christ est le Dieu des hommes.
15. En tant que serviteur, le Christ est bien notre frère.
16. Car le Verbe s'est fait chair pour demeurer parmi nous.
17. Le Dieu de Jésus-Christ et le Père de sa gloire.
18. Oint de préférence à ses compagnons, pour la régénération de la chair.
19. Cette onction du Christ n'est pas sa promotion, mais la nôtre. En lui, c'est l'homme qui est sanctifié.
20. Par son incarnation, le Christ partage avec nous le même Père et le même Dieu.

3. La soumission du Christ à son Père

21. Voici un autre texte qu'utilisent les hérétiques.
22. Reprenons ce texte.
23. C'est Dieu qui nous donne de comprendre l'Ecriture.
24. D'après Paul, c'est Dieu qui nous éclaire. Aussi, allons notre chemin !
25. Le texte comporte une triple difficulté.
26. Remarquons l'ordre donné par l'Apôtre.
27. Approfondissons le sens des mots.
28. Que veut dire le mot : « Fin » ?
29. Que veut dire la remise du royaume ?
30. Que veut-on dire lorsqu'on parle de soumission du Christ à son Père ?
31. Cette soumission n'est pas une nouveauté réservée au siècle à venir, mais elle existe déjà dans le Christ.
32. Soumission n'est pas destruction.
33. Au reste, le Père et le Fils ont une même action.
34. Les ennemis qui seront soumis au Christ, ce sont les Juifs.
35. La soumission dernière n'est pas anéantissement, mais glorification.
36. Cette glorification sera le partage de la gloire du Christ...
37. ... Cette gloire dont nous parle le récit de la Transfiguration.
38. Et le Seigneur nous a promis de nous faire partager cette gloire.
39. Le royaume du Christ, c'est nous !
40. La soumission du Christ, c'est la divinisation de l'homme.
41. L'Evangile nous donne le même enseignement.
42. Le Christ, au moment de la Passion, est déjà glorifié, mais pas encore glorifié.
43. Les allégations des hérétiques sont vraiment hors de tout bon sens !
44. Il est vrai que seule l'adoration permet de connaître Dieu !
45. « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! »
46. L'homme ne peut connaître que partiellement les êtres qui l'entourent.
47. Dieu est toute plénitude.
48. Le Christ reste Dieu, même sous son aspect humain.
49. Le Christ nous élève à sa divinité. Tel est le sens de : « Dieu tout en tous ».

1. *Introduction*

1. Affirmer un seul Seigneur et un seul Dieu...

L'Apôtre nous enseigne en bien des endroits, le mystère total et parfait de la foi telle que nous la présente l'Evangile ; parmi tant de textes propres à nous permettre de connaître Dieu, voici ce qu'il écrit aux Ephésiens : « Vous avez été appelés par votre vocation à une unique espérance. Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui agit en tous et qui est en nous tous » (Ep 4, 4-6).

Il ne nous laisse donc pas exposés à tomber dans les tendances erronées et ambiguës qui sont les conséquences d'une doctrine mal définie. Il ne permet à aucune croyance imprécise de se glisser dans notre esprit, opposant à l'indépendance de notre intelligence et de notre volonté, des obstacles établis par lui et infranchissables. De la sorte il empêche notre sagacité de s'exercer au-delà de ce qu'il nous a enseigné, puisque par la formulation bien nette d'une foi immuable, il ne nous est plus permis de croire ceci, ou d'admettre cela.

C'est pourquoi, en nous annonçant un seul Seigneur, Paul nous rappelle qu'il n'y a qu'une seule foi. Puis, après avoir spécifié qu'il n'y a qu'une seule foi en un seul Seigneur, il nous présente aussi un seul baptême. Car s'il n'y a qu'une seule foi en un seul Seigneur, cette unique foi en un seul Seigneur exige un seul baptême. Et puisque tout ce mystère de la foi et du baptême a pour objet un seul Seigneur, l'Apôtre termine en affirmant un seul Dieu, pour assurer la perfection de notre espérance : de la sorte, comme il y a un seul baptême et une seule foi en un seul Seigneur, ainsi y a-t-il un seul baptême et une seule foi en un seul Dieu.

En effet, le Père et le Fils sont un, non pas en raison de la confusion de leurs personnes, mais par leur caractère spéci-

fique : d'une part, du fait que l'un et l'autre ont pour caractère d'être unique, au Père appartient d'être Père, au Fils d'être Fils ; d'autre part du fait que tous les deux ont pour caractéristique d'être un, le mystère de leur unité les concerne l'un et l'autre. Car si le Christ est un seul Seigneur, cela n'empêche pas Dieu le Père d'être Seigneur, et que le Père soit un seul Dieu ne doit pas être compris comme si le Christ, seul Seigneur, n'était pas Dieu : si, du fait qu'il n'y a qu'un seul Dieu, le Christ semblait ne plus avoir le droit d'être Dieu, il faudrait en conclure qu'il est impossible d'attribuer à Dieu la possibilité d'être Seigneur, étant donné que le Christ est le seul Seigneur. En ce cas, qu'ils soient un exprimerait non pas le mystère du Père et du Fils, mais la confusion de leurs personnes. Voilà pourquoi il n'y a qu'un seul baptême et une seule foi en un seul Seigneur, comme il n'y a qu'un seul baptême et une seule foi en un seul Dieu le Père.

2. ...Exige une seule foi

Or la foi ne peut plus être une, si l'on ne garde pas au fond de son cœur l'affirmation d'un seul Seigneur et d'un seul Dieu le Père. Comment une foi qui ne serait pas unique pourrait-elle reconnaître un seul Seigneur et un seul Dieu le Père ?

Mais à présent, par suite d'une telle diversité d'enseignements, la foi ne paraît plus être unique : l'un croit que le Seigneur Jésus-Christ a frémi de douleur en sentant le clou percer sa main, comme nous le ferions nous-mêmes dans notre faible nature ; on le voit dans l'épouvante, tremblant devant la mort imminente, privé de la puissance de sa nature et de sa majesté. Et même, ce qui est trop fort, on va jusqu'à nier la naissance du Fils pour le présenter comme une créature. On le dit Dieu, mais on ne le reconnaît pas tel : on prétend que ce n'est pas une atteinte à la foi de donner à plusieurs le nom de dieux, alors que si l'on a conscience de ce qu'est la nature divine, on comprend aisément qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu !

Non, maintenant, ne parlons plus du Christ, seul Seigneur, si pour les uns il ne souffre pas en raison de sa divinité, et si pour les autres il craint par suite de sa faiblesse ; si les uns le reconnaissent Dieu par sa nature, et les autres seulement de nom ; si pour les uns, il est Fils par la génération, et pour les autres, par pure appellation. Et par là, impossible également de croire

en un seul Dieu Père, si les uns le croient Père par sa puissance souveraine, les autres parce qu'il engendre son Fils, en tant que Dieu est Père de toutes les créatures.

Désormais qui donc pourrait mettre en doute qu'être hors d'une foi unique, c'est purement et simplement être hors de la foi ? Car une foi unique reconnaît un seul Seigneur le Christ, et un seul Dieu le Père. Or ce seul Seigneur le Christ, est reconnu unique, non pas de nom mais par la foi, s'il est Fils [1], s'il est Dieu, s'il est immuable, s'il ne cesse jamais d'être Dieu et Fils. Si donc on nous annonce un Christ autre que ce qu'il est, c'est-à-dire ni Fils, ni Dieu, on nous prêche un autre Christ. Dans ce cas, nous n'avons pas affaire à une foi unique dans un seul baptême, puisque selon la doctrine de l'Apôtre, la foi unique en un seul baptême est celle pour qui le seul Seigneur est le Christ, Fils de Dieu, celle pour qui il est Dieu.

3. Cette foi ne manque pas de témoins

Car maintenant, il n'est plus possible de nier que le Christ soit le Christ, et de le dire ignoré du monde. Les écrits des prophètes le mentionnent comme tel, la plénitude des temps qui chaque jour se parfait, est là pour en témoigner, les tombeaux des Apôtres et des martyrs nous parlent des merveilles qu'il a réalisées, la puissance de son nom nous prouve ce qu'il est, les esprits impurs le reconnaissent, son nom résonne dans les hurlements que poussent les démons dans leurs tourments. En tout cela, nous constatons la réalisation du plan voulu par Dieu dans sa puissance.

Par ailleurs, notre foi se doit de le reconnaître tel qu'il est : nous avons à le proclamer, non pas de nom mais en réalité, un seul Seigneur, par une seule foi, dans un seul baptême. Car il n'y a qu'un seul Dieu le Père, comme il n'y a qu'un seul Seigneur le Christ.

4. Et pourtant, à présent, la voilà contestée !

Mais à présent, tous ces beaux parleurs qui nous présentent un Christ nouveau, en refusant au Christ tout ce qui lui revient,

1. Traduction selon la version de C.C. qui diffère assez de P.L.

nous annoncent un autre Christ Seigneur, comme du reste un autre Dieu le Père. Mais oui, celui-ci n'a pas engendré le Christ, mais il l'a créé ; celui-là n'est pas né, mais il a été créé ; et ce n'est pas conforme à la vérité de le prétendre Christ-Dieu, puisqu'en raison de sa naissance, il n'est pas ce qu'est Dieu ; et du reste la foi n'a que faire d'un Dieu Père, puisqu'il ne saurait y avoir en Dieu une génération qui lui permettrait d'être Père.

Bien sûr, à juste titre, ils chantent les louanges de Dieu le Père, comme il est bon de le faire : il jouit d'une nature inaccessible, invisible, hors de toute atteinte, inexprimable, infinie, qui sait prévoir, puissante, pleine de tendresse, légère, capable de traverser la matière, demeurant à l'extérieur et à l'intérieur de tout et perçue « tout en tous » (1 Co 15, 28). Mais lorsque, pour lui décerner une gloire suprême, ils ajoutent qu'il est « Seul bon, seul puissant, seul immortel » [2], qui ne voit que cet éloge qui se teinte de respect, vise à exclure le Seigneur Jésus-Christ de cet état bienheureux, que par cette restriction que souligne le mot « seul », ils n'attribuent dans leur louange qu'au seul Dieu ? Si le Père possède seul ces perfections, le Fils serait alors lui-même mortel, faible et mauvais. Telle est bien la raison pour laquelle ils refusent au Fils d'être né de Dieu le Père selon la nature : ils ne veulent pas admettre que la béatitude propre à la nature de Dieu le Père réside dans le Fils du fait de sa génération ; car au Fils appartient la puissance de la nature qui l'a engendré.

5. Le Christ ne serait pas l'Image parfaite de Dieu

Ces beaux parleurs n'ont pas été formés par l'enseignement de l'Evangile et des Apôtres, et pour accaparer ainsi au profit de leur thèse impie la majesté de Dieu le Père, ils ne font pas preuve d'une foi pleine d'amour et de respect, mais au contraire ils étalent les artifices de leur mauvaise foi. Et lorsqu'ils nous expliquent que rien ne saurait être comparé à la nature du Père, ils nous présentent Dieu le Fils Unique doté d'une nature d'un niveau inférieur et faible, par opposition à celui qui ne saurait être comparé avec personne d'autre. Ils prétendent que Dieu, l'Image vivante du Dieu Vivant, la Forme la plus accom-

2. Cf. lettre d'Arius, livre VI, ch. 5.

plie de sa nature bienheureuse [3], le Fils Unique engendré d'une substance innascible, celui qui, s'il ne jouissait pas de la gloire parfaite qui est celle du Père dans sa béatitude, n'en reproduirait pas en sa ressemblance parfaite toute la nature, oui, ils avancent que celui-là ne serait pas sa véritable Image !

Allons donc ! Si Dieu le Fils Unique est l'Image du Dieu innascible, c'est qu'il possède dans sa pleine vérité sa nature parfaite et complète, et c'est elle qui le rend sa véritable Image. Le Père est puissant ; mais si le Fils est faible, il n'est pas l'Image du Puissant. Le Père est bon ; mais si le Fils possède une nature divine d'un genre différent, cette nature qui serait alors mauvaise, ferait en sorte qu'il ne serait pas l'Image du Dieu bon. Le Père est incorporel ; mais si le Fils, en tant qu'Esprit, est restreint aux limites d'un corps, sa forme corporelle n'est pas l'Image du Dieu incorporel. Le Père est ineffable ; mais si le langage est capable d'exprimer le Fils, sa nature inexprimable n'est plus l'Image du Dieu Inénarrable. Le Père est vrai Dieu ; mais si le Fils ne possède pas la vraie divinité, ce faux dieu n'est pas l'Image du vrai Dieu.

Non, l'Apôtre nous enseigne que le Fils n'est pas en partie l'Image de Dieu, ni Forme de Dieu en une parcelle de son être ; mais il nous le présente bien comme étant « Image du Dieu invisible » (Col 1, 15), et : « Forme de Dieu » (Ph 2, 6). Et l'Apôtre ne pourrait exprimer plus clairement la nature divine du Fils de Dieu, qu'en disant que puisque Dieu est invisible, le Christ est l'« Image du Dieu invisible » : un être visible ne saurait absolument pas se rapporter à l'image d'une nature invisible.

6. Mais le Christ est Dieu et homme

Comme nous l'avons montré dans les livres précédents, ces gens ravissent l'économie de l'Incarnation et s'en servent pour dénigrer la divinité du Christ. Ils s'emparent du mystère de notre salut pour le mettre au service de leur impiété. Si leur foi avait pris racine dans celle de l'Apôtre, ils auraient compris que celui qui « était dans la forme de Dieu » a pris « la forme d'esclave » (Ph 2, 7). Ils n'utiliseraient pas la « forme d'esclave » pour rabaisser la « forme de Dieu », alors que la forme de Dieu contient en elle la plénitude de la Divinité. Ils parleraient

3. Cf. 2 Co 4, 4 et Ph 2, 6.

avec un sentiment de respect de ce qui concerne les temps et les mystères, sans que la Divinité en souffre, ni que l'économie de l'Incarnation[4] leur soit une occasion d'errer.

Mais tout cela, je le crois, a déjà été traité à fond. Nous avons souligné comment la puissance de la nature divine se cache dans les circonstances qui entourent la naissance du corps assumé par le Verbe ; nous n'avons donc maintenant aucun motif d'en douter, celui qui est à la fois Dieu Fils unique et homme, accomplit tout par la puissance de Dieu, et par sa vraie nature humaine, il parfait toutes choses dans la puissance de Dieu. Il possède en lui tout ensemble la nature du Dieu tout-puissant dans ses œuvres, puisqu'il est né de Dieu, et la perfection de l'homme arrivé à sa maturité, puisqu'il est né de la Vierge. Il existe dans la nature de Dieu, avec un vrai corps, et il demeure dans un vrai corps avec la nature de Dieu.

7. Nous en étions arrivés à réfuter les objections concernant la résurrection du Christ

Au cours de notre exposé, nous avons donc combattu les objections venant de la doctrine impie de ces gens, par l'enseignement de l'Evangile et des Apôtres, et nous en sommes arrivés à la gloire que le Christ retire de sa mort. Car même après la glorieuse résurrection du Christ, ces impies ont l'audace d'avancer des arguments qui tendent à montrer chez le Seigneur une faiblesse qui lui viendrait d'une nature d'un niveau inférieur. C'est à cela qu'il nous faut maintenant répondre.

Comme nous avons eu le souci de le faire dans nos autres livres, nous expliquerons le sens des textes par les textes eux-mêmes : ainsi nous ferons ressortir la vérité là même où ils cherchent à la nier. Car les paroles divines sont simples, elles ont pour but de former notre foi ; elles sont dites de telle sorte que leur sens n'a pas besoin d'être étayé par des exemples qui leur sont étrangers ou par des paroles prises ailleurs.

8. Exposé des arguments scripturaires apportés par les ariens

Entre autres impiétés, les hérétiques se plaisent en effet, à relever cette parole du Seigneur : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). Ainsi, puisque son Père est le Père des disciples, puisque son Dieu est leur Dieu, le Christ ne possède donc pas la nature divine : il

4. En latin « dispensatio » en relation avec l'Incarnation, comme par exemple « Nati hominis dispensatio » (IX, 41) et « dispensatio corporationis » (IX, 56). Le mot est aussi employé pour désigner le dessein de Dieu en relation avec la rédemption et le salut de l'homme : « dispensationis occulti a saeculis mysterii » (XII, 44).

l'affirme, Dieu le Père est pour les autres ce qu'il est pour lui ; du coup, voilà que cesse tout privilège d'une communion de nature et de naissance entre le Père et le Fils, par laquelle il serait Dieu né et Fils.

Ils s'arrêtent encore à cet autre texte, de l'Apôtre celui-là : « Mais quand il dira : Tout a été soumis, c'est évidemment à l'exclusion de celui qui lui a tout soumis. Et lorsque tout lui aura été soumis, le Fils lui-même se soumettra alors à celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 26-28). Cette sujétion, il y a tout lieu de le croire, témoigne d'une nature débile ; il ne possède pas la nature du Père, puisqu'une faiblesse de sa nature le soumet à une puissance supérieure.

Or si l'impiété de ces gens adopte une position si forte d'où il est difficile de les déloger, c'est pour rejeter la naissance du Fils. Si l'on constate que celui-ci est soumis au Père, c'est qu'il n'est pas Dieu. S'il partage avec nous son Dieu et Père, c'est donc qu'il est une créature comme nous, qu'il a été créé par Dieu plutôt qu'engendré : car une créature vient à l'existence à partir de rien, tandis qu'un être engendré possède la nature de celui qui l'a mis au monde.

9. Mais il s'agit d'un mystère de tendresse !

A vrai dire, toute accusation impie est malhonnête, car le mensonge se dresse contre la vérité, lorsque, comme maintenant, le dévergondage se donne libre cours. Cependant, il se couvre parfois du voile de quelque justification ambiguë qui lui permet de défendre sans rougir une position qui, mise au jour, devrait le couvrir de honte. Mais ici, dans ces textes utilisés pour rabaisser la divinité du Seigneur, on doit exclure toute retenue et tout faux-semblant : on y décèle, sans l'excuse de l'ignorance, la seule volonté d'interpréter ces passages d'une manière impie.

Avant de commencer dans un instant l'explication de ce texte de l'Evangile, je me demande s'il n'y aurait pas lieu de nous souvenir de l'enseignement de l'Apôtre contenu dans ces paroles : « Ah oui, tous peuvent le dire, il est grand le mystère de la tendresse de Dieu ! Il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les Anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, exalté dans la gloire ! » (1 Tm 3, 16).

Dès lors quelqu'un serait-il encore doté d'une intelligence assez stupide pour comprendre que le plan divin de l'Incarnation n'est autre chose que ce grand mystère de tendresse ? Celui qui ne voudrait pas le reconnaître ne ferait pas preuve d'une foi véritable en Dieu. Car l'Apôtre affirme sans l'ombre d'un doute que tous doivent admettre que le mystère de notre salut n'a rien de déshonorant pour Dieu, mais qu'il est le mystère d'une grande tendresse. Il n'y a donc pas là nécessité, mais bonté, il n'y a pas là faiblesse, mais mystère d'une grande tendresse[5] ! Et ce mystère n'est plus caché dans le secret, mais il est manifesté dans la chair ; il ne revêt pas un caractère de faiblesse par suite de la nature de la chair, mais il est justifié dans l'Esprit. Ainsi la justification dans l'Esprit enlève à notre foi toute idée de faiblesse de la chair ; par la manifestation de la chair, ce mystère n'est plus caché, et par l'humble aspect de celui qui est l'artisan de ce mystère, nous n'avons qu'à reconnaître en ce mystère, une grande tendresse !

Mystère révélé par l'Apôtre

L'Apôtre conserve un certain ordre dans tout cet exposé de sa foi. Puisqu'il y a tendresse, il y a mystère, signe d'une réalité cachée[6] ; puisqu'il y a signe d'une réalité cachée, il y a connaissance dans la chair ; puisqu'il y a connaissance dans la chair, il y a justification dans l'Esprit. Car ce mystère de tendresse qui a été manifesté dans la chair, pour être vraiment mystère par la justification de l'Esprit, a été manifesté dans la chair. Par ailleurs, nous n'avons pas à ignorer comment cette manifestation dans la chair est justification dans l'Esprit. Ce mystère, parce qu'il a été manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les Anges, proclamé chez les païens et cru dans le monde, a été de ce fait, exalté dans la gloire.

5. Cette phrase est omise dans P.L.
6. « Mystère, signe d'une réalité cachée », en latin « sacramentum ». La glose ajoutée au texte permet de mieux comprendre l'explication d'Hilaire. Le mot « sacramentum » revient fréquemment dans le traité. Il a comme sens originel : « vérité mystérieuse, signe mystique, mystère sacré de la religion » et, par métonymie « mystère, vérité, érvélation, doctrine, rite, symbole, sacrement, etc. » : « trinitatis sacramentum » (II, 6), « sacramentum regenerationis » (V, 32), etc. Cf. L. Malunowicz, *De voce sacramenti apud Hilarium*, Lublin, 1956.

De cette façon, il est pour tous le grand mystère de la tendresse de Dieu, puisqu'il fut manifesté dans la chair, justifié dans l'Esprit, contemplé par les Anges, proclamé chez les païens, cru dans le monde, exalté dans la gloire. Car si on l'a annoncé, c'est qu'il a été contemplé par les Anges ; si on l'a cru, c'est qu'il a été annoncé, et l'exaltation dans la gloire assure la perfection de tout. Car le grand mystère de la tendresse de Dieu, c'est l'exaltation dans la gloire, et croire à ce plan divin nous prépare à recevoir la forme de la gloire du Seigneur.

L'incarnation dans la chair est donc le grand mystère de la tendresse de Dieu, car en raison de l'Incarnation, voici manifesté ce mystère dans la chair. Et pourtant, reconnaissons-le, cette manifestation dans la chair n'est autre que le mystère d'une grande tendresse ; car la manifestation de ce mystère dans la chair, c'est aussi la justification dans l'Esprit et l'exaltation dans la gloire. Notre foi aurait-elle encore à espérer d'autres merveilles pour prétendre que le mystère d'un plan divin si rempli de bonté révèle une faille dans la Divinité ? Puisque nous voici emportés dans la gloire, nous pouvons l'avouer, il est grand le mystère de la tendresse de Dieu !

Et maintenant, puisqu'il n'y a pas à voir ici de faiblesse, mais un mystère, puisqu'il n'y a pas nécessité, mais tendresse, il nous reste à creuser le sens du texte emprunté par nos gens à l'Evangile. Ainsi ce mystère de notre salut et de notre gloire ne servira pas de prétexte pour propager un enseignement impie.

2. *L'expression du Seigneur : « Mon Dieu et votre Dieu »*

10. Les ariens citent ce texte pour y voir la reconnaissance d'une situation d'infériorité

De fait, hérétique, tu prends pour appuyer tes dires, une affirmation très sérieuse et irréfutable du Seigneur ; parlant de lui, celui-ci déclare : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). Ainsi, du fait que pour nous comme pour lui, le Père est seul Père, et Dieu seul Dieu, il partage avec nous cette faiblesse qui est la nôtre. Car si nous avons le même Père, nous sommes ses égaux en tant que fils ; et si nous avons le même Dieu, nous sommes à son niveau, en tant que serviteurs. Et puisque nous sommes des créatures de par notre origine, et des serviteurs de par notre nature, si son Père et son Dieu est aussi le nôtre, c'est qu'il est comme nous créature et serviteur.

Et l'acharnement qui anime cet enseignement impie, fait encore appel à ce texte du prophète : « Dieu, ton Dieu t'a oint » (Ps 44, 8). Ainsi le Christ ne posséderait pas la nature toute-puissante qui est celle de Dieu, puisque le Dieu qui l'a oint se trouve présenté comme son Dieu.

11. Mais le Fils de Dieu, même incarné, ne saurait être que Dieu !

Il ignore le Dieu-Christ, celui qui ignore le Dieu né. Car naître comme Dieu n'est autre chose qu'être dans cette nature par laquelle Dieu existe ; ceci parce que ce mot « être né », s'il souligne celui qui est à l'origine de la naissance, ne permet pourtant pas d'affirmer que celui qui est né a une manière d'exister [7] inférieure à celle de son auteur. Or

7. « Genus » traduit parfois par : « nature » = tropos = manière d'être.

si sa manière d'être n'en subit aucune atteinte, le Fils doit à son auteur d'être à la source de sa naissance, sans qu'il ait perdu pour autant la nature de son auteur. Car dans sa naissance, le Fils de Dieu ne procède pas d'ailleurs que de Dieu, et il n'est pas autre que Dieu. S'il venait d'ailleurs, on ne pourrait parler de naissance ; s'il était autre que Dieu, il ne serait pas Dieu.

Mais puisqu'il est Dieu, né de Dieu, Dieu le Père est de ce fait, pour Dieu le Fils, le Dieu de sa naissance et le Père de sa nature, car la naissance de Dieu vient de Dieu, et en cette naissance, le Fils reçoit une nature telle qu'en cette nature, il est Dieu.

12. C'est ce qui ressort de tous les dires du Seigneur

Dans tous ses dires, le Seigneur prend donc grand soin de s'exprimer d'une manière juste et légitime, de telle sorte que la révélation de sa naissance ne porte pas ombrage à sa divinité, ni que le respect envers son Père, respect qui le pousse à lui obéir, ne blesse pas la majesté de sa nature : tout simplement pour rendre à son auteur l'hommage qu'il lui doit de par sa naissance, le Fils rend au Père l'honneur qui lui est dû, et la confiance toute naturelle qu'il lui porte, le montre conscient de posséder cette nature selon laquelle il existe en naissant en Dieu.

Tel est le sens de cette parole : « Qui m'a vu, a vu aussi le Père » (Jn 14, 9), et aussi de cette autre : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même » (Jn 14, 10). Car s'il ne dit pas ces paroles de lui-même, c'est donc forcément qu'il les doit à son auteur. Et si en le voyant, on voit le Père, c'est qu'il a conscience d'avoir une nature qui, pour montrer Dieu en elle, n'est pas étrangère à celle de Dieu.

De là encore ce texte : « Mon Père qui me les a données, est plus grand que tout » (Jn 10, 29), et celui-ci : « Moi et le Père, nous sommes un ! » (Jn 10, 30), car ce don que lui fait le Père, exprime la naissance reçue ; et s'il est un avec le Père, c'est qu'il s'agit d'une propriété de sa nature qui lui vient de sa naissance.

Prenons encore cet autre passage : « Mais il a donné tout jugement au Fils, afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père » (Jn 5, 22-23). Donner le jugement, ce n'est pas taire la naissance, puisqu'une égalité d'honneur implique une égalité de nature. Ou cet autre : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi » (Jn 14, 10), ou encore : « Le Père est plus grand que moi » (Jn 14, 28). Le Père et le Fils sont l'un dans l'autre : reconnais donc la divinité du Fils de Dieu. Le Père est plus grand que le Fils : comprends ici que celui-ci proclame l'estime qu'il a pour son Père.

Remarquons encore ce texte : « Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père ; et tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement » (Jn 5, 19). Puisque le Fils ne fait rien de lui-même, c'est donc qu'en vertu de sa naissance, le Père est à l'origine de son action. Et cependant, puisque tout ce que fait le

Père, le Fils le fait aussi pareillement, c'est donc qu'il n'existe pas dans une nature autre que celle de Dieu ; pour faire tout ce que fait le Père, la nature toute-puissante du Père doit exister en lui.

Ainsi tous ces textes nous montrent à la fois l'unité entre le Père et le Fils selon l'Esprit [8], et la caractéristique de la nature du Fils, conséquence de sa naissance : de la sorte, le Fils par sa naissance proclame le Père que cette naissance met en lumière, et d'autre part, cette révélation du Père par la naissance du Fils, n'empêche pourtant pas le Fils d'avoir pleine conscience de posséder la nature divine. Dieu le Fils reconnaît donc Dieu pour son Père parce qu'il naît de lui, mais par ailleurs, puisqu'il naît de lui, il possède en lui par nature, tout ce qu'est Dieu.

13. Tel est bien le mystère de tendresse : un Dieu devenu serviteur !

C'est pourquoi l'économie de ce grand mystère de tendresse [9] fait en sorte que celui qui est le Père du Fils dans sa naissance divine, soit en outre le Seigneur de notre condition humaine assumée par le Verbe ; puisque celui qui était dans la forme de Dieu a été reconnu dans la forme d'esclave [10]. Car il n'était pas serviteur quand il était Dieu le Fils selon l'Esprit. Et d'après le jugement ordinaire des hommes, là où il n'y a pas de serviteur, il n'y a pas de Seigneur. Sans doute, Dieu est le Père du Fils Unique de Dieu qu'il a engendré dans une naissance, mais si nous regardons le Christ sous son aspect de serviteur, nous ne pouvons donner au Père que le nom de Seigneur, puisqu'il est question d'un serviteur. Mais auparavant le Christ n'était pas serviteur par nature, et par la suite, il commence à exister dans une autre nature qu'il n'avait pas auparavant. Aussi la seule raison pour laquelle il est soumis à un pouvoir, est celle pour laquelle il accepte une servitude. Dès lors, il a un Seigneur, de par le plan divin qui lui veut une nature humaine, puisqu'il se présente lui-même comme serviteur par suite de son incarnation.

8. En latin « secundum Spiritus unitatem » : selon l'unité de la nature divine.
9. Cf. I Tm 3, 16.
10. Cf. Ph 2, 6-7.

14. En tant qu'il est homme serviteur, le Dieu du Christ est le Dieu des hommes

L'homme Jésus-Christ qui s'exprime en ce texte : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17), est donc celui qui vit dans la condition d'esclave, alors qu'il était de condition divine [11]. Par suite, s'il parle ici comme un serviteur et s'adresse à des serviteurs, pourquoi son langage ne serait-il pas celui d'un serviteur ? Serions-nous en droit de l'appliquer à cette nature qui en lui n'est pas celle d'un serviteur ? Il a pris la condition d'esclave, alors qu'il était de condition divine, et de ce fait, il est entré en communion avec nous, les serviteurs, en tant que serviteur. Dès lors, n'est-ce pas parce qu'il est serviteur que cette communion lui a été possible ? En ce sens, le Père est son Père comme il est le Père des hommes, et Dieu est son Dieu comme il est le Dieu des serviteurs. Et puisque c'est l'homme Jésus-Christ dans sa forme de serviteur, qui s'adresse ici à des hommes serviteurs, il n'y a pas lieu de douter que le Père soit pour lui ce qu'il est pour les autres hommes, si on le considère sous l'angle de son humanité, et que Dieu soit pour lui ce qu'il est pour les autres serviteurs, si l'on envisage la nature selon laquelle il est serviteur.

15. En tant que serviteur, le Christ est bien notre frère

Somme toute, regardons les mots qui se trouvent tout à fait au début de cette phrase ; elle commence ainsi : « Va trouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17). Je te pose maintenant cette question : Le Christ a-t-il des frères en raison de sa forme de Dieu, ou en raison de sa forme de serviteur ? Si on l'envisage sous l'angle de la plénitude de la divinité qui habite en lui, partagerait-il, pour une part si infime soit-elle, notre état soumis à la corruption, pour que nous soyons regardés pour ses frères, en tant qu'il est Dieu ? Mais non, car l'Esprit qui anime le prophète n'ignore pas en quel sens nous sommes les frères de Dieu le Fils Unique. C'est en effet à celui qu'il avait présenté

11. Cf. Ph 2, 6-7.

comme un ver et non comme un homme, qu'il prête cette parole : « J'annoncerai ton nom à mes frères » (Ps 21, 7). Le prophète compare ici le Christ à un ver, soit parce qu'il vit en raison d'une conception qui n'est pas celle dont tirent leur origine les autres êtres, soit parce qu'il sort tout vivant des profondeurs de la terre, nous indiquant ainsi qu'il a pris une chair qu'il a rendue par lui-même à la vie, la rappelant du sein des enfers. Au reste, dans tout ce psaume, l'Esprit qui inspire le prophète nous prédit les mystères de la Passion du Christ ; ce sont eux qui lui valent d'avoir des frères, en raison du plan divin qui comportait ses souffrances.

L'Apôtre, lui aussi, connaît ce mystère selon lequel le Christ a des frères, puisqu'il le présente comme : « Le premier-né d'entre les morts » (Col 1, 18) et : « Le premier-né d'un grand nombre de frères » (Rm 8, 29). S'il est « le premier-né d'un grand nombre de frères », c'est qu'il est « le premier-né d'entre les morts ». Et si son corps connaît un mystère de la mort, sa chair connaît aussi un mystère des frères. Par conséquent ces frères viennent de la chair de Dieu, parce que « le Verbe s'est fait chair et qu'il demeura parmi nous » (Jn 1, 14). Mais par ailleurs, si on considère le Christ selon ce caractère exceptionnel d'être l'Unique-Engendré, Dieu l'Unique-Engendré est sans frères.

16. Car le Verbe s'est fait chair pour demeurer parmi nous

Or pour avoir pris notre chair, le Christ renferme en lui toute notre nature, il est devenu ce que nous sommes, sans avoir perdu ce qu'il était, ayant Dieu pour Père déjà par sa naissance, et maintenant par son état de créature. Oui, il l'est à présent selon sa condition de créature, puisque tout vient de Dieu, le Père. Dieu est en effet le Père de tous les êtres, puisque tout vient de lui et que tout est en lui [12]. Mais pour Dieu, l'Unique-Engendré, Dieu n'est pas seulement son Père en tant qu'il est « Verbe fait chair » (Jn 1, 14). Il est également son Père du fait que Dieu « le Verbe était au commencement près de Dieu » (Jn 1, 1). Mais comme « le Verbe s'est fait chair » (Jn 1, 14), Dieu est pour lui un Père à la fois dans sa naissance, celle de Dieu le Verbe, et dans la création de sa chair. Car Dieu est le Père de

12. Cf. Rm 11, 36.

toute chair [13], mais ce n'est pas dans ce sens qu'il est un Père pour Dieu le Verbe. Dieu le Verbe ne cesse pas d'être Verbe, et il est chair. Car le Verbe, parce qu'il « s'est fait chair et qu'il a demeuré parmi nous » (Jn 1, 14), est vraiment le Verbe, puisqu'il « habite », et il est vraiment homme-Dieu, puisqu'il est le Verbe fait chair : car il faut bien qu'il habite, celui qui demeure [14], et se faire chair se comprend de celui qui naît. Et dire qu'il habite parmi nous, c'est affirmer qu'il a pris sur lui notre chair, car du fait que le Verbe fait chair demeure parmi nous, Dieu réside en toute vérité dans notre corps.

Si donc le Christ Jésus, homme selon la chair, dépouillait Dieu le Verbe de sa nature, ou si Dieu le Verbe n'était pas l'homme Jésus-Christ, en raison du mystère de la tendresse divine, ce serait une atteinte à sa nature divine de prétendre que son Père est notre Père et que son Dieu est notre Dieu. Mais si Dieu le Verbe, l'homme Jésus-Christ, ne cesse pas d'être Dieu le Verbe, nous partageons ensemble, lui et nous, le même Dieu et le même Père, mais seulement en raison de cette nature humaine par laquelle le Verbe est notre frère : ceci parce que le message adressé à ses frères : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu » (Jn 20, 17), ne doit pas s'entendre comme venant du Verbe en tant qu'Unique Engendré, mais du Verbe fait chair.

17. Le Dieu de Jésus-Christ et le Père de sa gloire

L'Apôtre prend aussi certaines précautions dans son langage pour ne pas prêter flanc à l'impiété par l'emploi de termes peu précis. Nous l'avons vu dans le texte ci-dessus, en plaçant au début de la parole du Seigneur le mot : « frères », l'évangéliste nous avait enseigné que ce passage se rapporte en son entier à la communauté de nature que nous avons avec le Christ et qui fait de lui notre frère, puisque ce message est destiné à ses frères : ceci pour que nous ne regardions pas comme faisant tort à sa divinité ce qui se rapporte au mystère de la divine tendresse. Car notre communion avec lui par laquelle son Père est notre Père et son Dieu notre Dieu, nous vient de son incarnation, c'est par la naissance de son corps que nous sommes regardés comme ses frères.

Personne ne pourrait donc mettre en doute que Dieu le Père soit aussi le Dieu du Seigneur Jésus-Christ. Mais cette affirmation qui chez

13. Cf. Jr 32, 27.

14. Dans cette citation de Jn 1, 14, Hilaire voit toujours exprimée la divinité du Christ par le mot « habita », et son humanité par : « chair ».

nous est empreinte de respect, ne saurait donner prise à l'impiété. Si le Père est le Dieu du Christ, cela ne veut pas dire que celui-ci soit un Dieu d'une autre espèce ; mais parce qu'il est Dieu, né du Père, et qu'il est serviteur par suite du plan divin, il a d'une part un Père, puisqu'il est Dieu, né de ce Père, et il a d'autre part son Dieu, puisqu'il est chair, né de la Vierge. L'Apôtre nous confirme cet enseignement dans une phrase courte et nette : « Je fais mémoire de vous dans mes prières, afin que le Dieu de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père de la gloire, vous donne un esprit de sagesse qui vous le fasse connaître » (Ep 1, 16-17).

Par suite, là où il est question de « Jésus-Christ », on parle du « Dieu de Jésus-Christ » ; mais quand il est question de « gloire », on parle du « Père ». Celui donc qui pour le Christ, est Père sous l'angle de la gloire, est aussi Dieu pour le même Christ, en tant qu'il est Jésus. Jésus est en effet le nom qui fut donné par l'Ange au Christ Seigneur que Marie devait enfanter. Par ailleurs, le prophète l'appelle : « Christ-Seigneur-Esprit »[15].

On peut ajouter que dans la plupart des versions, si on lit ce texte de l'Apôtre dans le latin, ce passage est plus obscur, car la langue latine ne fait pas usage des articles qu'emploie toujours le grec, langue élégante où tous les mots ont leur portée. Le grec écrit : « Ο θεὸς τοῦ κυρίου ἡμῶν Ἰησοῦ χριστοῦ, ο ἡπατρ τῆς δόξης ». Si le latin permettait l'emploi constant de l'article, il faudrait lire : « Ille Deus illius Domini nostri Jesu Christi, ille Pater illius claritatis ». Ces membres de phrase : « Ille Deus illius Jesu Christi », et : « Ille Pater illius claritatis », exprimeraient, dans la mesure où nous pouvons le comprendre, ce qui caractérise le Fils. Lorsqu'il s'agit de la gloire du Christ, Dieu est son Père ; mais lorsqu'il s'agit du Christ Jésus, le Père est son Dieu. Ainsi, puisqu'il est serviteur, Dieu est son Dieu, dans le plan divin de l'Incarnation, et puisqu'il est Dieu, Dieu est son Père, dans la gloire.

18. Oint de préférence à ses compagnons, pour la régénération de la chair

Or le cours du temps et la suite des âges ne nous offrent pas différents Esprits : c'est un seul et même Christ qui se montre dans la chair et qui demeure en Esprit dans les prophètes. Il parle en effet par la bouche du saint patriarche David en ces termes : « Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons » (Ps 44, 8). Ce texte ne se rapporte pas à un autre mystère qu'à l'économie de l'Incarnation. Car celui qui envoie dire à ses frères que son Père est leur Père et que son Dieu est leur Dieu, se disait alors oint par son Dieu de préférence à ses compagnons. Le Christ, en tant que Fils Unique, n'a pas de compagnons, et pourtant nous lui en reconnaissons

15. Cf. Lm 4, 20 selon la Septante. Christ pour Hilaire désigne habituellement la divinité, Jésus, l'humanité.

lorsqu'il a pris notre chair. Cette onction en effet, ne profite pas à ce Fils bienheureux et incorruptible qui demeure dans la nature de Dieu, mais au mystère de son corps entier, et à la sanctification de l'humanité qu'il a prise sur lui. L'Apôtre Pierre le certifie par ces mots : « En vérité, ils se sont en effet ligués dans cette ville contre ton saint Fils Jésus que tu as consacré par ton onction » (Ac 4, 27). Et ailleurs : « Vous savez ce qui s'est passé dans toute la Judée : vous connaissez Jésus de Nazareth, ses débuts en Galilée, après le baptême prêché par Jean ; vous avez appris comment Dieu l'a oint de l'Esprit-Saint et de force » (Ac 10, 37-38).

Jésus a donc été oint en vue du mystère qui régénère la chair. Et il n'y a pas lieu de douter qu'il fut oint de l'Esprit de Dieu et de force : lorsqu'il remonte du Jourdain, la voix de Dieu se fait entendre : « Tu es mon Fils, aujourd'hui je t'ai engendré ! » (Lc 3, 22) ; ainsi par ce témoignage qui assurait que le Christ avait une chair sanctifiée, l'on pouvait reconnaître chez lui l'onction d'une puissance spirituelle.

19. Cette onction du Christ n'est pas sa promotion, mais la nôtre

Par ailleurs, puisque : « Au commencement, le Verbe était près de Dieu » (Jn 1, 1) l'onction de sa nature n'a pas à être expliquée ou racontée ; l'Evangéliste ne nous dit rien d'autre que : « Il était au commencement ». Et à vrai dire, Dieu le Fils n'avait pas besoin d'être oint par l'Esprit et la puissance de Dieu : il est l'Esprit et la Puissance de Dieu.

Dieu est donc oint de préférence à ses compagnons. Et s'il y a plusieurs oints selon la Loi avant l'Incarnation, le Christ qui maintenant est oint de préférence à ses compagnons, leur est postérieur dans le temps, tout en leur étant préféré. Aussi la parole du prophète nous dépeint-elle cette onction postérieure qui se fera dans le temps, en ces termes : « Tu as aimé la justice et tu as haï l'iniquité ; c'est pourquoi Dieu, ton Dieu, t'a oint d'une huile d'allégresse, de préférence à tes compagnons » (Ps 44, 8). Un fait postérieur et qui découle d'un autre, n'est jamais mentionné comme antérieur ; le mérite est toujours postérieur à l'existence de celui qui peut mériter. Car pour mériter, il faut qu'existe celui qui acquerra ce mérite.

Si donc nous rapportons l'onction à la naissance de Dieu, le Fils Unique, comme il a mérité cette onction par son amour de la justice et sa haine de l'iniquité, il faudra conclure que le Fils a été promu par cette onction, plutôt qu'engendré. Dès lors, le Fils qui ne serait pas né de Dieu, se verrait donc élevé à la dignité divine par cette promotion et cet accroissement d'être ; il aurait été oint comme Dieu à cause de son mérite ; et maintenant, on aurait un Christ-Dieu qui le serait en raison de quelque chose, et non pas un Christ-Dieu qui serait la raison d'être de tout. Comment dès lors, interpréter ce texte de l'Apôtre : « Tout a été créé en lui et par lui ; il est avant tout et tout subsiste en lui » (Col 1, 16-17) ?

En lui, c'est l'homme qui est sanctifié

Mais non, le Seigneur Dieu, Jésus-Christ, n'est pas établi Dieu pour quelque motif ou par suite de quelque circonstance, il est né Dieu. Et celui qui est Dieu par sa génération, n'est pas promu au rang de Dieu après sa naissance, pour quelque bonne raison, mais du fait qu'il est né, il n'est pas autre en naissant, que ce qu'est Dieu. Certes, son onction a un motif, mais le profit apporté par cette onction ne concerne pas celui qui n'a pas besoin de promotion ; il regarde celui qui, en raison du gain qui lui a été apporté par ce mystère, avait grand besoin du profit offert par cette onction, c'est-à-dire pour que le Christ, qui est homme avec notre humanité, soit sanctifié par cette onction.

Si donc le prophète manifeste ici encore, l'économie du Christ-serviteur, en raison de laquelle celui-ci est oint par son Dieu de préférence à ses compagnons, et si le motif pour lequel il est oint, c'est qu'il a aimé la justice et haï l'iniquité, pourquoi donc ce langage du prophète ne se rapporterait-il pas à cette nature selon laquelle le Christ a des compagnons par suite de son incarnation ? L'Esprit qui anime le prophète choisit avec le plus grand soin les termes qu'il emploie : puisque Dieu est oint par son Dieu, il en résulte que, selon le plan divin qui lui vaut cette onction, le Christ a un Dieu, mais que, selon sa propre nature, il est Dieu.

Dieu est donc oint. Mais je te pose cette question : Celui qui a été oint, est-ce Dieu le Verbe, celui qui était au commencement ? Certainement pas, car l'onction est postérieure à sa divinité. Puisque ce n'est pas le Verbe, né du Père, Dieu auprès de Dieu au commencement qui a été oint, c'est donc nécessairement ce qui lui est postérieur dans l'ordre de l'Incarnation, qui a reçu l'onction. Et puisque Dieu est oint par son Dieu, ce qui est oint en lui, c'est ce qui en lui est serviteur, cette nature qu'il a prise sur lui par le mystère de la chair.

20. Par son incarnation, le Christ partage avec nous le même Père et le même Dieu

Que personne donc ne profane en lui donnant un sens impie, ce grand mystère de la tendresse divine qui s'est manifesté dans la chair, et que nul ne s'égale au Fils Unique, sous le rapport

de sa nature divine ! Que le Christ soit pour nous à la fois notre frère et notre compagnon, en tant que « Verbe fait chair qui habite parmi nous » (Jn 1, 14), et en tant qu'il est « le médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Jésus-Christ » (1 Tm 2, 5). Qu'il partage avec nous qui sommes serviteurs, le même Père et le même Dieu !

Oui, il a été oint de préférence à ses compagnons, dans cette nature où tous participent à son onction, bien que lui, il ait été oint à un titre spécial. Il est oint dans ce mystère où il apparaît comme Médiateur, homme aussi véritable qu'il est vrai Dieu, Dieu né de Dieu, possédant avec nous le même Père et le même Dieu, dans cette communion avec nous qui le constitue notre frère.

3. *La soumission du Christ à son Père*

21. Voici un autre texte qu'utilisent les hérétiques

Mais on nous dira peut-être : la soumission du Christ à son Père, la remise de son royaume entre les mains du Père, et ces mots : « Ensuite ce sera la fin » (1 Co 15, 24), sont à comprendre comme signifiant pour le Christ l'abolition de sa nature, la perte de sa puissance, ou une faiblesse de sa nature divine. Plusieurs, en effet, interprètent ce passage en ce sens : le Christ sera soumis à Dieu lorsque tous lui seront soumis et par suite, il ne sera plus Dieu, ou s'il remet son royaume, c'est qu'il ne sera plus roi, et puisqu'on nous dit que ce sera la fin, la perte de sa puissance en découle.

22. Reprenons ce texte

Il est opportun de nous remettre devant les yeux ce passage de l'Apôtre, pour en saisir tout le sens ; en exposant la raison d'être de chaque phrase du texte, nous pourrons comprendre tout ce mystère dans son ensemble.

« Puisque la mort est venue par un homme, nous dit l'Apôtre, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. De même que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ. Mais chacun à son rang : en tête, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ lors de son avènement. Puis ce sera la fin, quand il remettra son royaume à Dieu le Père, après avoir anéanti toute Principauté et toute Puissance. Car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. Car Dieu a tout mis sous ses pieds. Le dernier ennemi vaincu par lui, c'est la mort. Mais quand il dira : Tout a été soumis, c'est à l'exclusion de Celui qui lui a tout soumis, et il se soumettra alors à Celui qui lui lui aura tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 21-28).

23. C'est Dieu qui nous donne de comprendre l'Ecriture

L'Apôtre choisi pour être le Maître des Nations, « non par un dessein des hommes, ni par l'intermédiaire d'un homme, mais par Jésus-Christ » (Ga 1, 1), nous explique les secrets des mystères célestes dans un langage aussi précis que possible. Et celui qui fut ravi jusqu'au troisième ciel et entendit des paroles ineffables [16], livre à la saisie de notre intelligence humaine, cela seulement que la nature de l'homme est capable de percevoir. Il le sait, certaines de ses paroles ne seront pas comprises sur-le-champ, car la faiblesse de notre esprit a besoin d'un certain temps pour comprendre vraiment et parfaitement ce que les oreilles ont perçu ; la pensée suit l'oreille avec un certain retard, puisqu'alors même que l'on entend une parole et que l'on en comprend le sens, c'est pourtant Dieu qui donne l'intelligence à ceux qui désirent comprendre.

En effet, après avoir donné bien des enseignements à Timothée, son disciple instruit dès l'enfance dans les saintes Lettres par la glorieuse foi de son aïeule et de sa mère [17], l'Apôtre ajoute ceci : « Réfléchis à ce que je te dis, car Dieu te donnera l'intelligence en toutes choses » (2 Tm 2, 7). S'il lui conseille de réfléchir, c'est que ce n'est pas toujours facile de comprendre. Mais le don de l'intelligence qui vient de Dieu, est la récompense d'une foi qui mérite à la faiblesse de notre pensée, la grâce de se voir révéler ce qu'elle ne peut arriver à saisir. Si donc Timothée, homme de Dieu, au témoignage de l'Apôtre, et vrai fils de Paul dans la foi [18], reçoit le conseil de réfléchir, parce qu'en tout Dieu lui donnera l'intelligence, nous aussi, souvenons-nous que cette invitation de l'Apôtre s'adresse à nous, et sachons que le Seigneur nous donnera de comprendre tous les points difficiles.

24. D'après Paul, c'est Dieu qui nous éclaire. Aussi allons notre chemin !

Et si d'aventure, par un errement de notre condition humaine, nous nous attachions à quelque préjugé de notre esprit, ne refusons pas à notre intelligence le profit qui lui serait accordé par la grâce de la révélation ; d'avoir interprété une chose dans tel sens ne doit pas nous conduire à rougir de rectifier et de modifier pour le rendre plus juste, un jugement que nous aurions porté. Le même bienheureux Apôtre écrit encore aux Philippiens pour leur permettre de se conduire d'une façon sage et réfléchie : « Pour nous qui sommes parfaits, voilà ce qu'il nous faut penser ; et si, sur quelque point, vous pensez autrement, Dieu vous éclairera là-dessus. En attendant, hâtons-nous de marcher sur cette route sur laquelle nous nous sommes engagés » (Ph 3, 15-16).

Une pensée trop hâtive ne doit pas devancer la révélation de Dieu.

16. Cf. 2 Co 12, 2-4.
17. Cf. 2 Tm 1, 5 : 3, 15.
18. Cf. 1 Tm 6, 11 et 1, 2.

Car l'Apôtre sait comment raisonnent ceux qui ont des sentiments parfaits. Et pour ceux qui comprennent les choses différemment, il espère que la révélation de Dieu leur permettra de les juger d'une manière parfaite.

S'il en est donc qui auraient compris d'une manière différente la profonde économie dont la connaissance reste cachée, et qui auraient ensuite été initiés par nous à une doctrine correcte et plausible, qu'ils ne rougissent pas d'avoir été amenés par la révélation de Dieu, à une manière de penser parfaite, conformément à l'enseignement de l'Apôtre, et qu'ils ne préfèrent pas ignorer la vérité, pour ne pas avoir à secouer une torpeur qui les maintient dans l'erreur. Car l'Apôtre conseille à ceux qui ont des pensées différentes et qui ont reçu la révélation de Dieu, de se hâter sur cette route où ils se sont engagés. Laissant de côté la manière de voir que nous tenons de notre ignorance première, attachons-nous à la révélation qui nous est faite et nous permettra de parvenir à une intelligence parfaite.

Oui, engageons-nous sur cette route où nous pourrons ensuite marcher d'un bon pas. Si d'aventure une erreur venait à nous retarder en nous faisant dévier de notre chemin, la révélation faite par Dieu nous permettra de retrouver cette route sur laquelle nous nous hâtons, et rien ne pourra freiner notre allure. Car c'est vers le Christ Jésus, « le Seigneur de la gloire » (1 Co 2, 8), que nous courrons, vers celui en qui tout est renouvelé, au ciel et sur la terre, vers celui en qui tout subsiste, vers celui en qui et avec qui nous demeurerons toujours. Engagés sur cette route, nous avons des pensées parfaites. Et si nous jugions différemment, Dieu nous révélerait ce qu'il faut penser pour avoir des sentiments parfaits.

A la lumière de la foi que nous transmet l'Apôtre, revenons donc au mystère contenu dans les paroles que nous avons sous les yeux. Nous suivrons en tout la méthode employée plus haut, et nous autorisant de ce que l'Apôtre vient de nous dire, nous dénoncerons toute interprétation suggérée par une volonté empreinte de mauvaise foi, nous appuyant sur la vérité transmise par l'Apôtre.

25. Le texte comporte une triple difficulté

Ce texte de l'Ecriture soulève trois problèmes, à savoir selon l'ordre des termes : d'abord la fin du monde, ensuite la remise du royaume au Père, et enfin la soumission du Christ à celui-ci. En conséquence, on pourrait comprendre que le Christ cesse d'être Christ à la fin du monde, qu'il ne conserve plus son royaume, puisqu'il le remet à son Père, et qu'étant soumis à Dieu, il ne jouit plus de la nature divine.

26. Remarquons l'ordre donné par l'Apôtre

Commençons d'abord par souligner que tel n'est pas l'ordre donné par l'Apôtre. Celui-ci commence par nous parler de la remise du royaume au Père, puis de la soumission du Fils à celui-ci, et pour terminer de la fin du monde. Mais par ailleurs, il met en relation les causes avec leurs effets : si un événement aboutit à un autre, il prend soin d'énoncer toujours le précédent avec sa propre cause. Ainsi ce sera la fin, mais « quand le Christ aura remis son royaume à Dieu ». Il remettra son royaume, mais « quand il aura anéanti toute Principauté et toute Puissance ». Il anéantira toute principauté et toute puissance, parce qu' « il faut qu'il règne ». Il régnera, « jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds ». Il placera tous ses ennemis sous ses pieds, parce que « Dieu a tout mis sous ses pieds ». Dieu lui a tout soumis, pour que « le dernier ennemi vaincu par lui soit la mort ». Et lorsque tout lui aura été soumis, excepté « celui qui lui aura tout soumis », lui aussi sera alors soumis à celui qui lui a tout soumis. Or cette soumission n'a pas d'autre motif que celui-ci : « pour que Dieu soit tout en tous ».

La fin de tout cela est donc que Dieu soit tout en tous.

27. Approfondissons le sens des mots

Avant d'aller plus loin, cherchons si cette fin est une disparition, si la remise du royaume est une perte, si la soumission du Christ est chez lui une faiblesse. Si ces mots n'ont pas forcément un sens négatif, nous les comprendrons dans leur vrai sens, tel que l'Apôtre a voulu nous le faire entendre.

28. Que veut dire le mot : « Fin » ?

Le Christ est « la fin de la Loi » (Rm 10, 4). Or je te pose cette question : Le Christ est-il venu abolir la Loi ou lui donner sa perfection ? Si le Christ, qui est la fin de la Loi, n'est pas venu abolir celle-ci, mais lui donner sa perfection — il l'affirme : « Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais l'accomplir » (Mt 5, 17) —, la fin n'est donc pas une disparition, mais la perfection achevée.

Car tous les êtres tendent vers leur fin, non pas pour cesser

d'exister, mais pour demeurer dans cet état vers lequel ils tendent. Et tout existe pour une fin, et la fin elle-même est son propre terme. Comme la fin est tout, elle est tout pour elle-même. Et puisqu'elle ne débouche sur rien d'autre, ne se dirige vers aucun temps ou aucun autre objet qu'elle-même, ce vers quoi tend toute espérance se porte toujours sur la fin.

Et par suite, le Seigneur nous invite à conserver jusqu'à la fin la constance d'une foi aimante : « Bienheureux, nous dit-il, celui qui persévérera jusqu'à la fin » (Mt 10, 22). Il ne s'agit pas ici d'une bienheureuse disparition, cette persévérance n'a pas pour fruit le non-être, et la récompense de cette foi n'est pas une destruction. Au contraire, puisque la fin où tend la béatitude qui nous est offerte, est d'une qualité infinie, bienheureux sont ceux qui persévèrent jusqu'à cette fin où la béatitude sera parfaite : le désir d'une espérance fidèle ne saurait se porter au-delà. La fin est donc un état stable et permanent vers lequel on tend.

Dans le même sens, l'Apôtre prédit la fin des impies, pour leur donner à craindre de se perdre : « Leur fin, dit-il, c'est la perdition. Mais pour nous, notre espérance est dans les cieux » (Ph 3, 19-20). Si donc il y a une fin aussi bien pour les impies que pour les bienheureux, et si cette fin devait être entendue comme étant une disparition, l'amour que l'on a envers Dieu et l'impiété seraient alors à mettre sur le même pied, puisqu'impie et bienheureux seraient assurés d'avoir pour fin de ne plus exister. Mais alors comment notre espérance serait-elle dans le ciel, si la fin consistait pour nous comme pour les impies, à ne plus exister ? Si l'on parle pour les saints d'une espérance, et pour les impies d'une fin, non vraiment, nous ne pouvons croire que la fin soit une disparition ! Quel châtiment serait-ce en effet, pour les impies, que de ne pas ressentir les flammes vengeresses, ayant perdu la possibilité de souffrir, du fait de leur disparition ?

La fin est donc un achèvement qui demeure et sanctionne un état irrévocable ; elle est réservée aux bienheureux et préparée pour les impies.

29. Que veut dire la remise du Royaume ?

Il n'y a donc pas à en douter, la fin ne doit pas être comprise comme une disparition, mais comme un état inamissible. Certes

il y aurait encore bien à dire pour expliquer complètement cette expression, mais nous pensons en avoir assez parlé pour montrer en quel sens on doit entendre ce mot.

Voyons maintenant si la remise du Royaume au Père signifie pour le Christ la perte de sa royauté, et si, du fait qu'il remet son royaume, il ne le possède plus. Quelqu'un s'efforcera peut-être de nous en convaincre dans l'acharnement d'une stupide impiété ; il lui faudrait alors nécessairement admettre que le Père a tout perdu en livrant tout à son Fils, si livrer veut dire ne plus avoir ce que l'on a donné. Le Seigneur dit en effet : « Tout m'a été donné par mon Père » (Mt 11, 27), et aussi : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre » (Mt 28, 18). Si donc avoir donné, c'est être privé de ce que l'on a donné, le Père ne possède plus ce qu'il a donné à son Fils. Mais si le Père jouit encore de ce qu'il a donné à celui-ci, il n'y a pas lieu de croire que le Fils ne possède plus ce qu'il a remis à son Père.

Par conséquent, si avoir tout remis n'est pas à interpréter comme être privé de ce que l'on a, il nous reste à reconnaître que cette remise du royaume au Père s'effectue par suite d'un plan divin, ce qui nous explique comment le Père possède encore ce qu'il a donné, et comment le Fils n'est pas dépouillé de ce qu'il a remis.

30. Que veut-on dire lorsqu'on parle de soumission du Christ à son Père ?

En ce qui concerne cette soumission du Christ à son Père, beaucoup d'autres passages de l'Ecriture viennent aider notre foi et nous empêchent de l'interpréter d'une manière qui porterait préjudice au Fils ; toutefois ce passage en particulier, est des plus importants en ce sens.

Et j'interroge d'abord le simple bon sens : une soumission doit s'entendre comme celle qui s'instaure lorsque nous plaçons sous la dépendance l'un de l'autre deux êtres dotés de qualités opposées, un serviteur sous son maître, un être faible sous un être fort, un homme de rien sous un homme au faîte des honneurs. Selon cette manière de voir, le Fils serait soumis à Dieu son Père par suite de la différence de deux natures qui s'opposeraient. Si l'on avait une telle pensée, l'on se heurterait au langage de l'Apôtre qui a pris soin de contrecarrer cette erreur

venant d'une vue par trop humaine. Il nous précise en effet, que lorsque tout sera soumis au Christ, celui-ci sera alors soumis à celui qui lui aura tout soumis : par ces mots : « il sera alors soumis », l'Apôtre exprime le plan divin réalisé dans le temps. Car si nous donnons un autre sens à sa soumission, dire : « il sera alors soumis », veut dire à coup sûr, qu'auparavant le Christ n'était pas soumis. Et nous le présentons alors comme un révolté, un être arrogant, un impie que brise et réprime la contrainte du temps, et dont l'enflure d'une impiété despotique est réduite à une obéissance tardive. Mais en ce cas, pourquoi le Christ aurait-il affirmé : « Je ne suis pas venu faire ma volonté, mais celle de Celui qui m'a envoyé » (Jn 6, 38) ; et ailleurs : « Mon Père m'aime parce que je fais toujours ce qui lui plaît » (Jn 8, 29) ; ou ceci : « Père que ta volonté soit faite ! » (Mt 26, 42). Ou pourquoi l'Apôtre ajouterait-il : « Il s'est abaissé, se faisant obéissant jusqu'à la mort » (Ph 2, 8) ? Il s'est abaissé, mais il n'y a rien de bas en sa nature. Il s'est fait obéissant, mais c'est de son propre gré qu'il a obéi, puisque son obéissance est une conséquence de son abaissement.

Par conséquent, si Dieu le Fils Unique s'abaisse et se fait obéissant à son Père jusqu'à la mort de la croix, comment entendre qu'il doive un jour se soumettre à son Père, lui à qui tout est soumis ? Cela ne s'entend que si cette soumission n'est pas une nouvelle obéissance, mais le mystère de l'économie divine, car si la soumission du Christ commence dans le temps, le respect qu'il a envers son Père dure à jamais.

Le sens de cette soumission n'est donc rien d'autre que la manifestation du mystère.

31. Cette soumission n'est pas une nouveauté réservée au siècle à venir. Elle existe déjà dans le Christ

Ce qu'est cette soumission doit s'entendre selon l'espérance même de notre foi. Car nous pouvons en être certain, le Seigneur Jésus-Christ, ressuscitant d'entre les morts, s'est assis à la droite de Dieu. L'Apôtre lui-même s'en porte garant ; il nous dit : « Son énergie, sa force toute-puissante, il les a mises en œuvre dans le Christ, lorsqu'il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite, dans les cieux, au-dessus de toute Principauté, de toute Autorité, de toute Puissance, de toute Domination, et

de tout autre nom qui puisse être nommé, non seulement dans ce monde, mais dans le siècle à venir. Et il a tout mis sous ses pieds » (Ep 1, 19-22).

En ce passage, l'Apôtre regarde comme déjà accompli en vertu de la puissance de Dieu, ce qui arrivera plus tard. Car les événements qui s'accompliront à la plénitude des temps, sont déjà dans le Christ, en qui réside toute plénitude [19] ; et ces événements futurs nous sont annoncés pour nous tracer l'ordre du plan divin plutôt que pour nous faire entrevoir une nouveauté. Dieu en effet, met tout sous les pieds du Christ, bien que tout ait encore à lui être soumis : en affirmant que tout est mis sous ses pieds, l'Apôtre souligne la puissance immuable du Christ ; mais en laissant entendre que tout lui sera soumis à la plénitude des temps, il permet le progrès dans la foi [20] des générations qui se succéderont.

32. Soumission n'est pas destruction

Mais d'un autre côté, c'est bien clair, toute puissance qui s'opposera au Christ doit être anéantie, et le prince qui règne entre ciel et terre [21], comme le pouvoir de l'esprit du mal, seront livrés à la mort éternelle, selon cette sentence : « Eloignez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges » (Mt 25, 41). Or destruction n'est pas soumission. Car détruire une puissance qui s'oppose à nous, c'est lui ôter à jamais tout droit de dominer sur nous, et par la destruction de cette puissance, empêcher son règne tyrannique. C'était ce que voulait dire le Seigneur, lorsqu'il précisait : « Mon royaume n'est pas de ce monde » (Jn 18, 36). Il avait affirmé auparavant que le maître puissant de ce royaume, c'était le prince de ce monde [22] dont la puissance devait prendre fin quand la domination qu'exerçait son règne serait détruite.

19. Cf. Col 1, 19.
20. C.C. : « fidem » — P.L. : « finem ».
21. L'expression biblique « aeris principem », prise en Ep. 2, 2, est traduite selon T.O.B. : « le prince qui règne entre ciel et terre ». Pour les Anciens, l'air s'étend de la terre à la lune.
22. Cf. Jn 12, 31.

Mais la soumission qui est le fait de l'obéissance et de la foi, est cette manifestation du changement et de la transformation [23].

33. Au reste le Père et le Fils ont une même action

C'est pourquoi, lorsque les Puissances seront anéanties, les ennemis du Christ lui seront soumis. Ils lui seront soumis, en ce sens qu'il se les soumettra lui-même. Mais s'il se les soumet, c'est que Dieu les lui soumet [24].

L'Apôtre ignorerait-il la force de ce texte de l'Evangile : « Nul ne peut venir à moi, si mon Père ne l'attire » (Jn 6, 44) ? Et pourtant nous lisons aussi : « Personne ne va au Père que par moi » (Jn 14, 6). C'est ainsi que le Christ se soumet maintenant ses ennemis, mais que cependant, c'est Dieu qui les lui soumet, puisqu'il nous assure que tout ce qu'il fait, Dieu le fait en lui. Et si personne ne va au Père que par le Christ, il n'en est pas moins vrai que personne ne vient à lui si le Père ne l'attire. Nous devons le reconnaître Fils de Dieu, aussi nous apprend-il qu'il possède en lui la vraie nature de son Père. De la sorte, le Père invite à venir à lui ceux qui connaissent son Fils, et le Père reçoit ceux qui croient en son Fils : car si nous savons et reconnaissons que le Père est dans le Fils, c'est parce que nous avons reconnu en lui Dieu le Père, nous qui sommes devenus adorateurs parfaits [25] du Fils, par l'adoration rendue au Père.

Le Père nous conduit donc au Fils, parce qu'il importe d'abord de croire que le Père est Père. Mais personne ne va au Père sans passer par le Fils, car si nous ne croyons pas au Fils, nous ne connaissons pas le Père ; nous ne sommes pas conduits à l'adoration du Père, si nous n'avons d'abord reçu de vénérer le Fils. Et ainsi, lorsque nous connaissons le Fils, le Père nous

23. Hilaire explique la différence entre « evacuatio — anéantissement » et « subjectio — soumission ». L'anéantissement se rapporte aux démons, puissance adverse ; la soumission, aux juifs « ennemis de la croix du Christ ».
Par la victoire du Christ, les démons perdent leur puissance ; la soumission, qui est le fait de l'obéissance et de la foi, manifeste le changement par lequel les juifs se convertiront à la fin au Christ (ch. 34) et la transformation par laquelle les justes ressuscités revêtiront l'immortalité et partageront la gloire du Christ ressuscité dans la gloire de Dieu le Père (ch. 35-41).
24. Cf. I Co 15, 24-27.
25. C.C. : « perfectis » au lieu de P.L. : « perferentis ». Cette phrase se lirait dans Migne : « Nous qui avons été rendus adorateurs du Fils par l'adoration rendue au Père ».

conduit à la vie éternelle et nous reçoit. Et ceci se fait par le Fils, puisque c'est lui qui nous annonce le Père, et que si le Père nous conduit au Fils, lui-même nous mène au Père.

Pour une intelligence plus complète du texte que nous expliquons ici, il nous fallait rappeler ce mystère : le Père tout à la fois nous conduit au Fils et nous reçoit du Fils. Ainsi nous comprenons mieux dans quel sens Dieu soumet tout au Christ parce que le Christ se soumet tout : c'est que le Christ possède par naissance la nature de Dieu, et c'est cette nature divine qui opère en toutes ses œuvres ; ce qu'il fait, Dieu le fait, et pourtant il fait lui-même ce que Dieu ferait ; cependant il le fait de telle sorte qu'en ce qu'il fait, on comprenne que le Fils de Dieu agit, et que par contre, en ce que Dieu fait, on perçoive qu'existe en lui, comme dans le Fils, ce qui caractérise la nature du Père.

34. Les ennemis qui seront soumis au Christ, ce sont les juifs

Lorsque les Principautés et les Puissances seront anéanties, ses ennemis seront donc placés sous les pieds du Christ [26]. Le même Apôtre nous apprend à interpréter quels seront ces ennemis : « Selon l'Evangile, nous dit-il, ils sont encore ennemis à cause de vous, mais selon l'élection, ils sont chéris à cause de leurs pères » (Rm 11, 28). Rappelons-nous le donc, les Juifs sont « les ennemis de la croix du Christ » (Ph 3, 18). Mais parce qu'ils sont « chéris à cause de leurs pères », nous les savons réservés pour la soumission, comme l'affirme ce texte : « Car je ne veux pas, frères, vous laisser ignorer ce mystère, de peur que vous ne vous complaisiez en votre sagesse : une partie d'Israël s'est endurcie, jusqu'à ce que soit entrée la totalité des païens. Et ainsi tout Israël sera sauvé, comme il est écrit : De Sion viendra le libérateur, et il ôtera de Jacob toute impiété ; et voici quelle sera mon alliance avec eux, lorsque j'aurai ôté leurs péchés » (Rm 11, 25-27). Ses ennemis seront donc soumis sous ses pieds.

35. La soumission dernière n'est pas anéantissement, mais glorification

Mais il nous faut comprendre ce qui suivra cette soumission. Voici : « Le dernier ennemi par lui vaincu, sera la mort » (1 Co

26. Cf. I Co 15, 24-25.

15, 26). Or la victoire sur la mort n'est autre que la résurrection des morts, puisque la destruction du corps par la corruption prenant fin, l'éternité de la nature vivifiée et maintenant céleste, sera assurée, selon ce texte : « Il faut en effet, que ce corps corruptible revête l'immortalité [27]. Alors s'accomplira la parole qui a été écrite : La mort a été engloutie avec sa violence. Où est-il, ô Mort, ton aiguillon ? Où est-elle, ô Mort, ta violence ? » (1 Co 15, 53-55).

La mort est donc vaincue lorsque les ennemis auront été soumis, et la mort vaincue, vient ensuite la vie immortelle. Or le même Apôtre nous indique quelle est la parfaite caractéristique de la soumission qui suit l'obéissance de la foi ; il nous dit : « Il transfigurera notre corps de misère pour le rendre conforme à son corps de gloire, selon la force de son action par laquelle il est capable de se soumettre toutes choses » (Ph 3, 21). Par conséquent, il y a encore une autre soumission qui consiste dans le changement d'une condition naturelle en une autre. Car en tant que, d'elle-même, notre nature a une fin, elle se soumet à celui qui lui fait la grâce de passer dans la condition divine. Si elle prend fin, ce n'est donc pas pour ne plus exister, mais pour y gagner un accroissement d'être. Par ce changement de condition, elle devient soumise, en passant dans la forme d'une autre nature qui la reçoit.

36. Cette glorification sera le partage de la gloire du Christ...

Ensuite, pour nous donner une explication plus complète de ce mystère, après nous avoir annoncé que le dernier ennemi vaincu sera la mort, l'Apôtre ajoute : « Mais quand il dira : Tout a été soumis, c'est à l'exclusion de celui qui lui a tout soumis, et il se soumettra alors à celui qui lui aura tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 26-28).

La première étape de ce mystère, c'est donc que tout soit soumis au Christ ; dès lors, celui-ci se soumettra à Celui qui lui aura tout soumis : de la sorte, comme nous serons soumis à la gloire de son corps de Roi, de même, par un autre éclairage

27. Le début de la citation est abrégé dans C.C.

du même mystère, le Christ qui règne dans la gloire de son corps, sera soumis lui aussi, à Celui qui lui aura tout soumis. Or d'être soumis à la gloire de son corps, nous permettra de partager la splendeur de gloire qui le montre Roi dans son corps, puisque nous deviendrons semblables à son corps.

37. ... Cette gloire dont nous parle le récit de la transfiguration

A vrai dire, les Evangiles ne gardent pas le silence sur la gloire du Christ, sur cette gloire qui est à présent celle de son corps de Roi. Car on y lit cette parole du Seigneur : « En vérité je vous le dis : Il en est parmi vous ici présents, qui ne verront pas la mort avant d'avoir contemplé le Fils de l'homme venant dans l'éclat de son règne. Et six jours après, Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, son frère, et il les conduisit à l'écart sur une haute montagne. Et Jésus fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la neige » (Mt 16, 28 - 17, 2). Voilà donc montrée aux Apôtres la gloire du corps du Christ, tel qu'il apparaîtra dans son royaume. Car le Seigneur se tient là devant eux, dans l'éclat de sa glorieuse transfiguration qui nous découvre la splendeur de son corps de Roi.

38. Et le Seigneur nous a promis de nous faire partager cette gloire

Et le Seigneur donne à ses Apôtres l'assurance qu'ils participeront à cette gloire : « Ainsi, leur dit-il, en sera-t-il à la fin du monde : Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils ramasseront pour les chasser hors du royaume, tous les fauteurs d'iniquité et de scandales, et ils les jetteront dans la fournaise de feu. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. Entende qui a des oreilles ! » (Mt 13, 40-43).

Le Christ éprouve le besoin de préciser à ses disciples qu'il leur fallait entendre ce qu'il leur disait ; les oreilles dont était pourvu leur corps, n'étaient-elles pas tout à l'écoute de ses paroles ? Certes, mais le Seigneur qui désire voir pénétrer en nos cœurs la connaissance de son mystère, exige pour son enseignement une attention pleine de foi.

C'est donc à la fin du monde que les scandales seront enlevés de son royaume. Il y a d'un côté le Seigneur qui règne dans la gloire de son corps jusqu'à ce que les scandales soient enlevés. Et il y a d'un autre côté, nous qui sommes assurés d'être rendus semblables à la gloire de son corps, dans le royaume de son Père [28], éclatants de clarté comme le soleil, dans cet habit royal que le Seigneur transfiguré sur la montagne, dévoila aux yeux de ses Apôtres.

39. Le Royaume du Christ, c'est nous !

Le Christ « remettra donc son royaume à son Père » (1 Co 15, 24), non pas en ce sens qu'il renoncera à sa puissance par cette remise du royaume, mais parce que c'est nous qui, rendus conformes à la gloire de son corps, serons le royaume de Dieu. Car le texte ne dit pas : « Il remettra son royaume », mais : « Il remettra le royaume » ; c'est nous qu'il remettra à Dieu, après nous avoir constitués " royaume de Dieu " par la glorification de son corps. C'est pourquoi il nous remettra dans le royaume, selon cette invitation de l'Evangile : « Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du royaume qui vous a été préparé dès la création du monde » (Mt 25, 34).

« Les justes brilleront donc comme le soleil, dans le royaume de leur Père » (Mt 13, 43). Car le Fils livrera à Dieu comme étant son royaume, ceux qu'il a conviés à son royaume et à qui il a promis la béatitude propre à ce mystère, par ces mots : « Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu » (Mt 5, 8). Par son règne, il enlèvera toute occasion de péché, et les justes brilleront alors comme le soleil dans le royaume du Père. Il livre à Dieu le Père le royaume, et voici que ceux qu'il remet au Père, comme étant son royaume, voient Dieu. Et en quoi consiste ce royaume, nous l'apprenons de la bouche du Seigneur lui-même lorsqu'il déclare à ses Apôtres : « Le royaume de Dieu est au-dedans de vous » (Lc 17, 21).

Or si quelqu'un cherche à savoir qui est celui qui remet le royaume, qu'il écoute : « Le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car, puisque c'est par un homme qu'est venue la mort, par un homme aussi

28. Cf. Ph 3, 21.

vient la résurrection des morts » (1 Co 15, 20-21). Tout ce que nous avons dit concernant la question soulevée ici, se rapporte au mystère du corps du Christ, car le Christ est prémices d'entre les morts. Or c'est aussi par ce mystère que le Christ est ressuscité des morts. L'Apôtre nous l'apprend par ces mots : « Souviens-toi de Jésus-Christ, ressuscité des morts, issu de la race de David » (2 Tm 2, 8) ; il nous l'enseigne donc ici : mort et résurrection découlent uniquement du plan divin par lequel le Christ est chair.

40. La soumission du Christ, c'est la divinisation de l'homme !

Le Christ règne donc dans ce corps glorieux qui est maintenant son propre corps, jusqu'à ce qu'il anéantisse les Puissances, remporte la victoire sur la mort et se soumette ses ennemis. Telle est la règle gardée par l'Apôtre : l'anéantissement concerne les Puissances, mais la soumission ses ennemis. Ceux-ci étant soumis, le Seigneur se soumettra à Celui qui lui aura tout soumis, c'est-à-dire à Dieu, « pour que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 28), la nature de la divinité du Père envahissant la nature de notre corps que Dieu a pris sur lui. De ce fait, Dieu sera tout en tous : celui qui, par suite du plan divin concernant Dieu et l'homme, est Médiateur entre Dieu et l'homme [29], a en lui, en vertu de cette économie, d'être chair ; aussi, en raison de sa sujétion, doit-il devenir en tous ce qu'est Dieu, de sorte qu'il ne soit pas Dieu en partie, mais en totalité.

S'il se soumet, c'est donc uniquement pour que Dieu soit tout en tous, pour que ne demeure en lui nulle trace de la nature du corps terrestre, de sorte que si auparavant il renfermait en lui l'homme et Dieu, à présent il n'est plus que Dieu [30]. Ce n'est pas qu'il renonce à son corps, mais il le transforme par sa soumission ; il ne le supprime pas en le faisant disparaître, mais il le transfigure par son éclat ; il ajoute l'humanité à sa divinité, plutôt qu'il ne perd sa divinité par suite de son humanité. S'il

29. Cf. 1 Tm 2, 5.
30. Le Christ n'est que Dieu ou devient Dieu entier, par sa résurrection qui transfigure son humanité en la gloire de la Divinité. Ce magnifique passage est aussi à interpréter en fonction de la divinisation de l'homme et du corps mystique. Par l'Incarnation, l'homme devient un avec le corps du Christ et il est appelé à la gloire de la résurrection.

se soumet, ce n'est donc pas pour ne plus être, mais pour que Dieu soit tout en tous. Il garde, dans le mystère de sa soumission, le privilège d'être et de demeurer ce qu'il n'est plus, sans être privé de sa nature par une disparition qui ferait en sorte qu'elle n'existe plus.

41. L'Evangile nous donne le même enseignement

L'autorité dont jouit l'Apôtre devrait nous suffire pour croire en toute confiance et comprendre que le Seigneur Jésus-Christ, prémices de ceux qui se sont endormis [31], se doit d'être soumis à son Père, dans le temps et selon l'économie de l'incarnation, afin que Dieu soit tout en tous. Il n'y a pas à voir là une preuve de faiblesse pour sa divinité, mais plutôt l'élévation de la nature humaine qu'il a prise sur lui, puisque le Christ qui était Dieu et homme, est maintenant entièrement Dieu.

Cependant, nous n'avons pas encore parlé des évangiles, et nous risquerions de supposer que ceux-ci ne nous disent rien sur cette glorification du Christ dans son corps, qui lui donne de régner sur lui, et ensuite de se soumettre à son Père pour que Dieu soit tout en tous ; aussi nous ajouterons pour étayer notre foi, non seulement le témoignage des Apôtres, mais encore les propres paroles du Seigneur : de la sorte nous verrons que le Christ s'exprime par la bouche de Paul, et qu'avant Paul, lui-même en avait déjà parlé.

42. Le Christ, au moment de la Passion, est déjà glorifié, mais pas encore glorifié

Telle est aussi la raison pour laquelle le Seigneur, révélant à ses Apôtres le plan divin concernant sa gloire, s'exprime ainsi : « Maintenant, le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera [32] en lui, et voici que maintenant, il l'a glorifié » (Jn 13, 31).

Nous voyons dans ce texte, d'abord la gloire du Fils de l'homme, et ensuite la gloire de Dieu dans le Fils de l'homme, ceci étant exprimé

31. Cf. I Co 15, 20.

32. Bien que dans le dernier membre de phrase, le texte porte deux fois le verbe « glorifico » au parfait : « glorificavit », il semble d'après le contexte postérieur, que le premier « glorificavit » doive se lire au futur : « glorificabit », lecture dont témoignent certaines versions.

dans cette phrase : « Maintenant le Fils de l'homme est comblé d'honneur, et Dieu est en lui comblé d'honneur [33]. » La première partie de la phrase se rapporte à la gloire de son corps, gloire qui lui vient de l'union de son corps à la nature divine. Vient ensuite l'élévation à la gloire parfaite, qui maintenant doit être obtenue par une augmentation de la gloire accordée à son corps : « Si Dieu a été comblé d'honneur en lui, Dieu aussi le comblera d'honneur [34], et voici que maintenant, il l'a comblé d'honneur. »

En effet, si Dieu glorifie le Christ en lui, c'est parce que Dieu est à présent glorifié en lui. Que le Christ soit glorifié en lui, cela regarde la gloire de son corps, gloire qui permet de comprendre, par le moyen de ce corps, ce qu'est la gloire de Dieu ; la gloire de Dieu est perçue par la gloire qui revêt le Fils de l'homme. Par ailleurs, puisque Dieu est glorifié en lui, Dieu le glorifiera en lui ; Dieu le glorifiera en lui, en lui accordant un accroissement de gloire qui lui vient de ce que Dieu est glorifié en lui ; de la sorte, celui qui règne dans la gloire, une gloire qui lui vient de Dieu, passe de là, dans la gloire de Dieu.

Car c'est en lui que Dieu l'a glorifié, c'est-à-dire dans cette nature par laquelle Dieu est ce qu'il est, « pour que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 28), lui qui doit être désormais tout entier en Dieu, par suite de ce plan divin qui le fit être un homme. Et à vrai dire, le Seigneur ne nous cache pas tout à fait le temps où s'opérera cette double glorification : « Dieu, dit-il, le glorifiera en lui, et voici que maintenant, il l'a glorifié. » Ainsi, parce que Judas s'apprête à le trahir, il regarde comme présente la gloire qui, après sa Passion, sera la conséquence de sa résurrection future, mais il considère comme lui étant réservée pour plus tard, la gloire par laquelle Dieu doit le glorifier en lui. Il nous montre la gloire de Dieu manifestée en lui par la puissance de sa résurrection, mais il lui reste à entrer dans la gloire de Dieu, c'est-à-dire à devenir Dieu tout en tous, en raison du plan divin selon lequel il est soumis à son Père.

43. Les allégations des hérétiques sont vraiment hors de tout bon sens !

On voit par là de quelle sottise fait preuve l'acharnement des hérétiques : ils refusent à Dieu ce qu'ils convoitent dans leurs espoirs humains ! Ainsi Dieu serait trop faible pour accomplir en lui-même ce qu'il réalise en un homme ! Ni le texte que nous étudions, ni le simple bon sens dont est dotée notre raison, ne sauraient soutenir que Dieu ne puisse s'accorder aucun bonheur, alors qu'il est tenu, comme par une nécessité de sa nature, de prendre soin de nous ! Ce n'est pas que Dieu ait besoin d'un accroissement de bonheur, lui qui jouit d'une nature et d'une puissance impassible, mais selon le plan divin, selon ce

33. Nous respectons le texte d'Hilaire qui, alors que la citation portait plus haut : « glorificatus est », mentionne ici : « honorificatus est ».

34. Cf. note 32.

grand mystère de tendresse [35] qui le fait être Dieu et homme, il ne serait pas maître de se donner à lui-même d'être en totalité tout ce que Dieu est, alors qu'en ce qui nous concerne, il n'y a pas à douter qu'il nous accordera d'être un jour ce que nous ne sommes pas encore ! Car notre résurrection sera la vie assurée à tout homme et le terme de la mort. Et l'éternité incorruptible sera la solde dont nous pouvons être tout à fait sûrs, solde qui nous sera versée en récompense de notre service, non pour prolonger notre peine, mais pour nous combler sans fin de joie et du fruit de la gloire éternelle.

Alors, nous dont l'origine est celle des corps terrestres, nous serions élevés à l'état d'une nature supérieure, et deviendrions conformes au corps glorieux du Seigneur [36], tandis que le Dieu qui a été reconnu dans la condition de serviteur [37], bien qu'il ait été glorifié dans son corps pendant qu'il était dans cette condition de serviteur, ne serait pourtant pas rendu semblable à Dieu ? Ainsi celui qui nous accorderait l'état glorieux de son corps, ne pourrait donner à son propre corps rien de plus que la gloire qui nous serait commune à nous et à lui ?

Car il est des hérétiques pour donner à ce texte : « Alors il sera soumis à celui qui lui a tout soumis » (1 Co 15, 28), l'interprétation suivante : Le Fils sera soumis à Dieu le Père, pour que le Père soit tout en tous par la soumission du Fils de Dieu. Ainsi il manquerait encore à Dieu une perfection qui devrait lui être procurée par la soumission de son Fils, et par suite, Dieu serait privé d'une divinité parfaite et bienheureuse, s'il fallait faire intervenir la succession des temps pour que Dieu soit tout en tous.

44. Il est vrai que seule l'adoration permet de connaître Dieu !

Pour moi, j'en suis convaincu, étant donné que seule l'adoration permet de connaître Dieu, il me semble non moins impie de répondre à ces gens, que d'abonder en leur sens ! Impiété que d'espérer exprimer la nature de Dieu qui surpasse tout ce que peut concevoir la pensée, par des mots qui traduisent encore plus mal le peu que perçoit l'intuition de l'intelligence. Impiété aussi, et celle-là est de taille, de discuter pour savoir s'il manque quelque chose à Dieu, s'il est parfait, ou s'il peut acquérir une plénitude encore plus grande que celle qu'il possède. S'il était susceptible de progrès, ce Dieu qui n'est pas autre que le Dieu qu'il a toujours été, s'il pouvait un jour devenir encore plus Dieu qu'il ne l'est, jamais il n'arriverait à ce qu'il ne lui manque plus rien ! Car une nature à qui il reste encore à progresser, a forcément toujours quelque chose à acquérir, puisqu'une nature

35. Cf. I Tm 3, 16.
36. Cf. Ph 3, 21.
37. Cf. Ph 2, 7.

qui tend vers le progrès, bien qu'elle progresse sans cesse, est pourtant toujours ouverte à un nouveau progrès. Au contraire, un être dont la nature, parfaite en sa plénitude, demeure toujours ce qu'elle est, n'a plus rien à acquérir pour être davantage parfait, puisqu'une plénitude parfaite n'est pas susceptible de s'élever à une plénitude plus complète.

Rien ne manque à Dieu et il est parfait, voici assurément ce que doit percevoir de Dieu, le regard de celui dont l'intelligence est guidée par l'amour.

45. O Profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu !

Par ailleurs, l'Apôtre n'ignore pas comment il sied à nos lèvres de parler de Dieu ; il le prouve par ces mots : « O profondeur des richesses de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies incompréhensibles ! Qui en effet, a connu la pensée du Seigneur, qui a été son conseiller ? Ou qui lui a donné en premier pour recevoir de lui en retour ? Car tout est de lui, par lui et en lui ! A lui soit la gloire éternellement ! » (Rm 11, 33-36).

C'est un fait : Dieu ne saurait être saisi dans son ensemble par la pensée d'un homme terrestre, et la profondeur de sa sagesse n'est pas épuisée par ce qu'en perçoit l'intelligence qui la scrute. Tout chez lui est plongé dans une profondeur incompréhensible, et rien de lui, ne saurait être entrevu. Personne en effet, n'a connu sa pensée : il n'a pas besoin d'un conseil qui lui vienne du dehors.

Seulement cette constatation d'impuissance que souligne ce texte, ne s'applique qu'à nous et non pas à celui « par qui tout existe » (1 Co 8, 6), celui qui est « l'Ange du grand Conseil » (Is 9, 5), et qui déclare : « Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils a voulu le révéler » (Mt 11, 27).

Pour faire échec à nos esprits insignifiants qui pourtant s'enfoncent dans les profondeurs de la nature divine pour la délimiter et la circonscrire, il nous faut donc faire appel à ce cri d'émerveillement de l'Apôtre : ceci éviterait à certains de se permettre, par légèreté de pensée, d'énoncer sur Dieu des idées autres que celles qui nous ont été enseignées.

46. L'homme ne peut connaître que partiellement les êtres qui l'entourent

En général, voici comment l'on comprend les réalités de la nature : rien ne tombe sous les sens, s'il n'est soumis aux sens : il faut donc, ou bien qu'un objet soit placé devant nos yeux, ou bien que nous nous aidions de quelque chose qui soit postérieur à notre pensée et à notre esprit. Dans le premier cas, parce qu'il peut être touché et regardé, l'objet tombe dans le champ du jugement de notre esprit qui l'apprécie par le toucher et par la vue. Dans l'autre cas, parce qu'il est dans le temps, et que, engendré ou formé, il a pris source après nous, il est soumis lui aussi au jugement de notre pensée qui l'apprécie, du fait qu'il ne devance pas la saisie de notre intelligence.

Certes, notre regard n'est pas apte à scruter les réalités invisibles, lui qui ne saurait distinguer que ce qu'il voit, et notre esprit ne peut se rapporter à un temps où il n'existait pas, et sonder ce qui est antérieur à son origine, étant donné que ses jugements ne portent que sur les réalités qu'il précède dans le temps. Et dans la plupart des cas, il ne sait que dire, par suite du peu de perspicacité qui lui est naturelle, il n'arrive pas à connaître parfaitement la cause des êtres qui l'entourent. Encore moins perçoit-il ce que sont ceux qui existent avant lui, par une causalité éternelle, ne pouvant reculer dans le temps, au-delà de sa naissance.

47. Dieu est toute plénitude

Par conséquent, seul ce qui vient après nous, tombe sous le champ de notre connaissance. Aussi, après nous avoir rappelé la profondeur de la Sagesse de Dieu, l'infini de ses jugements insondables, le secret de ses voies impénétrables, après avoir souligné comme nous sommes incapables de connaître la pensée cachée du Seigneur et ses intentions dont il ne nous a pas fait part, l'Apôtre ajoute : « Qui lui a donné en premier pour recevoir de lui en retour ? Car tout est de lui, par lui et en lui ! A lui soit la gloire éternellement ! » (Rm 11, 35-36).

Dieu qui existe toujours, n'est pas soumis à une certaine manière d'être et ne saurait être devancé par quelque mouvement de l'intelligence ou de l'esprit. C'est pourquoi tout son être est profondeur incompréhensible et insondable. Tout son être est tel qu'il n'est pas délimité par une manière d'être, mais qu'il est saisi comme immense : car ce qu'il est, il ne l'a reçu de personne et nul ne lui a donné le premier, pour qu'il lui faille rendre quelque chose en retour. En effet, « Tout est de lui, par lui et en lui ». Il n'a pas besoin de ceux qui existent de lui, par lui et en lui ; non, il n'en a pas besoin, lui qui est source de tout, artisan de tous les êtres, lui qui contient tout, qui est extérieur à ce qui lui est intérieur, lui le créateur de ceux qu'il a faits. Il n'a nul besoin de ceux qui sont à lui. Il n'y a rien avant lui, rien ne vient d'un autre que lui, rien n'existe en dehors de lui. Que manque-t-il donc à sa plénitude, qu'aurait-il encore à gagner pour devenir dans le temps « Dieu tout en tous » (1 Co 15, 28) ? Ou de qui recevrait-il, puisqu'il n'y a rien hors de lui ? S'il n'y a rien hors de lui, c'est qu'il est éternel. Dès lors, par quel surplus compléter, par quel ajout modifier celui qui proclame : « Moi, je suis, et ne change pas ! » (Ml 3, 6) ? Non, en lui ne se discerne ni place pour un changement, ni cause de progrès ; on ne découvre rien avant son être éternel, Dieu n'est rien d'autre que Dieu.

Ce n'est donc pas en raison d'une sujétion du Fils, que Dieu sera tout en tous. Ce n'est pas non plus du fait de quelque circonstance qu'il sera rendu parfait, lui de qui, par qui et en qui existent toutes circonstances. Ainsi demeure-t-il le Dieu qu'il a toujours été, il n'a nul besoin de progrès, lui qui, pour être Celui qui est, est toujours par lui et pour lui.

48. Le Christ reste Dieu, même sous son aspect humain

Dieu, le Fils unique, n'est même pas soumis à la nécessité de changer de nature. En effet, il est Dieu, tel est le nom de la Divinité complète et parfaite. Car, nous l'avons enseigné plus haut[38], le sens de cette gloire que Dieu lui restitue, et la raison d'être de sa sujétion, c'est « pour que Dieu soit tout en tous » (1 Co 15, 28). Or que Dieu soit tout en tous est un mystère, et non pas une nécessité.

Le Christ, demeurant dans la condition divine, a pris la condi-

38. Cf. livre IX, ch. 39 et livre XI, ch. 30.

tion de serviteur [39] ; non pas qu'il ait changé, mais en se dépouillant lui-même et en se cachant à l'intérieur de lui-même, il s'est réduit à rien, tout en gardant sa puissance ; ainsi il a été jusqu'à s'associer à une forme qui présentait l'aspect d'un homme, parce que l'infirmité de l'humble nature qu'il avait prise, ne supportait pas la nature puissante et immense qu'il était ; aussi a-t-il modéré sa force illimitée autant qu'il le fallait pour qu'elle se plie à ce que pourrait subir le corps qu'il s'était uni. Or de s'être maintenu dans ces limites en se vidant de lui-même, n'a porté aucun préjudice à sa puissance, puisque dans l'humilité de celui qui se dépouillait de lui-même, se faisait pourtant jour en lui, la force de toute cette puissance dont il s'était dépouillé.

49. Le Christ nous élève à sa divinité. Tel est le sens de « Dieu tout en tous »

C'est donc pour le progrès de l'humanité assumée par le Christ, que « Dieu sera tout en tous » (1 Co 15, 28). Car celui qui a été reconnu dans la forme d'esclave, alors qu'il était dans la forme de Dieu, doit être maintenant proclamé : « Dans la gloire de Dieu le Père » (Ph 2, 11) ; ainsi, on le constatera sans qu'il soit possible de le mettre en doute : il est demeuré dans la nature du Père, puisqu'on reconnaît qu'il est dans la gloire de celui-ci.

Il s'agit donc là d'une économie, et non pas d'un changement de nature : le Christ est, en effet, en Celui en qui il était. Mais il l'est avec cette nuance qu'il commence à être en lui, et s'il commence, c'est qu'il est né comme homme ; il s'ajoute la totalité de cette nature qui auparavant, n'était pas Dieu, puisqu'une fois réalisé le mystère de ce plan divin, on nous montre Dieu tout en tous. C'est donc nous qui tirons profit et avantage de ce mystère, nous qui deviendrons semblables à la gloire dont jouit le corps de Dieu [40]. Au reste, le Fils Unique de Dieu, bien qu'il soit né comme homme, n'est pourtant pas autre que ce Dieu tout en tous. Car la soumission de son corps, par laquelle ce qui est chair en lui est absorbé par la nature de l'Esprit, fera qu'il soit Dieu tout en tous, lui qui est en même temps Dieu et homme :

39. Cf. Ph 2, 6-7.
40. Cf. Ph 3, 21.

or c'est l'homme que nous sommes [41] qui en tirera profit [42]. Notre profit sera de jouir d'une gloire semblable à celle de l'homme devenu nôtre [43]. Renouvelés dans la connaissance de Dieu, nous serons créés de nouveau à l'image du Créateur, selon cette parole de l'Apôtre : « Vous vous êtes dépouillés du vieil homme avec ses pratiques, et vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance de Dieu, est renouvelé à l'image de Celui qui l'a créé » (Col 3, 9-10).

Ainsi l'homme, image de Dieu, arrivera-t-il à sa perfection. Car, rendu semblable à la gloire du corps de Dieu, il est élevé à l'image du Créateur, selon les traits prévus pour le premier homme. Après s'être dégagé du péché et du vieil homme, voici l'homme nouveau fait pour connaître Dieu, qui obtient la perfection de sa condition : il connaît son Dieu, et de ce fait, devient son image ; son amour empreint de respect le conduit à l'éternité, et d'être éternel lui permet de rester pour toujours l'image de son Créateur.

41. « Homo noster » : l'humanité unie au Christ : l'homme total.
42. Par la résurrection et la transfiguration du corps dans l'au-delà.
43. « Hominis nostri » : le Christ.

Livre douzième

Appendice : Le Christ éternel

PLAN DU LIVRE XII

1. Introduction

1. Nous voici près d'arriver au port !
2. Notre navigation est assistée de l'Esprit.

2. Le Fils n'est pas une créature

3. Nos hérétiques opposent l'Esprit des Prophètes à l'Esprit de l'Evangile.
4. Mais les Prophètes comme les Apôtres, nous disent que le Christ est Créateur.
5. Le Créateur ne saurait être créature !
6. Prendre la condition d'esclave manifeste sa puissance.
7. Le Fils mérite qu'on lui rende le même culte qu'au Père.
8. « De mon sein, je t'ai engendré ! »
9. Dieu nous parle souvent par analogies.
10. L'expression : « Engendré du sein », manifeste une vraie naissance.
11. Jamais le Seigneur ne s'est présenté comme une créature.
12. Le nom de Fils ne convient pas aux choses créées.
13. Quant aux hommes, ils sont devenus fils de Dieu, mais ne sont pas nés tels.
14. A cela, on objecte ce texte : « Israël, mon fils Premier-né ».
15. Mais Israël n'est pas le propre Fils de Dieu !
16. Il en est de même des hommes, dont la naissance a commencé dans le temps.
17. Mais le Fils de Dieu, lui, est éternel !

3. Le Fils est éternel

18. De fait, l'éternité du Fils est attaquée.
19. Si l'attaque est subtile...

20. ...Nos armes ne sont pas matérielles, mais elles sont spirituelles.
21. Un être qui naît peut être éternel, si son auteur est éternel.
22. L'hérétique insiste !
23. Mais le Fils est toujours Fils.
24. Tel est le propre de Dieu : être toujours.
25. Il a toujours été, et il est né.
26. Né « avant les temps éternels ».
27. Pour nous le temps, pour Dieu l'éternité !
28. Si le Christ existe depuis toujours, il est inadmissible de prétendre qu'il n'existait pas avant de naître.
29. L'hérétique trouve encore une objection.
30. Distinguons : être toujours né, et avoir été avant de naître.
31. Du reste, nous n'avons même pas à nous demander si le Fils était ou s'il n'était pas avant de naître.
32. Si le Père est toujours Père, le Fils est toujours Fils.
33. Or ce point est mis en question.
34. Tel n'est pas l'avis des Ecritures.

4. « Le Seigneur m'a créée au début de ses voies »

35. On nous oppose ce texte : « Le Seigneur m'a créée au début de ses voies ».
36. La Sagesse, créée au début, mais établie avant les siècles.
37. Le Fils existe bien avant la terre.
38. S'il était né dans le temps, le Fils ne serait pas infini.
39. La Sagesse est coéternelle aux desseins de Dieu.
40. La Sagesse est antérieure aux préparatifs de la création.
41. Le Christ est donc éternel.
42. Expliquons ce mot : « créée ».
43. L'expression : « dans ses œuvres », n'est pas à comprendre au sens de : « pour ses œuvres ».
44. Ce texte de la Sagesse ne concerne pas la génération du Fils avant tous les siècles.
45. La voie de Dieu, c'est le Christ créé sous forme humaine.
46. Le Christ apparaît sous une forme visible dans l'Ancien Testament.
47. Dans les voies de Dieu et dans ses œuvres.
48. Revêtons ce Christ, créé homme nouveau selon Dieu !
49. Mais reprenons notre texte.
50. L'Apôtre applique le terme : « fait », à celui qu'il sait être né.
51. Tout ce que nous pouvons dire du Fils, c'est qu'il est né, et qu'il est éternel.

5. Prière finale

52. Dieu Tout-puissant, je te proclamerai Père éternel !
53. Je reconnais ta présence dans les merveilles de la nature.
54. Tu es le Père du Fils éternellement né de toi.
55. L'Esprit-Saint, lui non plus, n'est pas une créature.
56. L'Esprit est ton Esprit-Saint, comme le Fils est ton Fils Unique. Je ne dirai rien de plus !
57. Conserve intacte la ferveur de ma foi !

1. Introduction

1. Nous voici près d'arriver au port

Sous le souffle de l'Esprit-Saint, nous entrevoyons enfin le port sûr et tranquille que nous offre une foi solide. Ainsi arrive-t-il couramment qu'après avoir été ballotté par une mer démontée et une violente tourmente, le marin, devant l'entrée d'un port, se voie parfois empêché d'y entrer par un fort reflux, jusqu'à ce qu'à la fin, ce même flot le pousse par ses lames énormes et redoutables dans une rade connue de lui et où il se trouvera en sécurité. Tel sera aussi, je l'espère, notre sort, en ce douzième livre : nous nous donnons bien du mal pour lutter contre la tempête suscitée par l'hérésie ; puisque nous offrons la poupe robuste de notre navire aux flots agités de cette très grave impiété, ce flot lui-même nous entraînera dans la baie où nous trouverons le repos souhaité !

Tous en effet, étant en butte au gros vent de cette dangereuse doctrine, on voit ceux-ci dans la crainte, ceux-là en danger de se perdre, et même on en aperçoit souvent d'autres qui font naufrage, du fait que s'appuyant sur l'autorité du prophète, ces gens prétendent que Dieu le Fils Unique est une créature. Il n'y a pas en lui de naissance, nous disent-ils, mais création, car la Sagesse personnifiée s'exprime ainsi : « Dieu m'a créée au commencement de ses voies » (Pr 8, 22). Oui, telle est la plus forte rafale de la tempête qu'ils soulèvent, telle est l'énorme lame de fond qui s'élance de cette trombe aux tourbillons écumants. Quand nous aurons supporté son choc, lorsque nous l'aurons brisée par la solide étrave de notre vaisseau, elle nous conduira ensuite jusqu'au port très sûr du littoral que nous désirons.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

2. Notre navigation est assistée de l'Esprit

Mais nous ne nous appuyons pas, comme les marins, sur des espoirs incertains ou hors de notre portée : parfois ceux-ci naviguent au petit bonheur plutôt que dans la certitude de suivre la bonne route, car les vents inconstants ou changeants leur font défaut ou les éloignent de leur chemin. Nous, en ce qui nous concerne, nous sommes assistés de l'indéfectible Esprit qui suscite notre foi, ce don du Fils Unique de Dieu qui demeure en nous et nous conduit vers des eaux tranquilles, dans une course continue.

Car nous ne connaissons pas un Christ Seigneur créature : il ne l'est pas ; nous ne disons pas qu'il a été fait : il est lui-même le Seigneur de tout ce que Dieu a fait. Au contraire, nous le savons Dieu, un Dieu qui est le propre rejeton de Dieu le Père. Il est vrai, de par la bienveillance de la tendresse divine, nous sommes nous aussi, appelés fils de Dieu et adoptés comme tels. Mais lui, il est le vrai et le seul Fils de Dieu le Père, et sa naissance est parfaite et véritable, connue seulement du Père et du Fils.

Telle est notre foi, la seule foi que nous professons : affirmer que le Fils n'est pas fils adoptif, mais qu'il est né du Père ; qu'il n'est pas fils par suite d'un choix, mais par génération. En effet nous ne le prétendons pas créé, nous ne disons pas qu'il n'est pas né, car nous n'assimilons pas le Créateur à sa créature, et nous ne trompons pas les gens en parlant d'une naissance sans génération. Il n'existe pas par lui-même, celui qui procède d'une naissance ; il n'est pas inné, celui qui est Fils ; et celui qui est Fils ne peut pas être autre que le Fils qu'il est par naissance.

2. *Le Fils n'est pas une créature*

3. Nos hérétiques opposent l'Esprit des prophètes à l'Esprit de l'Evangile

Or cela ne fait aucun doute, les bonnes raisons qu'invoque l'impiété sont contraires et à l'opposé des raisons qui sous-tendent notre foi ; et il n'est guère possible d'accepter comme orthodoxe ce qui manifestement est pris dans une acception hétérodoxe.

Ainsi par exemple, ces nouveaux réformateurs de la foi des Apôtres, font entrer en lice l'Esprit des Prophètes et l'Esprit de l'Evangile, ils les opposent, leur supposant un différent : ceux-là prophétiseraient une chose, celui-ci en annoncerait une autre. Ainsi Salomon nous inviterait à vénérer une créature, tandis que Paul blâmerait ceux qui servent une créature [1]. Evidemment, si on les comprend selon leur interprétation impie, ces deux textes qu'ils ont en vue, ne semblent pas s'accorder : l'Apôtre, instruit dans la Loi, mis à part selon un dessein éternel, héraut du Christ qui parle par sa bouche [1a], ignorerait la prophétie, ou s'il la connaissait, la rejetterait, lui qui ne reconnaît pas dans le Christ une créature, mais lui donne le nom de Créateur ; il nous défend de rendre un culte à la créature, lui qui nous demande de ne servir que le Créateur en ces termes : « Eux qui ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge, et qui ont servi la créature de préférence au Créateur, qui est béni éternellement » (Rm 1, 25).

4. Mais les Prophètes comme les Apôtres, nous disent que le Christ est créateur

Le Christ qui parle par la bouche de Paul, ne te reprochera-t-il pas pour le moins ce langage mensonger qu'avance ton impiété ? Ne condamnera-t-il pas un tant soit peu ce charlatanisme qui déguise la vérité ? Car tout a été créé par le Christ Seigneur [2], et par suite, il possède en propre le nom de Créateur. Nous n'avons pas à lui attribuer la nature et l'appellation de ce qui est son ouvrage. Melchisédech nous en est

1. Prov 8, 22 (le fameux texte controversé) opposé à Rm 1, 25.
1 a. Cf. 2 Co 13, 3.
2. Cf. Col 1, 16.

témoin : il le désigne comme le Dieu créateur du ciel et de la terre, et s'exprime ainsi : « Béni soit Abraham par le Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre » (Gn 14, 19). Le prophète Osée nous apporte le même témoignage : « Je suis le Seigneur ton Dieu, qui ai affermi le ciel et créé la terre, moi dont les mains ont créé toute l'armée du ciel » (Os 13, 4 LXX). Ce que confirme la lettre de Pierre : « Qu'ils lui confient leurs âmes comme au Créateur fidèle » (1 P 4, 19).

Pourquoi donner à l'ouvrier le nom de son ouvrage ? Pourquoi appeler Dieu d'un terme qui nous revient ? Il est notre Créateur, il est le Créateur de toute l'armée céleste !

5. Le Créateur ne saurait être créature

La foi transmise par l'Apôtre et les Evangiles nous invite à entendre ces textes du Fils par qui toutes choses ont été faites ; dès lors, pourquoi celui-ci serait-il mis sur un pied d'égalité avec son œuvre ? Comment porterait-il un nom que tous portent par leur nature ?

De prime abord, le bon sens dont est dotée l'intelligence humaine, répugne à concevoir un Créateur créature, car la création est l'œuvre du Créateur. Si celui-ci était créature, il serait également sujet à la corruption, soumis à l'attente, astreint à la servitude. Le bienheureux Apôtre Paul dit en effet : « Aussi la longue attente de la créature espère la révélation des fils de Dieu. La création, en effet, a été assujettie à la vanité, non de son gré, mais par celui qui l'a soumise ; elle garde l'espérance, car la créature elle-même sera affranchie de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté de la gloire des fils de Dieu » (Rm 8, 19-21)[3].

Si donc le Christ était une créature, il resterait forcément en suspens, dans une espérance soumise à une longue attente ; même si sa longue attente concernait plutôt notre sort, du fait de cette attente il serait assujetti à la vanité, et cet assujettissement à un destin, serait indépendant de son gré. Soumis contre son gré, il serait forcément esclave. Or s'il était esclave, il demeurerait aussi dans une nature destinée à la corruption. L'Apôtre en effet, nous l'enseigne, tout cela c'est le propre de la créature ; la créature sera délivrée de tout cela à la suite d'une longue attente, pour resplendir de la gloire destinée à l'homme.

Oh ! quelle déclaration inconsidérée et impie que de faire à Dieu l'affront de le présenter comme une créature et de lui prêter ces contraintes ridicules : espérer, être soumis, devoir connaître la corruption, avoir à être délivré pour accéder, non à sa gloire, mais à celle qui est destinée à notre humanité, alors qu'il doit nous promouvoir à quelque reflet de sa gloire !

3. La ponctuation de cette citation, dans P.L., suit la Vulgate, mettant un point après « spe ». Celle de C.C. est conforme à celle des traductions : Bible de Jérusalem et TOB.

6. Prendre la condition d'esclave manifeste sa puissance

Mais l'impiété de nos gens progresse avec un grand déploiement de perfidie, par cette audace que leur permet un langage que rien n'autorise : on en déduit que si le Fils est créature, le Père lui non plus, n'est pas différent de la créature. En effet, le Christ qui demeurait dans la condition divine, a pris la condition d'esclave[4]. Si le Fils, qui est de condition divine, était une créature, Dieu ne serait pas loin d'être une créature, puisqu'une créature serait de condition divine. Etre de condition divine ne doit pas être compris autrement que demeurer dans la nature de Dieu : de ce fait, Dieu aussi serait créature, puisqu'une créature posséderait sa nature.

Mais celui qui était de condition divine n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; de son égalité avec Dieu, c'est-à-dire de sa condition divine, il est descendu dans la condition d'esclave. Or il ne peut descendre de Dieu dans l'homme, si Dieu ne se dévêt[5] de sa condition divine. Il se dévêt, mais il ne cesse d'être ce qu'il était, même s'il devient autre que ce qu'il était. Car s'il se dévêt de lui-même, il n'est pas privé de lui-même, puisque la majesté de sa puissance demeure, du fait même qu'il a pouvoir de se dévêtir : passer dans la condition d'esclave ne veut pas dire perdre la nature de Dieu, puisque se dévêtir de la condition divine n'est rien d'autre que l'œuvre de la puissance de Dieu.

7. Le Fils mérite qu'on lui rende le même culte qu'au Père

Etre de condition divine n'est donc rien d'autre qu'être égal à Dieu ; aussi le Seigneur Jésus-Christ, qui est de condition divine, a-t-il droit à un honneur égal à celui que l'on rend au Père. Il l'affirme lui-même : « Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé » (Jn 5, 23).

Les êtres ne seraient pas divers si l'on rendait à tous le même honneur. C'est en effet, à juste titre que des personnes d'un rang égal ont droit au même témoignage de respect ; sinon, ou bien un grand honneur serait rendu à tort à des gens d'un rang inférieur, ou bien ce serait un affront pour ceux qui leur sont supérieurs, si leurs inférieurs recevaient un honneur égal à celui qu'on leur rend.

Or si le Fils, considéré comme créature plutôt que comme né du Père, avait droit à un honneur égal à celui que l'on rend au Père, ne parlons plus de culte d'adoration à rendre au Père, puisque le culte qui nous serait demandé pour lui, serait le même que le culte rendu à une créature. Mais non, du fait qu'il est né du Père, le Fils est égal à Dieu le Père, et mérite aussi un honneur égal. Car il est Fils et non créature.

4. Cf. Ph 2, 6-7.

5. Nous traduisons ici par : « dévêtir » le mot « evacuo » = se vider, s'anéantir. Ceci en fonction du contexte : on se dévêt sans cesser d'être ce qu'on est.

8. « De mon sein, je t'ai engendré ! »

Relevons au sujet du Fils, cette magnifique paroie mise sur la bouche du Père : « De mon sein, dès l'aurore, je t'ai engendré » (Ps 109, 3). Comme nous l'avons souvent répété, n'ayons pas sur Dieu des idées à priori, inspirées par la faiblesse de notre intelligence : lorsqu'ici le Père nous dit qu'il a engendré son Fils « de son sein », n'allons pas croire qu'il existe à partir d'organes internes et externes réunis par des membres, comme il en est des corps qui sont à l'origine des êtres corporels. Non, le Maître de la nature demeure libre et parfait, il n'a que faire avec la nécessité qui préside à l'origine des êtres de la nature; il nous signifie par ce texte le caractère propre de la naissance de son Fils Unique, engendré par la puissance de sa nature immuable.

Esprit naissant d'un Esprit, celui-ci naît doté du caractère propre d'un Esprit par lequel lui aussi est Esprit ; et pourtant, ce qui est à la racine de sa naissance ne saurait être qu'éléments parfaits et immuables. Et s'il naît d'un principe parfait et immuable, il est nécessaire qu'à partir du caractère propre de Celui qui est à sa source, il naisse doté des propriétés de celui-ci. Certes, notre nature humaine a besoin, de par sa constitution spécifique, d'être contenue en germe dans le sein d'une mère ; mais en Dieu qui est parfait, n'étant pas composé de parties, et dont la nature spirituelle ne change pas, car « Dieu est Esprit » (Jn 4, 24), il n'y a pas de place pour cette nécessité propre à notre nature, d'avoir des organes internes. Mais parce que l'Esprit voulait nous enseigner sa naissance d'un Esprit, il propose à notre intelligence à titre d'exemple, la manière dont nous tirons notre origine ; ceci non pas en tant qu'image de sa naissance, mais pour nous faire comprendre qu'il a été engendré. Ainsi cet exemple n'a pas pour effet de laisser entendre une nécessité, mais son but est d'éclairer notre pensée.

Si donc Dieu, l'Unique-Engendré, était une créature, quel sens aurait pour notre intelligence un texte qui nous fait comprendre une génération divine selon les normes d'une naissance humaine ?

9. Dieu nous parle souvent par analogies

Or bien souvent Dieu fait appel aux analogies qu'offrent nos membres corporels, pour signifier la grandeur de ses opérations, instruisant ainsi notre esprit au moyen d'un langage qui nous est familier.

Ainsi en ces textes : « Lui dont les mains ont créé toute l'armée du ciel » (Is 45, 12), ou bien : « Les yeux du Seigneur sont sur les justes » (Ps 33, 16), ou encore : « J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur » (Ac 13, 22). Par ce mot : « cœur », est exprimée par Dieu sa volonté de faire du bien à David, en raison de la droiture de ses mœurs ; en nous parlant de ses « yeux », on veut nous faire comprendre la connaissance que Dieu a de toutes choses, étant donné que rien n'échappe à sa science, tandis qu'en mentionnant ses « mains », on nous laisse entendre qu'il réalise ses œuvres, puisque tout vient de Dieu.

Ces mots qui désignent des organes corporels, ne nous empêchent pourtant pas d'admettre que Dieu veut, prévoit et produit toutes choses, sans l'intermédiaire d'un corps. Dès lors, pourquoi cette affirmation que Dieu a engendré son Fils « de son sein », n'apporterait-elle pas à notre intelligence le sens d'une naissance indépendante de tout contexte corporel, puisqu'en utilisant d'autres termes qui désignent d'autres organes, on nous montre par là aussi en Dieu la réalisation de ce qu'il fait.

10. L'expression : « Engendré du sein » manifeste une vraie naissance

Par conséquent, l'on parle de « cœur » pour faire entendre la volonté, d' « yeux » pour suggérer la vision, de « mains » pour traduire l'efficacité divine ; or Dieu veut, prévoit et agit au-delà d'une comparaison inadéquate avec des organes humains, et pourtant c'est bien cette comparaison qui est exprimée par ces termes de cœur, yeux, mains. Dès lors, si l'on nous dit qu'il a « engendré de son sein », ne voudrait-on pas nous montrer qu'il s'agit ici d'une vraie naissance ? Dieu n'a pas engendré de son sein à proprement parler, comme il n'a pas agi par sa main, vu par ses yeux et voulu par son cœur ; mais de même qu'en se servant de ces mots, on nous laisse entendre qu'il a vraiment tout fait, tout vu, tout voulu, ainsi, en nous parlant de « sein », on nous laisse entendre que Dieu a vraiment engendré de lui-même celui qu'il a engendré, non par un sein maternel, mais en vérité. C'est de cette façon que Dieu ne veut pas, ne voit pas, n'agit pas en se servant d'organes corporels, mais pourtant emploie des termes s'y référant, pour nous permettre, par le moyen de ces organes corporels, de prendre conscience de la puissance de son action incorporelle.

11. Jamais le Seigneur ne s'est présenté comme une créature

Telle n'est pas la coutume chez les hommes, et tel n'est pas non plus ce qui ressort de la doctrine du Seigneur, que le disciple ait un rang supérieur à celui de son maître[6], et que le domestique commande à son patron : l'un se soumet à l'autre : en raison de son ignorance, l'ignorant au savant, et par suite de sa condition inférieure, le serviteur à son maître. Puisqu'en décide ainsi le simple bon sens, sur quoi nous appuyons-nous maintenant pour avoir l'audace de dire ou de penser que Dieu est créature et le Fils son ouvrage ?

Est-il un texte où le Maître et Seigneur nous ait tenu ce langage, à nous qui sommes ses serviteurs et ses disciples, et où il nous ait montré sa naissance comme une création et un ouvrage. Le Père l'aurait-il présenté comme étant autre que son Fils, et le Fils aurait-il reconnu que Dieu n'était pas son propre Père ? Il est en tout cas un texte qui montre bien qu'il est né, et non pas créé ou produit : « Qui aime le Père, aime aussi le Fils qui est né de lui ! » (1 Jn 5, 1).

6. Cf. Mt 10, 24.

12. Le nom de Fils ne convient pas aux choses créées

Les choses créées sont des productions, elles ne sont pas le fruit de la génération. Car le ciel n'est pas fils, la terre n'est pas fille, il n'y a pas de naissance du monde ; de tout cela il est dit : « Tout a été fait par lui » (Jn 1, 3), et le prophète s'exprime ainsi : « Les cieux sont l'œuvre de tes mains » (Ps 101, 26), et ailleurs : « N'abandonne pas l'œuvre de tes mains » (Ps 137, 8).

Allons, la peinture est-elle fille du peintre, le glaive fils de l'armurier, la maison fille de l'architecte ? Ce sont là les œuvres de ceux qui les ont faites ; par contre le Fils seul, est Fils du Père : il est né de lui.

13. Quant aux hommes, ils sont devenus fils de Dieu, mais ils ne sont pas nés tels

Quant à nous, c'est vrai, nous sommes fils de Dieu, mais fils par création. Jadis, en effet, nous étions « fils de colère » (Ep 2, 3) : mais devenus fils de Dieu par l'Esprit d'adoption, nous méritons d'être appelés tels, mais nous ne sommes pas nés fils de Dieu.

Non, tout ce qui devient, n'était pas avant de devenir ; nous n'étions pas fils, mais nous sommes devenus ce que nous sommes. Auparavant, en effet, nous n'étions pas fils, mais après en avoir été rendus dignes, nous le sommes. Nous ne sommes donc pas nés fils, mais nous sommes devenus fils ; nous n'avons pas été engendrés, mais rachetés. Dieu en effet, s'est acquis un peuple, et de ce fait, il a engendré ce peuple. Nous le savons bien, si Dieu a engendré des fils, ce ne sont pas ses fils en toute rigueur de termes. Il ne nous dit pas : « J'ai engendré mes fils et je les ai exaltés », mais seulement : « J'ai engendré des fils et je les ai exaltés » (Is 1, 2).

14. A cela on objecte ce texte : « Israël, mon fils premier-né »

Mais du fait qu'il est dit : « Israël, mon fils premier-né » (Ex 4, 22), quelqu'un prétendra peut-être que cette expression : « Mon premier-né » enlève au Fils le caractère propre qui lui vient de sa génération. Puisque Dieu appelle Israël : « Mon Fils », un terme soulignant la caractéristique propre du Fils est utilisé pour désigner l'adoption faite par Dieu des fils qu'il a créés ; et par suite, ces mots : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé » (Mt 17, 5), ne rendent pas compte d'un caractère propre au Fils de Dieu, puisque « mon Fils », s'applique en propre, dans l'autre texte, à des gens qui ne sont pas encore nés. On nous apprend qu'ils ne sont pas encore nés, bien qu'on les dise être nés, par ce texte : « Au peuple qui naîtra, que le Seigneur a fait » (Ps 21, 32).

15. Mais Israël n'est pas le propre Fils de Dieu

Le peuple d'Israël a donc à naître pour exister. Et du fait que l'on ne nous dit pas qu'il est né, il n'y a pas à comprendre qu'il existe. Car il est fils par adoption, et non par génération ; il n'est pas le propre Fils de Dieu, mais on l'appelle de ce nom de fils. Car bien que l'Ecriture emploie ce terme : « Mon premier-né » pour le désigner, il y a pourtant une différence énorme entre : « Mon Fils bien-aimé », et « Mon fils premier-né » ! Car là où il y a eu naissance, on rencontre cette expression : « Mon Fils bien-aimé » ; et là où il y a eu choix parmi les nations et initiative d'adoption, on trouve : « Mon fils premier-né ». Celui-ci, parce qu'il appartient à Dieu, est son premier-né ; celui-là, parce qu'il est à lui, est son Fils. Remarquons l'ordre des mots dans le texte latin[7] : lorsqu'il s'agit d'une naissance, le Fils est désigné d'abord comme sien, et ensuite comme bien-aimé, mais lorsqu'il s'agit d'un choix, le fils est qualifié d'abord de premier-né, et ensuite seulement de sien. Israël a pour caractéristique d'avoir été adopté parmi toutes les nations, et de ce fait, il est premier-né. Mais il est clair que la caractéristique du seul être qui soit né de Dieu est d'être son Fils.

C'est pourquoi il n'y a pas de naissance parfaite et véritable, là où l'on rencontre plutôt une attribution qu'une génération. Certes, il n'est pas douteux que ce peuple qui lui naît comme fils, tient son existence de Dieu. Il devient un peuple, alors qu'il ne l'était pas ; et du fait qu'il est constitué comme peuple, on dit qu'il est né. Mais il n'y a pas ici de vraie naissance, car auparavant ce peuple était autre que le Fils de Dieu. Et par suite, il n'était pas fils avant de naître, c'est-à-dire avant de devenir fils : le fils choisi parmi les nations était nation avant de devenir fils. Et puisqu'il n'a pas toujours été fils, il n'est pas le vrai Fils. Au contraire, Dieu, l'Unique-Engendré, a toujours été Fils, il ne fut jamais rien d'autre que Fils, et il ne saurait être autre que Fils. Et puisqu'il a toujours été Fils, l'intelligence ne peut admettre un temps où il n'était pas.

16. Il en est de même des hommes, dont la naissance a commencé dans le temps

Les fils des hommes[8], eux, n'ont pas toujours existé dans le temps : d'abord parce qu'ils sont tous nés de parents qui tous, n'existaient pas avant de naître. Car bien que tous ceux qui naissent, tirent leur origine d'un père antérieur à eux, celui dont ils naissent n'existait pas avant de naître. Par suite, celui qui naît n'existait pas avant de naître : il naît, mais il y eut un temps avant sa naissance. Voici qu'il naît, mais hier il n'était pas ; et puisqu'il est alors qu'il n'était pas, il commence à exister, et nous comprenons très bien qu'un être qui n'était pas hier,

7. « Dans le texte latin » est une glose pour faire comprendre la pensée d'Hilaire, car la traduction française ne peut rendre l'ordre des mots du latin : « Filius meus dilectus » et : « Filius primogenitus meus ».

8. « Nativitates humanae » = filii hominum.

reçoive sa naissance aujourd'hui. Ainsi, cette naissance qui lui donne d'exister, vient après un temps où il n'était pas ; puisqu'aujourd'hui vient après hier, il est donc forcé que pour l'homme, il soit un temps où il n'existait pas.

Telle est la condition ordinaire concernant toute origine, sur le plan humain : tout reçoit son commencement, puisque, auparavant, rien n'existe ; tout reçoit son commencement, d'abord dans le temps, comme nous l'avons montré, et ensuite par une cause préexistante. Dans le temps, cela ne fait aucun doute, étant donné que ce qui commence maintenant d'exister, n'était pas auparavant ; par une cause aussi, puisque ce qui existe ne saurait exister sans une cause antérieure. Remonte en effet, à l'origine de toutes choses, et tourne ton intelligence vers ce qui était auparavant. Tu ne découvriras rien qui n'ait commencé d'exister par une cause, puisque tout a été créé par la puissance de Dieu, et ne naît pas d'ailleurs. Du fait même qu'une succession naturelle impose à chaque enfant de n'avoir pas été et de commencer à être, chacun existe dans un temps, après tel temps ; et puisque tout est toujours après un temps, tout prend source à partir d'êtres qui eux aussi, n'existaient pas auparavant, tant il est vrai que les créatures naissent de ce qui n'existait pas avant elles. Adam lui-même, le premier père du genre humain, vient de la terre, tirée du néant, et après un certain temps, c'est-à-dire après que le ciel, la terre, le jour, le soleil, la lune et les astres eurent été créés ; lui qui ne tire pas son origine d'un autre homme, a pourtant lui aussi, commencé d'être, alors qu'il n'était pas.

17. Mais le Fils de Dieu, lui, est éternel !

Mais lorsque nous parlons de Dieu, l'Unique-Engendré, qui ne connaît pas de temps antérieur à lui, il n'y a pas lieu de penser qu'il fut un jour où il n'existait pas : dire « un jour » impliquerait une antériorité, et : « il n'existait pas », l'existence du temps. Le temps n'aurait pas commencé d'être après lui, mais lui-même serait après le temps ; ce temps en dehors duquel il se trouve, du fait qu'il n'y avait pas de temps avant sa naissance, serait alors avant lui. Par ailleurs, on ne saurait comprendre que le Fils, né de Celui qui est, puisse être né de ce qui n'est pas : car c'est Celui qui est, et en tant qu'il est, qui lui donne son existence ; ce qui n'est pas ne saurait être l'origine de sa naissance.

Il n'y a donc pas lieu de supposer qu'il n'existait pas avant de naître, ce Fils qui n'est pas dans le temps, puisqu'il n'a pas de jour où il n'ait été ; et de même, on ne peut pas dire qu'il est né de rien, sans prétendre par là qu'il n'existait pas dans le Père, c'est-à-dire en son auteur.

3. Le Fils est éternel

18. De fait, l'éternité du Fils est attaquée

Mais, j'en suis conscient, la plupart de ces gens, ou bien sont dotés d'un esprit obnubilé par la mauvaise foi, ce qui les empêche de percevoir le mystère de Dieu, ou bien montrent un acharnement qui les pousse à s'opposer à Dieu sous des dehors de piété, dominés qu'ils sont par l'esprit du mal. Aussi aiment-ils à raconter aux oreilles des simples : puisque nous prétendons, nous, que le Fils a toujours été, et qu'il n'y a jamais eu de jour où il n'était pas, il faut le dire sans naissance, du fait qu'il a toujours été. Car n'importe qui vous le dira : on ne saurait admettre que naisse quelqu'un qui a toujours été ; si l'on naît, c'est bien en effet, que l'on n'était pas ; que vienne à l'existence ce qui n'était pas, voilà pour le simple bon sens ce qui s'appelle naître, et uniquement cela.

Ils ajoutent encore ces paroles, assez insidieuses, et propres à convaincre ceux qui les écoutent : « Si le Christ est né, c'est qu'il a commencé, et s'il a commencé, c'est qu'il n'était pas. Et puisqu'il n'était pas, il est clair qu'auparavant il n'existait pas. » Ainsi, telle est, selon eux, la conclusion que doit tirer quelqu'un dont l'intelligence est éclairée : « Il n'était pas avant de naître » [9] : puisque naît à l'existence ce qui n'était pas et non ce qui existe déjà [10], et puisque quelqu'un qui aurait déjà existé n'aurait eu nul besoin de naître, c'est donc que le Fils est né pour exister, et parce qu'il n'existait pas.

19. Si l'attaque est subtile...

Il aurait tout d'abord fallu que ces gens qui affichent une si haute estime de la sainte science des réalités divines, affichent aussi l'estime de la vérité annoncée par l'Evangile et les Apôtres ! Ils auraient dû rejeter les problèmes compliqués d'une philosophie rusée, et suivre plutôt la foi que l'on trouve en Dieu. Car le sophisme d'une question résolue par un syllogisme, dépouille facilement une pensée peu éclairée de l'aide que lui apporterait sa foi, puisqu'une thèse insidieuse, par une question qui pousse la pensée en ses derniers retranchements, ne permet pas une réponse simple, allant de soi, en raison de l'interrogation que l'on nous pose.

9. Citation de la lettre d'Arius, cf. livre VI, ch. 6.
10. P.L. met un point, alors que C.C. n'a qu'une virgule.

En effet, lorsqu'on nous demande : « Quelqu'un existe-t-il avant sa naissance ? » que reste-t-il à répondre à une question aussi élémentaire, si ce n'est d'affirmer nous aussi : Non, personne n'existe avant de naître ? En effet, aussi bien sous l'angle de la nature que celui d'une nécessité logique, ce qui existe ne naît pas ; c'est évident, si l'on naît, c'est pour exister, et non parce que l'on était. Nous admettons cette conclusion, car elle nous paraît juste ; dépouillés de la conviction qui soutient notre foi, déjà vaincus, nous donnons notre accord à des thèses impies et hétérodoxes !

20. ...Nos armes ne sont pas matérielles, elles sont spirituelles !

Comme nous l'avons signalé à plusieurs reprises, le bienheureux Apôtre Paul prévoit ce danger et nous avertit de nous tenir sur nos gardes : « Prenez garde, nous dit-il, que personne ne vous dépouille[11] par la philosophie et la creuse duperie qui découle de la tradition des hommes, des éléments du monde, et non du Christ. Car en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Col 2, 8-9).

Nous avons donc à nous garder de la philosophie, et non pas tant fuir que réfuter les enseignements de la tradition des hommes. Ne leur permettons pas en effet, de paraître triompher, alors qu'ils induisent en erreur. Car si nous annonçons « Le Christ, Puissance de Dieu et Sagesse de Dieu » (1 Co 1, 24), il nous convient davantage de répondre aux doctrines humaines que de les éviter, et nous avons à protéger et à instruire les simples, pour qu'ils ne soient pas dépouillés de leur foi par ces enseignements.

Dieu en effet, est tout-puissant, et dans sa puissance, il dispose tout avec sagesse, sa force s'exerce avec raison, et sa raison n'est pas dénuée de force. Ceux qui annoncent le Christ au monde doivent donc combattre les doctrines hétérodoxes et imparfaites du monde, en leur opposant la science d'une Sagesse toute-puissante, selon cette parole du bienheureux Apôtre : « Car nos armes ne sont pas matérielles ; mais par la puissance de Dieu, elles sont capables de renverser des forteresses. Elles détruisent tout raisonnement et toute hauteur qui s'élèvent contre la connaissance de Dieu » (2 Co 10, 4-5). L'Apôtre ne laisse pas notre foi sans armes et à bout d'arguments. Certes, la foi a une importance capitale pour nous conduire au salut, mais si elle n'est pas façonnée par la doctrine, elle nous sera une retraite très sûre pour nous y réfugier en cas de conflit, mais elle ne pourra tenir tête sans broncher, lorsqu'elle se verra affrontée à des adversaires. Comme les faibles, elle trouvera un camp retranché pour abriter sa fuite, mais elle ne connaîtra pas la force intrépide de ceux qui se savent appuyés par les murailles d'une forteresse.

Nous avons donc à réduire ces controverses arrogantes qui s'en prennent à Dieu, à détruire les retranchements de leurs arguments fallacieux, à démolir tout esprit hautain qui se met au service de l'impiété ; nous avons à les combattre par des armes non pas charnelles, mais spirituelles ; non par une doctrine terrestre, mais par une sagesse céleste : c'est un fait, autant il y a de différence entre les réalités divines et les réalités humaines, autant un enseignement céleste dépasse ce qui n'est que spéculation humaine.

11. Quand il citait ce texte aux livre VIII, ch. 53 et livre IX, ch. 1, Hilaire ne mettait pas « spoliet », mais « seducat ».

21. Un être qui naît, peut être éternel si son auteur est éternel

Que nos gens à l'esprit perfide ne se creusent donc pas tant la tête ! Qu'ils n'aillent pas penser, parce que, eux, ils ne le comprennent pas, que nous nions ce que, seuls, nous comprenons et croyons de manière orthodoxe. Car, selon ce que veulent dire les mots, lorsque nous affirmons que le Fils est né, nous n'annonçons tout de même pas qu'il n'est pas né ! Ne pas être né et être né, ne veulent pas dire la même chose : ici on vient d'un autre, tandis que là, on ne procède de personne. Autre est celui qui est toujours l'Eternel sans auteur, autre est celui qui est coéternel au Père, son auteur. Là où le Père est auteur, il y a naissance ; mais si l'auteur est éternel, nous avons affaire à une naissance éternelle : car, comme une naissance suppose un auteur, une naissance éternelle est le fruit d'un auteur éternel. Or tout ce qui existe toujours, est de ce fait, éternel. Mais cependant tout ce qui est éternel, n'est pas également inné : car ce qui est né de toute éternité, jouit d'une naissance éternelle, tandis que ce qui est inné, est inné éternellement. Mais si ce qui est né de l'Eternel, n'était pas né Eternel, il en résulterait que le Père non plus, ne serait pas auteur Eternel.

Si donc le Fils, né du Père Eternel, n'était pas Eternel, sans aucun doute son auteur ne le serait pas non plus. Car tout ce qui est attribut infini pour celui qui donne la vie, est aussi attribut infini pour celui qui naît de lui. Car ni la raison, ni la pensée, n'admettent d'intermédiaire entre la naissance du Fils de Dieu, et sa génération par Dieu le Père. Dans la génération est inclue la naissance, et dans la naissance la génération. Il n'y a pas à séparer l'une de l'autre, car sans l'une et l'autre, il n'y a plus ni l'une ni l'autre. Si donc il n'y a rien sans qu'il y ait l'une et l'autre, dans tous les cas, on devra maintenir l'une et l'autre : car la naissance ne peut se concevoir dans le Fils sans génération de la part du Père, et la génération du Père ne saurait être sans la naissance du Fils.

22. L'hérétique insiste !

Mais incapable de percevoir ce mystère divin, notre homme objectera : « Tout ce qui est né n'existait pas. Car il faut être né pour exister ».

23. Mais le Fils est toujours Fils

Certes, qui donc mettrait en doute que chez nous autres hommes,

un nouveau-né n'existe pas avant de naître ! Mais c'est une chose de naître de quelqu'un qui n'existait pas, et c'en est une autre de naître de celui qui existe de toute éternité. Car tout bébé n'existait pas avant de naître et commence d'être dans le temps ; il grandit durant son enfance, et après son adolescence, à son tour il devient père. Mais il n'avait pas toujours été père, lui qui était devenu un adolescent, de l'enfant qu'il était, et qui, pour devenir cet enfant, avait commencé par être un bébé.

Celui donc qui n'est pas toujours père, n'engendre pas non plus toujours. Mais là où il y a quelqu'un qui est toujours Père, il y a aussi quelqu'un qui est toujours Fils. C'est pourquoi, si tu perçois ou si tu entrevois un Dieu qui, dans le mystère où tu le saisis, a comme propriété d'être Père, mais ne serait pas toujours le Père du Fils qu'il engendre, tu percevrais et découvrirais un Fils qui ne serait pas toujours celui que le Père a engendré. Mais si le Père a toujours en propre d'être toujours Père, il est forcé que le Fils ait toujours en propre d'être toujours Fils. Dès lors, comment pourrions-nous avoir en notre pensée et formuler dans notre langage, que le Fils n'était pas avant de naître, lui à qui appartient en propre d'être toujours ce qu'est un Fils ?

24. Tel est le propre de Dieu : être toujours

Puisque Dieu, l'Unique-Engendré, renferme en lui la forme et « l'image du Dieu invisible » (Col 1, 15), la plénitude de la Divinité qui réside en lui, le rend en tous points égal à Dieu le Père. Comme nous l'avons enseigné en effet, dans les livres précédents [12], par la puissance qu'il possède et par le respect qu'on lui doit, le Fils mérite d'être honoré comme le Père dont il partage la puissance. De même, comme le Père est éternel, il partage aussi cet attribut avec son Fils, en tant que celui-ci est son Fils. Moïse dit en effet : « Celui qui est m'a envoyé vers vous » (Ex 3, 14). Il n'y a pas ici à se tromper sur le sens de ce texte : Dieu a en propre d'être Celui qui est. Car on ne peut concevoir ni dire que ce qui est n'est pas. Etre et ne pas être, sont en effet contraires, et ces deux mots ont un sens opposé, ils ne peuvent coïncider dans une seule et même signification : affirmer l'être, c'est nier le non-être. Par conséquent, lorsqu'on dit : « est », ni la pensée, ni le langage, ne peuvent en déduire que cela n'est pas.

Si nous essayons de faire revenir en arrière notre pensée et de la ramener toujours plus loin pour comprendre celui qui est Dieu, elle trouve toujours avant elle ce fait qu'il est, et uniquement cela [13]. Car ce qui est infini en Dieu, se soustrait toujours par son infini, à la réflexion de notre pensée, de sorte que l'attention de notre esprit qui se reporte en arrière, ne saisit rien d'autre que ce qui est le propre de Dieu : être

12. Cf. Livre III, ch. 13 et Livre IX, ch. 23.

13. C.C. signale qu'ici le texte est endommagé. Nous adoptons la leçon suggérée par P. Smulders.

toujours. Ceci parce que, lorsqu'on s'avance dans l'éternité, toujours se présente à nous que Dieu est toujours, et rien d'autre qui nous permettrait davantage de comprendre ce qu'est Dieu.

Tel est donc ce que Moïse veut nous faire entendre, tel est aussi ce que le simple bon sens nous permet d'entrevoir ; et cela même est le propre de l'Unique-Engendré, au témoignage de l'Evangile qui nous certifie : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était près de Dieu » (Jn 1, 1) ; « Il est la lumière véritable » (Jn 1, 9) ; « Dieu, l'Unique-Engendré, est dans le sein du Père » (Jn 1, 18), et Jésus est « Dieu au-dessus de tout » (Rm 9, 5).

25. Il a toujours été, et il est né

Le Fils était donc et il est, car il procède de Celui qui est toujours ce qu'il est. Mais procéder de lui, c'est-à-dire être du Père, c'est sa naissance : il n'est pas éternel par lui-même, mais par l'Eternel. Son éternité, il ne la tient pas de lui-même, mais de l'Eternel. Or procéder de l'Eternel ne veut pas dire autre chose qu'être Eternel. Si le Fils n'était pas éternel, le Père, auteur de sa génération, ne serait pas éternel, lui non plus. Puisque pour le Fils, le Père est toujours son Père, le Fils a pour caractère spécifique d'être toujours son Fils, et puisque ce mot : « Il est » exprime l'éternité, du fait qu'il a pour caractéristique d'être, il a aussi pour caractéristique d'être éternel.

Or, personne n'en doute, la génération implique la naissance, et la naissance nous fait connaître Celui qui demeure toujours, le Père, et non un être qui aurait eu un commencement. Et d'un autre côté, on ne peut en douter, il n'y a pas à naître si l'on existe déjà. Car naître n'apporterait rien à un être qui par lui-même, serait éternel. Mais Dieu, l'Unique-Engendré, celui qui est Sagesse de Dieu, Puissance de Dieu et Verbe, nous montre que le Père est son auteur, du fait qu'il est né. Il est né de Celui qui demeure à jamais, il n'est pas né de rien. Et puisque, né avant les temps éternels, sa naissance doit nécessairement être antérieure à toute pensée, il n'y a pas lieu de dire qu'il n'était pas avant de naître.

Si en effet, notre pensée pouvait concevoir que le Fils n'était pas avant de naître, notre pensée et le temps seraient alors antérieurs à sa naissance. Car tout ce qui n'était pas, est à présent sous l'emprise de la pensée et du temps, du fait même que l'on dit : Ce n'était pas ; car ne pas avoir été implique une portion du temps. Mais celui qui procède de l'Eternel, et qui a toujours été, n'existe pas sans naissance, et il a toujours été, puisqu'avoir toujours été transcende le temps, et qu'être né est la suite de la naissance.

26. Né « avant les temps éternels »

Ainsi nous affirmons la naissance de Dieu, l'Unique Engendré, mais une naissance avant les temps éternels. Car nous nous voyons obligés de

reconnaître cette naissance telle qu'elle ressort des paroles révélées par les Apôtres et les Prophètes : ceci parce que la pensée humaine ne peut comprendre une naissance en dehors du temps, car dans les réalités terrestres, on ne trouve rien qui soit né avant le temps. Et puisque c'est bien une telle naissance que nous enseignons, comment dire dans cette ligne de pensée, qu'il n'était pas avant de naître, puisque selon l'Apôtre, le Fils est Dieu Unique engendré « avant les temps éternels » (2 Tm 1, 9) ?

Si donc on le dit né « avant les temps éternels », ce n'est pas là une supputation de l'intelligence humaine, mais un aveu qui découle de la sagesse de la foi. Car une naissance suppose un Père, ce qui précède le temps est éternel, et ce qui est né avant les temps éternels échappe aux prises de toute pensée terrestre. Aussi est-ce assurément par un désir d'impiété que nous voulons à présent nous élever au-dessus de ce que peut concevoir la raison humaine, lorsque, poussés par la sagesse du monde, nous maintenons que le Fils n'était pas avant de naître, alors qu'il est né de toute éternité, d'une manière qui dépasse toute pensée et toute intelligence.

27. Pour nous le temps, pour Dieu l'éternité !

C'est en effet notre imagination ou notre science qui embrassent tous les temps. Ainsi nous savons que ce qui existe maintenant n'existait pas hier, car ce qui existait hier n'existe plus maintenant, tandis que ce qui est maintenant ne saurait être aujourd'hui que parce qu'il n'était pas hier. Notre imagination, elle, se porte vers le passé : avant la fondation de telle ville, il fut, sans aucun doute, un temps où cette ville n'était pas fondée. Par conséquent, puisque les temps sont subordonnés à notre science ou à notre imagination, nous jugeons d'une manière conforme à l'intelligence humaine, et de la sorte, nous estimons avoir le droit de dire d'un être : « Il n'existait pas avant de naître ». Car un temps antérieur précède toujours l'origine de chaque créature.

Par contre, dans les réalités divines, c'est-à-dire dans la naissance de Dieu, il n'y a rien avant les temps éternels ; ainsi on ne peut jamais dire : « avant qu'il soit né », en parlant de celui qui possède la promesse de l'éternité avant les temps éternels, selon la parole de l'Apôtre : « Dans l'espérance de la vie éternelle, promise avant les temps éternels, par le Dieu qui ne ment pas » (Tt 1, 2) ; on ne peut admettre, en effet, qu'ait commencé après quelque chose, celui que nous reconnaissons avoir existé avant les temps éternels.

28. Si le Christ existe depuis toujours, il est inadmissible de prétendre qu'il n'existait pas avant de naître

S'il est vrai qu'une naissance avant les temps éternels ne se rencontre pas chez les hommes et ne tombe pas sous les prises de notre intelligence, nous pouvons pourtant en croire le témoignage que Dieu nous

donne à son sujet. L'Apôtre nous déclare quelle est sa foi : pour lui, le Christ est né depuis toujours, c'est-à-dire qu'il existe avant les temps éternels, d'une manière inconcevable pour l'esprit humain ; dès lors, comment les mécréants de notre temps s'élèvent-ils là contre pour prétendre, selon ce que perçoit leur petite intelligence d'homme, qu'il n'était pas avant de naître ?

Ce qui est né avant le temps, est né depuis toujours, car ce qui est avant un temps éternel existe toujours. Or ce qui est né depuis toujours, a forcément existé autrefois, sinon il n'aurait pas été depuis toujours. Etre depuis toujours, exclut que l'on n'ait pas toujours été. Il est donc exclu que le Christ n'ait pas toujours été, puisqu'il est né depuis toujours ; dès lors, notre pensée ne saurait admettre qu'il n'était pas avant de naître ; car dans notre esprit, celui qui est né avant les temps éternels, est né depuis toujours, alors même que notre esprit est incapable de comprendre que l'on puisse être né avant le temps. Car si, ce qui est absolument indiscutable, nous avons à le reconnaître né avant toute créature corporelle ou invisible, avant tous les siècles et les temps éternels, avant toute pensée, il n'est permis à personne de se figurer qu'il n'était pas avant de naître, lui qui, puisqu'il est né ainsi, est éternel. Car d'une part, il existe avant toute pensée, celui qui est né avant les temps éternels, et d'autre part, il ne pourrait venir à l'esprit de personne qu'il fut un temps où il n'existait pas, celui que nous reconnaissons avoir toujours existé.

29. L'hérétique trouve encore une objection

Mais notre homme manœuvre et nous oppose cette astucieuse objection : « Admettons-le, il est concevable que le Christ n'ait pas été avant de naître ; mais il nous reste à comprendre que celui qui était puisse naître ! »

30. Distinguons : être toujours né, et avoir été avant de naître

Je demanderai à celui qui soulève cette difficulté : ne se souvient-il pas que j'ai dit qu'il était né, et rien de plus ? Etre avant les temps éternels, a-t-il le même sens que : celui qui est né ? Car lorsque celui qui était est né comme homme, il ne s'agissait pas de sa propre naissance ; cette naissance impliquait un changement. Que le Fils soit né depuis toujours, signifie que dans sa naissance, il est antérieur à toute conception de temps, et qu'il n'y a pas lieu d'imaginer un temps où il n'était pas né.

Etre toujours né, avant les temps éternels, n'est pas la même chose qu'avoir été avant de naître. Mais être toujours né, avant les temps éternels, exclut la supposition que le Fils n'ait pas existé avant de naître.

31. Du reste, nous n'avons même pas à nous demander si le Fils était ou n'était pas avant de naître

Du reste, il n'y a pas à dire que le Fils n'était pas avant de naître : ce qui est au-delà de la pensée ne saurait être saisi par la pensée. Car

si être toujours né est une réalité qui échappe à la prise de notre pensée, il nous est également impossible de concevoir que le Fils n'existait pas avant de naître. Par conséquent, si dire : Il est toujours né, signifie : Il est né, et rien de plus, notre esprit n'a même pas à se poser la question s'il était ou s'il n'était pas avant de naître, car rien d'autre ne se présentera à lui sinon : Il est toujours, avant les temps éternels.

Le Fils est donc né, et il existe depuis toujours, lui de qui on ne saurait rien dire ou penser d'autre, si ce n'est : Il est né. Antérieur au temps où s'exerce la pensée — puisque le temps éternel est au-delà de la pensée —, il reste hors des prises d'un esprit qui s'efforcerait de percevoir s'il était ou s'il n'était pas avant de naître : car être avant de naître, est incompatible avec l'idée de naissance, et n'avoir pas été comporte l'idée de temps. L'infini que supposent les temps éternels, exclut donc tout rapport avec l'idée de temps que manifeste l'expression : « n'avoir pas été » ; et l'idée de naissance ne cadre pas avec ce qui est le lot du Fils : être avant de naître. Si l'existence de celui-ci ou sa non-existence, pouvait être perçue par la pensée, sa naissance serait alors après un certain temps, puisque ce qui n'est pas depuis toujours doit nécessairement avoir commencé après quelque chose.

32. Si le Père est toujours Père, le Fils est toujours Fils

Le Seigneur Jésus est donc né, et il existe toujours : voilà tout ce que peuvent affirmer notre foi, notre langage et notre pensée. Car si notre esprit scrute le passé pour connaître quelque chose concernant le Fils, rien ne se présente à sa quête, sinon qu'il est né et qu'il a toujours été.

De la sorte, c'est la caractéristique de Dieu le Père, d'être sans naissance, tandis qu'il revient au Fils, par sa naissance, d'avoir toujours été. Or la naissance du Fils n'exprime rien d'autre que le Père, et le Père ne nous annonce rien d'autre que la naissance de son Fils. Ce nom de Père et la nature qu'il traduit, ne permettent de dire rien de plus. Ou bien en effet, le Père ne serait pas toujours Père, si le Fils n'était pas toujours Fils, ou bien si le Père est toujours Père, le Fils est toujours Fils. Car pour que le Fils n'ait pas toujours existé, il faudrait enlever à son existence un certain temps ; durant ce temps, le Père ne serait pas Père, de sorte qu'il ne serait pas toujours Père ; ainsi, bien qu'il soit toujours Dieu, il ne serait pourtant pas Père durant cet infini pendant lequel il est Dieu.

33. Or ce point est mis en question

Sur ce point encore, l'impiété déploie sa verve, et non seulement elle inclut dans le temps la naissance du Fils, mais aussi la génération du Père. Car dans le temps de la naissance s'insère le processus de la génération.

34. Tel n'est pas l'avis des Ecritures

Tu crois donc, hérétique, que c'est de ta part un acte d'amour et de vénération, de reconnaître que Dieu existe depuis toujours, mais qu'il n'est pas toujours Père ? Si tu vois là une inspiration de ta ferveur, il te reste à taxer Paul d'impiété, puisqu'il affirme que le Fils existe « avant les temps éternels » (Tt 1, 2). Reproche aussi à la Sagesse d'affirmer à son sujet qu'elle a été « établie avant les siècles » (Pr 8, 27 LXX), elle qui était aux côtés du Père, « lorsqu'il préparait le ciel » (Pr 8, 23). Mais toi, pour attribuer à Dieu un temps où il commence d'être Père, décide où se trouve ce début avant les temps où tout a commencé ! S'il y a eu un commencement, l'Apôtre a menti, lui qui parle de temps éternels ! De fait, tu as l'habitude de compter les temps à partir de la création du soleil et de la lune, puisqu'il est écrit à leur sujet : « Qu'ils soient des signes pour marquer les temps et les années » (Gn 1, 14). Mais celui qui existe avant le ciel, c'est-à-dire celui qui, de votre propre aveu, existe même avant le temps, est le même qui existe aussi avant le siècle. Et non seulement il existe avant le siècle, mais il existe encore avant les générations des générations qui précèdent les âges.

Dès lors, pourquoi enfermes-tu le divin et l'infini dans des limites périssables étroites et terrestres ? Paul ne veut rien voir dans le Christ, sinon l'éternité des temps. La Sagesse ne dit pas qu'elle existe après quelque chose, mais avant toutes les créatures. Tu admets que les temps ont été établis avec le soleil et la lune. Or David nous laisse entendre que le Christ demeurait avant le soleil : « Son nom, dit-il, était avant le soleil » (Ps 71, 17). Et pour que tu ne t'imagines pas que les réalités divines ont commencé avec l'origine de ce monde, il ajoute : « Et les générations des générations, avant la lune » (Ps 71, 5).

De tels hommes, dignes d'être habités par l'esprit de prophétie, ne tiennent pas compte des temps : ils ne laissent à l'esprit humain aucun espace où s'ébattre avant une naissance qui se situe avant les temps éternels. Mais leur foi n'a que cette manière de traduire sa conviction profonde : elle se souvient que le Seigneur Jésus-Christ est Dieu, l'Unique-Engendré, et qu'il est né d'une naissance parfaite ; et lorsqu'elle l'adore comme Dieu, elle n'ignore pas qu'il est éternel.

4. *Le Seigneur m'a créée au début de ses voies*

35. On nous oppose ce texte : « Le Seigneur m'a créée au début de ses voies »

Mais nous voici accusés d'être dans l'erreur, et avec nous, on attaque la doctrine et la prédication des Apôtres qui proclament sans doute la naissance, mais soutiennent aussi l'éternité de cette naissance. Ainsi tout à la fois, la naissance souligne que le Fils a un auteur, et l'éternité que l'on constate dans le mystère de cette divine naissance, montre que celle-ci reste hors des prises de la pensée humaine.

De fait, pour s'opposer à notre affirmation, on met en avant ce que la Sagesse déclare à son propre sujet : elle se présente comme étant créée : « Le Seigneur, dit-elle, m'a créée au début de ses voies[14] » (Pr 8, 22).

36. La Sagesse, créée au début, mais établie avant les siècles

Misérable hérétique ! Tu tournes contre la foi et la prédication de l'Eglise, les armes fournies à l'Eglise pour combattre la Synagogue, et pour nuire au salut de tous, tu t'empares du sens bien établi d'une doctrine destinée à nous procurer le salut ! T'appuyant sur ce texte, tu veux à toute force faire du Christ une créature, alors que tu devrais plutôt te servir des paroles de la Sagesse existante en tant que personne, pour imposer silence au Juif qui refuse de croire à la divinité du Christ avant les siècles éternels et dans toutes ses œuvres, et à la puissance de sa doctrine divine.

La Sagesse se dit en ce texte : créée « au début des voies » de Dieu, et « dans ses œuvres », « durant les siècles » ; nous n'avons donc pas à supposer qu'elle n'existait pas avant d'avoir pris un corps en Marie ; notons que lorsqu'elle se dit créée, cela ne doit pas s'entendre de sa naissance, puisqu'elle a été créée au début des voies de Dieu et dans ses œuvres. Par ailleurs, pour que ces mots : « au début de ses voies », qui signifient en fait, le commencement de la connaissance humaine portant

14. Selon la Septante.

sur les réalités divines, ne donnent occasion à quelqu'un de prétendre que sa naissance infinie est subordonnée au temps, la Sagesse se dit aussi établie « avant les siècles ». De la sorte, puisque c'est une chose d'être « créée au début des voies de Dieu et dans ses œuvres », et que c'en est une autre d'être « établie avant les siècles », l'on comprend que son existence précède sa création, et le fait même d'avoir été établie dans les œuvres de Dieu avant les siècles, manifeste le mystère de la création. Car elle est établie avant le temps, mais elle est créée au début des voies de Dieu et dans ses œuvres, après le temps.

37. Le Fils existe bien avant la terre

Et maintenant, pour que ces termes « créée » et « établie » ne soient pas un obstacle qui nous empêche de croire en la naissance divine, on lit ensuite : « Avant qu'il fasse la terre, avant qu'il affermisse les montagnes, avant les collines, il m'a engendrée » (Pr 8, 25).

Oui, il est engendré avant la terre, celui qui existe avant le temps, et non seulement avant la terre, mais avant les montagnes et les collines. A vrai dire, la Sagesse nous parle ici d'elle-même, mais ces textes en disent plus que leur simple expression. Car tout langage dont le but est de nous faire comprendre ce qu'est l'Infini, doit être de nature à nous laisser entendre que celui-ci n'est postérieur dans le temps à aucun objet ou réalité. D'ailleurs, aucun des êtres qui se situent dans le temps, n'est apte à nous donner une idée de l'éternité, car chacun est postérieur à d'autres choses, et par suite incapable de nous manifester par lui-même cette source première qu'est l'Infini, puisque tout a un commencement dans le temps.

Est-ce donc si extraordinaire que Dieu ait engendré le Christ Seigneur avant la terre, quand l'origine des Anges précède la création de la terre ? Ou bien pourquoi nous déclarer que celui que l'on nous dit engendré avant la terre, est né aussi avant les montagnes, et non seulement avant les montagnes, mais aussi avant les collines, puisqu'il est clair que les collines viennent après les montagnes, et les montagnes après la terre ? Aussi, du fait que les mots employés sont tels, on ne peut déduire qu'existe seulement avant les collines, les montagnes et la terre, celui qui surpasse de toute son éternité infinie, tout ce qui existe avant la terre, les montagnes et les collines.

38. S'il était né dans le temps, le Fils ne serait pas infini

Mais le texte divin ne laisse pas notre pensée privée de toute autre explication, car la suite de ce passage nous aide à comprendre ce que l'on veut dire : « Dieu a fait les champs et les déserts, et aussi les cimes qui sont sous le ciel. Lorsqu'il disposait le ciel, j'étais avec lui, et de même lorsqu'il mettait à part son trône. Quand il affermissait les

nuages en haut, au-dessus des vents, quand il plaçait des sources intarissables sous le ciel, et quand il posait les fondations solides de la terre, j'étais auprès de lui, ajustant toutes choses [15] » (Pr 8, 26 — 30 LXX).

De quelle période du temps s'agit-il ? Ce que découvre en ce texte notre intelligence humaine, lui permet-elle de se porter au-delà, vers la naissance infinie du Dieu Unique-Engendré ? Ce n'est pas en effet, par ces lignes qui traduisent l'idée que se fait notre esprit de la création, que nous arriverons à comprendre la génération de celui qui est antérieur à toutes les créatures. Et même s'il était créé avant elles dans le temps, le Fils ne serait pas infini, du fait qu'à lui seul aurait été accordé le privilège d'être né avant les créatures temporelles. Car si celles-ci sont soumises au temps par leur état de créatures, le Fils, bien qu'il soit pourtant en ce cas antérieur à elles toutes, ne serait pas affranchi du temps : la condition temporelle de ces créatures ferait ressortir que la naissance de celui qui a vu le jour avant elles, s'est faite dans le temps ; n'aurait-il pas vécu dans un temps qui aurait précédé le temps où ont pris leur origine les êtres corporels ?

39. La Sagesse est coéternelle aux desseins de Dieu

Mais la Parole de Dieu qui est l'enseignement de la vraie Sagesse, s'exprime à la perfection et nous donne un enseignement complet, lorsqu'elle nous apprend que cette Sagesse précède non seulement les réalités temporelles, mais encore tout l'infini. En effet, lorsque Dieu préparait le ciel, elle était près de lui [16]. La préparation du ciel par Dieu, serait-elle un acte accompli dans le temps ? Après avoir cheminé tout doucement dans son esprit, sans doute auparavant comme somnolent et engourdi, une impulsion de sa pensée se ferait-elle soudain jour en lui, et comme un bon ouvrier, Dieu se mettrait-il à calculer la dépense à faire pour fabriquer le ciel, et à rassembler les instruments nécessaires ?

Mais non, toute autre est la conception du prophète, lorsqu'il parle des œuvres de Dieu : « Par la Parole du Seigneur, nous dit-il, les cieux ont été affermis, et toute leur armée par le souffle de sa bouche » (Ps 32, 6). Il a donc fallu un commandement de Dieu pour que les cieux fussent affermis ; car l'ordre que nous pouvons constater dans cette armée des astres, cette stabilité impassible qui est celle de leur constitution, ne vient pas de quelque alliage d'éléments ou de quelque mélange de matière, mais du souffle de la bouche de Dieu.

Mais alors, comment entendre que cette Sagesse engendrée de Dieu était auprès de lui quand il préparait le ciel, puisque la création du ciel ne consiste pas dans la préparation d'un matériau, et qu'il n'appartient pas à la nature de Dieu de s'attarder à méditer les préparatifs de son œuvre ? C'est qu'aucune parcelle de la création ne fut jamais sans être avec Dieu : si les créatures ont commencé avec leur création, elles

15. Selon la Septante.
16. Cf. Pr 8, 27.

n'ont pourtant pas eu de commencement pour la science et la puissance de Dieu. La parole du prophète nous en donne la preuve : « Dieu, toi qui as fait tout ce qui existera » (Is 45, 11) [17]. Les choses futures sont encore à faire, puisqu'elles doivent être créées ; pourtant, au regard de Dieu, pour qui il n'y a rien de nouveau ou d'inédit dans ce qu'il va faire, elles sont comme déjà faites : son plan qui se déroulera au fil des temps, veut qu'elles soient créées, et dans la prescience de la divine puissance, elles sont déjà créées. Et c'est pourquoi la Sagesse, en nous enseignant qu'elle est née avant les siècles [18], nous apprend non seulement qu'elle est antérieure aux créatures, mais qu'elle est coéternelle aux réalités éternelles, c'est-à-dire à la préparation du ciel et à la séparation du trône de Dieu [19]. Ce trône n'a pas été séparé quand il a été fait, car autre chose est séparer son trône et autre chose l'aménager. Et le ciel n'était pas disposé quand il était préparé ; car la Sagesse était près de Dieu qui préparait le ciel et décidait de ce qu'il serait, et par ailleurs, elle était encore là pour le façonner avec celui qui le préparait [20].

La Sagesse nous manifeste donc son éternité par sa présence auprès de Dieu quand il prépare la création, et nous montre aussi le service qu'elle accomplit quand elle façonne le monde aux côtés de Dieu qui le dispose. C'est pourquoi elle nous précise en ce texte qu'elle a été engendrée avant la terre, les montagnes et les collines [21], car elle voulait nous apprendre qu'elle était présente à la préparation du ciel : cela lui permet maintenant de nous laisser entendre que lorsque Dieu préparait le ciel, l'ouvrage était déjà terminé pour lui, puisque pour Dieu il n'y a rien de non encore connu.

40. La Sagesse est antérieure aux préparatifs de la création

En effet, les apprêts de la création future sont éternels et datent de toujours ; tout cet ensemble qu'est l'univers, n'a pas été produit par des pensées successives de Dieu qui lui auraient permis de concevoir d'abord le ciel, puis d'entreprendre la mise en œuvre de la terre, et pour ce faire, de songer à chacune des actions à entreprendr : d'abord étendre la terre pour en faire une plaine, puis, après avoir mieux réfléchi, faire surgir les montagnes, mettre un peu de variété en dressant de-ci, de-là, quelques collines, et, quatrième opération, rendre la terre habitable, même en ses hauteurs, préparer le ciel, séparer le trône de Dieu, et tout en haut, placer les nuages, souffles des vents ; c'est alors que sous le ciel, des sources intarissables pourraient se mettre à couler, et pour terminer, il n'y aurait plus qu'à consolider la terre par de forts appuis [22].

17. Selon la Septante.
18. Cf. Pr 8, 23.
19. Cf. Pr 8, 27.
20. Cf. Pr 8, 30.
21. Cf. Pr 8, 24-25.
22. Cf. Pr 8, 25-29.

La Sagesse se déclare donc antérieure à toute cette création. Mais tout ce qui est sous le ciel a été fait par Dieu ; le Christ est donc là présent à la disposition du ciel, et il précède même l'éternité où le ciel était préparé. D'où il n'y a pas lieu de croire que Dieu conçoit des pensées successives concernant le détail des choses à faire, car tous les préparatifs de la création sont coéternels à Dieu. Certes, Moïse l'enseigne, la création s'est faite dans un certain ordre : la production d'un firmament solide, l'apparition de la terre, le rassemblement des eaux, la formation des astres, la génération faite par la terre et les eaux qui produisent de leur sein des êtres vivants [23]. Toutefois, entre la création du ciel, de la terre, et des autres éléments, on ne saurait discerner le moindre intervalle dans l'opération divine, car leur préparation s'est faite en Dieu dans l'immuable infini de son éternité.

41. Le Christ est donc éternel

Le Christ, présent en Dieu, en ses desseins infinis et éternels, nous permet donc de prendre seulement conscience de sa naissance. Autant comprendre la naissance de Dieu est profitable à la foi, autant connaître l'éternité de cette naissance nous est utile pour soutenir notre adoration. Car la raison et la pensée sont bien forcées d'admettre que le Fils d'un Père éternel est un Fils éternel.

42. Expliquons ce mot : « créée »

Mais ce mot de création, déclaré si nettement nous gêne. Il le ferait avec raison, si la Sagesse n'avait pas affirmé une naissance « avant les siècles » (Pr 8, 23 LXX), et une création « au début des voies de Dieu et dans ses œuvres » (Pr 8, 22). Le terme de naissance ne saurait en effet, s'entendre au sens de création, puisque la naissance dont il s'agit, est avant toute origine des êtres, tandis que la création, c'est l'origine des êtres. Car il existait avant la préparation du ciel, celui qui fut établi avant les siècles et qui fut créé « au début des voies » de Dieu et « dans ses œuvres ». Faut-il comprendre comme voulant dire la même chose ces deux phrases : être créé au début des voies de Dieu et dans ses œuvres, et : être né avant toutes choses ? Non, car l'une souligne un temps où a lieu une action, tandis que l'autre comporte un sens qui se situe hors du temps.

43. L'expression : « dans ses œuvres » n'est pas à comprendre au sens de : « pour ses œuvres »

Mais tu voudrais peut-être que l'expression : « créée dans ses œuvres », veuille dire : « créée pour ses œuvres » ? Ainsi le Christ aurait été créé

23. Cf. Gn 1, 6-25.

pour être la cause qui produirait les œuvres de Dieu, il serait alors serviteur et ouvrier du monde, et non pas né « Seigneur de gloire » (1 Co 2, 8) ; il aurait été créé pour remplir la mission de faire le monde, mais il n'aurait pas toujours été le Fils bien-aimé et le « Roi des siècles » (Ap 15, 3).

Mais le simple bon sens fait table rase d'une interprétation aussi impie, car c'est une chose de dire : « être créée au début des voies de Dieu et dans ses œuvres », et c'en est une autre d'affirmer : « être née avant les siècles ». D'ailleurs, ce même passage se refuse à te laisser prétendre à tort que le Christ Seigneur a été créé en vue de produire le monde, puisqu'il nous présente Dieu le Père comme auteur et ouvrier de l'univers. C'est l'évidence même : il est là en personne pour disposer toutes choses, aux côtés de celui qui façonne toutes les créatures.

L'Ecriture tout entière est là pour nous confirmer que le Seigneur Jésus-Christ est le créateur du monde ; mais ici pourtant, pour donner le coup de grâce à toute occasion d'impiété, la Sagesse déclare que Dieu le Père est aussi l'artisan du monde, et nous apprend qu'elle n'était pas loin de ce maître d'œuvre, puisqu'elle était là quand il préparait le monde. Et puisque le Père organisait le monde, puisque la Sagesse agençait le monde avec le Père qui l'organisait, puisqu'elle était là encore lorsque le Père préparait l'univers, ce texte ne laisse pas entendre que la Sagesse a été créée pour accomplir les œuvres de Dieu — elle était présente à la préparation éternelle des œuvres futures —, et l'on ne peut accuser l'Ecriture de mentir, puisque la Sagesse façonnait tout l'univers avec le Père qui l'organisait.

44. Ce texte de la Sagesse ne concerne pas la génération du Fils avant tous les siècles

Reconnais donc, hérétique, par ce que nous apprend la doctrine catholique, que lorsqu'on nous déclare que le Christ a été créé au début des voies de Dieu et dans ses œuvres, cela a le sens de : au commencement. Apprends à l'aide des propres paroles de la Sagesse, à discerner la sottise qui caractérise ta stupide impiété. Car cette phrase commençait ainsi : « Si je vous explique ce que j'accomplis chaque jour, j'aurai souci de vous raconter ce qui est au long des siècles » (Pr 8, 21, LXX). Auparavant elle avait en effet, tenu ce langage : « Hommes c'est vous que je supplie, et ma voix s'adresse aux fils des hommes. Simples, comprenez la finesse ; ignorants, appliquez votre esprit [24] » (Pr 8, 4-5). Et plus loin : « Par moi règnent les rois, et les puissants décrètent ce qui est juste ; par moi les princes sont glorifiés, et par moi les monarques gouvernent la terre » (Pr 8, 15-16). Et encore : « Je marche dans les chemins du droit, et je vis dans les sentiers de la justice, pour partager

24. Au lieu de P.L. : « indocti autem cor apponite », C.C. porte : « In doctrinam autem cor adponite ». Mais le contexte postérieur où l'on retrouve le mot : « indocti », semble authentifier la leçon de P.L. Nous la retenons.

mes biens avec ceux qui m'aiment, et pour remplir leurs trésors » (Pr 8, 20-21). S'exprimant ainsi, la Sagesse ne garde donc pas le silence sur ce qu'elle accomplit tous les jours.

Après une prière instante s'adressant à tous, elle demande aux simples de faire effort pour comprendre les finesses du langage, aux ignorants d'appliquer toute leur attention ; ainsi le lecteur empressé et attentif sera à même de peser dans toute leur force, le sens différent et particulier que revêtent les mots. Elle nous enseigne que tout doit être fait, compris, approuvé, reconnu, selon ses normes et ses lois. Elle nous montre qu'en elle réside la royauté des rois, le savoir-faire des puissants, les hauts-faits des princes et la justice des monarques qui possèdent la terre. De plus, elle n'a rien à voir avec l'iniquité et ne prend aucune part aux injustices. Et ceci, afin de procurer à ceux qui l'aiment, puisqu'elle est là pour prendre part à toutes leurs œuvres d'équité et de justice, la richesse des biens éternels et des trésors impérissables. Par conséquent, tout en affirmant qu'elle nous expliquera ce qu'elle accomplit chaque jour, elle promet aussi d'avoir souci de nous raconter ce qui est au long des siècles.

Et maintenant, qui aura l'esprit assez obtus pour s'imaginer que tout ce qu'elle nous présente comme étant au long des siècles, a été fait avant les temps ? Car ce qui se déroule au long des siècles, c'est toute l'œuvre postérieure au temps ; au contraire, ce qui est avant le temps, précède la formation des âges postérieurs au temps. C'est pourquoi la Sagesse qui nous affirme avoir souci de nous raconter ce qui est au long des siècles, nous dit : « Le Seigneur m'a créée au début de ses voies et dans ses œuvres » (Pr 8, 22).

Ce texte a donc en vue les choses produites au long des siècles : l'enseignement que nous donne la Sagesse ne concerne donc pas sa génération avant les siècles, mais le plan divin qui a commencé avec les siècles.

45. La voie de Dieu, c'est le Christ, créé sous une forme humaine

Mais il nous faut chercher pourquoi le Dieu né avant les siècles est par ailleurs « créé au début des voies » de Dieu et « dans ses œuvres ». Car là où il s'agit d'une naissance avant le temps, nous avons affaire à une génération infinie ; mais là où il s'agit d'une création au cours du temps, dans les voies de Dieu et dans ses œuvres, la raison de cette création est en fonction des voies et des œuvres de Dieu.

Tout d'abord, puisque la Sagesse c'est le Christ, il faudrait voir si celui-ci ne serait pas lui-même le commencement de la voie des œuvres de Dieu. A mon avis, il n'y a aucun doute : il l'avoue en effet : « Je suis la voie » (Jn 14, 6) et : « Personne ne va au Père que par moi » *(id.)*. La voie est le guide de ceux qui la suivent, elle permet à ceux qui se hâtent, une marche rapide, elle est une sécurité pour ceux qui s'aventurent en pays inconnu, elle est comme une maîtresse qui nous montre

ce que nous ne connaissons pas et désirons connaître. Le Christ est donc créé « au début des voies » de Dieu et « dans ses œuvres », parce qu'il est la voie qui nous conduit au Père.

Mais il nous faut chercher le sens de cette création au cours des siècles. Car c'est aussi le mystère le plus profond du plan de Dieu, selon lequel le Christ, même créé dans un corps, se déclare lui-même la voie des œuvres de Dieu. Or il fut bien créé au cours du temps dans les voies de Dieu, puisque pour se mettre sous une forme visible à la portée de la créature, il a revêtu l'aspect de la créature.

46. Le Christ apparaît sous une forme visible, dans l'Ancien Testament

Voyons donc dans quelles voies de Dieu et dans quelles œuvres, la Sagesse née de Dieu avant tous les siècles, a été créée au cours des siècles.

Adam entendit la voix de Dieu qui se promenait dans le Paradis. Crois-tu qu'il aurait perçu le pas du promeneur, si celui-ci n'avait assumé l'apparence d'un être créé [25] ? C'est donc bien parce qu'il était là sous quelque forme créée, que sa démarche fut perçue. Je ne te demande pas quel était celui qui parlait à Caïn, à Abel, à Noé [26], et comment il se tenait devant Enoch pour le bénir [27]. L'Ange parle à Agar [28], et certes, il s'agit bien de Dieu ; mais lorsqu'il apparaît sous cette forme d'ange, est-ce l'aspect de cette nature qui caractérise sa divinité ? Oui, il se montre sous la forme d'un ange, mais dans le même passage, on fait ensuite mention de sa nature divine.

Mais pourquoi parler d'un ange ? C'est un homme qui s'approche d'Abraham [29] ! N'était-ce pas selon son humanité que le Christ était présent, tel qu'il est aussi dans sa divinité, sous cet aspect d'être créé ? C'est bien un homme qui parle, qui est là, présent dans un corps, qui se fait servir à manger, et pourtant Abraham adore Dieu. Si celui qui se présentait auparavant sous la figure d'un ange, se montre maintenant sous l'aspect d'un homme, c'est certainement pour que la diversité des formes qu'il prend, nous empêche de penser que la forme d'un être créé soit celle de la nature divine.

Puis on le voit encore sous l'aspect d'un homme devant Jacob, pour lutter avec lui : il en vient aux mains, tous ses membres participent à son effort, il courbe ses reins, emprunte chacun de nos mouvements et de nos gestes [30]. Plus tard, le voici qui se révèle à Moïse comme un feu [31], pour t'apprendre à croire que la nature créée est plutôt pour

25. Cf. Gn 3, 8.
26. Cf. Gn 4, 6 ; 6, 13.
27. Cf. Gn 5, 24.
28. Cf. Gn 16, 7.
29. Cf. Gn 18, 2.
30. Cf. Gn 32, 24-30.
31. Cf. Ex 3, 2.

lui revêtement apparent que substance de sa nature. Ce feu possédait en lui la puissance d'embraser le buisson, sans avoir le pouvoir de le consumer, car Moïse vit le brasier tout en feu, sans que le buisson en subit aucun dommage.

47. Dans les voies de Dieu et dans ses œuvres

Parcours les âges et comprends qui était celui qui apparut à Josué, fils de Nun, le prophète qui portait son nom [32] ; ou à Isaïe qui rapporte l'avoir vu, comme en témoigne l'Evangile [33] ; ou à Ezéchiel qui fut admis à la claire connaissance de la résurrection [34] ; ou à Daniel qui reconnut le Fils de l'homme venant dans son règne éternel pour les siècles [35] ; et à tous ces autres hommes à qui la Sagesse se présenta sous l'apparence de créatures diverses, « dans les voies » de Dieu, et dans « ses œuvres », c'est-à-dire pour nous permettre de connaître Dieu et pour nous faire progresser vers notre éternité.

Pourquoi donc maintenant cette économie du salut de l'homme suscite-t-elle un mépris aussi impie de la naissance éternelle ? Cette création se réfère au temps, mais la naissance infinie du Fils se situe avant tous les siècles. Oui, efforce-toi de prouver que nous faisons violence au texte, si le Prophète, le Seigneur, l'Apôtre, ou toute parole de l'Ecriture, mentionnent le nom de la créature pour décrire l'éternelle naissance. En toutes ces manifestations, Dieu qui est un feu brûlant [36], est là présent sous une apparence créée, mais il l'est d'une telle manière qu'il peut rejeter cette forme créée, par la même puissance qui l'avait assumée : Dieu est assez fort pour supprimer ce qui était là uniquement pour nous permettre de le contempler.

48. Revêtons ce Christ, créé homme nouveau selon Dieu

Or l'Apôtre Paul qualifie le Christ des termes : « créé », et : « fait », en raison de la bienheureuse et véritable naissance de sa chair, conçue dans la Vierge, car ce qui en est né, est bien un être qui possédait la nature et l'aspect de la créature que nous sommes. Et assurément, tel est bien le nom qui revient au Christ, en tant qu'il est vraiment né homme. L'Apôtre dit en effet : « Mais lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, fait d'une femme, fait sous la Loi, pour affranchir les sujets de la Loi, afin de nous conférer l'adoption filiale » (Ga 4, 4-5). C'est donc le Fils de Dieu qui est fait dans l'homme et de l'homme ; et non seulement il est fait, mais encore il est créé, selon ce texte : « La vérité qui est en Jésus, est telle qu'il vous faut abandon-

32. Cf. Jos 32, 24-30.
33. Cf. Is 6, 1 et Jn 12, 41.
34. Cf. Ez 37, 1-14.
35. Cf. Dn 7, 13.
36. Cf. Dt 4, 24.

ner votre premier genre de vie, vous dépouiller du vieil homme qui va se dégradant au fil des convoitises décevantes. Renouvelez-vous par une transformation spirituelle de votre jugement, et revêtez l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu » (Ep 4, 21-24).

Nous avons donc à revêtir cet homme nouveau qui a été créé selon Dieu. En effet, celui qui était Fils de Dieu, est né aussi fils de l'homme. Puisque ce ne fut pas la naissance de sa divinité, mais la création de sa chair, le nouvel homme reçut un nom qui caractérise sa race, il est créé selon le Dieu né avant les siècles. L'Apôtre nous explique dans la suite du texte comment cet homme nouveau fut créé selon Dieu : « dans la justice, la sainteté, la vérité » (Ep 4, 24). C'est qu'il n'y avait pas de ruse en lui. Et « Il est devenu pour nous justice et sanctification » (1 Co 1, 30), et lui-même est vérité. Revêtons donc ce Christ qui a été créé homme nouveau selon Dieu [37] !

49. Mais reprenons notre texte

La Sagesse, tout en nous disant qu'elle se souvient de ce qui a été fait au cours des âges, se présente donc comme ayant été créée dans les œuvres de Dieu et dans ses voies. Elle se dit créée, mais cela n'empêche pas qu'elle ait été établie avant les siècles, sinon nous pourrions supposer que le mystère de cette forme créée, si variée et si fréquemment assumée, implique un changement de sa nature, alors que la stabilité de son existence n'est pas conciliable avec la perturbation résultant d'un état qui se modifierait. Par ailleurs, pour que ce terme : établie, ne paraisse pas nous laisser croire autre chose que sa naissance, elle affirme qu'elle a été engendrée avant toutes choses.

Mais alors, pourquoi ce terme de création est-il maintenant appliqué à sa naissance ? Puisque celle qui a été engendrée avant toutes choses est la même qui a été établie avant les siècles, celle qui a été créée au début des voies de Dieu et dans ses œuvres, durant les siècles, est bien la même que celle qui a été établie avant les siècles. Dès lors, allons-nous encore comprendre la création au cours des siècles comme différente de la naissance avant les siècles et avant toutes choses ? Mais non, et l'impiété n'a plus d'excuse pour étaler son erreur sacrilège !

50. L'Apôtre applique le terme : « fait » à celui qu'il sait être né

Certes, les limites de notre intelligence peuvent nous empêcher de percevoir ce qu'il nous faut croire ; si, à présent, nous ne pouvons saisir ce qui caractérise ce mot de : « création », la parole de l'Apôtre qui applique le terme : « fait » au véritable Fils, aurait dû permettre à un esprit peut-être ignorant, mais non pas impie, de comprendre que le

37. P.L. ajoute : « Il a été créé selon Dieu, car cet homme créé selon la justice de Dieu, sa sanctification, sa vérité, ignore le péché. » C.C. n'a pas retenu cette phrase.

terme de : « création » pourrait être employé pour nous aider à croire en la génération. Pour parler de la naissance d'un seul être engendré d'un seul être, c'est-à-dire de la naissance du Seigneur engendré de la Vierge, sans que soit intervenue une conception, fruit des passions humaines, l'Apôtre semble bien s'être exprimé avec pertinence quand il emploie cette expression : « fait de la femme » (Ga 4, 4), alors qu'il avait souvent reconnu que le Christ était né du Père. Ainsi le terme : « né » exprime la véritable génération divine, tandis que le terme : « fait » traduit la naissance d'un seul, engendré d'un seul : ici, ce mot : « fait » est donc employé pour caractériser une conception qui ne s'est pas faite par la fréquentation de l'homme, puisque l'Apôtre nous dit avoir été « fait » de la Vierge, celui qu'il sait très bien être né.

Regarde, hérétique, comme tu es impie ! Tu nous dis que Jésus-Christ a été créé par Dieu, plutôt qu'il est né de lui. Mais aucune parole ni du prophète, ni de l'Evangéliste, ni de l'Apôtre, ne le confirme ! Toi, tu nies la naissance et tu affirmes la création ; mais ce mot, tu ne l'entends pas au sens où le comprend l'Apôtre qui nous dit que le Christ a été « fait », pour qu'il n'y ait pas lieu de mettre en doute qu'il est seul engendré d'un seul. Toi au contraire, tu donnes à ce mot un sens on ne peut plus impie, tu voudrais que Dieu n'existe pas en tant que personne, par une naissance concernant sa nature, et tu le prétends plutôt créature tirée du néant. Tel est le principal poison que distille ta pauvre intelligence : non pas appeler Fils quelqu'un qui serait aussi une créature, mais employer pour exprimer ta foi le concept de création, alors que tu devrais te servir du terme de naissance.

Notons que ce serait la marque d'un bien pauvre esprit, mais non pas tout à fait impie, de se servir du mot « créé », à propos du Fils, pour laisser entendre sa naissance impassible de Dieu, en tant qu'Unique procédant de l'Unique [38].

51. Tout ce que nous pouvons dire du Fils, c'est qu'il est né et qu'il est éternel

Cependant la foi qui se fait jour tout au long des écrits de l'Apôtre, ne nous permet pas de tenir ce langage. Car celui-ci connaît le plan divin qui se déroule dans le temps et qui veut que le Christ soit créé, et il connaît aussi l'éternité d'avant les temps, dans laquelle il est né. Le Christ est Dieu, né de Dieu, de sorte qu'en lui la vraie naissance et la parfaite génération de Dieu ne laissent aucun doute. Car nous ne pouvons rien dire de Dieu, sinon qu'il est né et qu'il est éternel. Il est né, non pas après quelque chose, mais avant toutes choses : cette naissance atteste seulement son auteur, elle ne signifie pas qu'il y ait en lui quelque chose de postérieur dans le temps à celui-ci. Et bien que, d'une certaine manière, la naissance du Fils implique pour lui une position seconde par rapport à son auteur, car le Fils vient de Dieu, il n'est pourtant pas séparable de son auteur : si notre pensée voulait pénétrer l'intelligence de sa naissance, il lui faudrait aussi pénétrer le mystère de sa génération.

Il n'y a donc qu'une seule manière de parler de Dieu avec respect et amour : celle qui reconnaît le Père, et qui reconnaît avec lui le Fils qui procède de lui. Nous n'apprendrons rien d'autre sur Dieu, sinon qu'il est le Père de l'Unique-Engendré et du Créateur. Que la faiblesse de l'homme ne cherche donc pas à outrepasser ses limites et que celui-ci s'attache au seul point qui assurera son salut : affirmer que le Seigneur Jésus-Christ est né depuis toujours, avant même le mystère de sa chair.

38. Allusion à la position prise au Concile d'Ancyre en 358, par les homéousiens, Basile d'Ancyre et Georges de Laodicée, contre le sabellianisme affirmant que c'est le Père qui est passible dans le Christ et les anoméens exigeant deux parents dans la naissance (cf. livre III, ch. 8).

5. *Prière finale*

52. Dieu Tout-Puissant, je te proclamerai Père éternel !

Quant à moi, aussi longtemps que je jouirai du souffle de vie que tu m'as accordé, Père saint, Dieu tout-Puissant, je te proclamerai Dieu éternel, mais aussi Père éternel. Jamais je ne glisserai dans le ridicule ou l'impiété de m'établir juge de ta toute-puissance et de tes mystères, de faire passer ma connaissance limitée avant la notion vraie de ton infini ; jamais je n'affirmerai que tu as été jadis sans ta Sagesse, ta Puissance et ton Verbe, Dieu, l'Unique-Engendré, mon Seigneur Jésus-Christ.

Le langage humain, faible et imparfait lorsqu'il parle de toi, ne rétrécit pas mon esprit au point de réduire ma foi au silence, faute de mots capables de Te traduire.

En effet, si déjà en nous, la parole, la sagesse, la puissance sont le fruit de notre activité intérieure, en toi, ta Parole, ta Sagesse, ta Puissance, sont le fruit de la génération parfaite d'un Dieu parfait. Ainsi il demeure éternellement inséparable de toi, celui que tu nous montres né de toi, dans ces noms de tes attributs éternels. Il est né de manière à n'exprimer que toi, son auteur, ce qui ne nous empêche pas de croire en son infini, puisqu'on nous dit qu'il est né de toi avant les temps éternels.

53. Je reconnais ta présence dans les merveilles de la nature

Déjà dans les réalités de la nature, il y a bien des exemples de choses dont nous ne connaissons pas la cause, sans pourtant en ignorer les effets. Et notre foi se teinte d'adoration, lorsque de par notre nature, nous ne savons que dire.

De fait, lorsque j'ai levé vers ton ciel la faible lumière de mes yeux, j'ai cru qu'il ne s'agissait de rien d'autre que de ton ciel. Quand je considère en effet, la course des astres, leur retour

annuel, les Pléiades, la Petite Ourse, l'Etoile du matin, et que je constate que chacun accomplit le rôle qui lui est assigné, je reconnais, ô mon Dieu, ta présence en ces astres que mon intelligence ne peut étreindre. Je contemple aussi le « soulèvement merveilleux des flots » (Ps 92, 4), et non seulement l'origine de ces eaux, mais aussi les mouvements de cette masse agitée, sont pour moi un mystère ; bien que je croie discerner une cause qui me reste insondable, en ces merveilles que je ne connais pas, je reconnais ta présence.

Et maintenant, quand je tourne mon esprit vers la terre qui, après avoir reçu les semences, les fait germer par des virtualités cachées, puis vivre et se multiplier, et une fois multipliées, leur donne la vigueur, je n'y découvre rien que mon esprit puisse comprendre. Mais mon ignorance m'aide à te contempler, car si je ne connais pas la nature qui est à mon service, je discerne ta bonté, du fait même qu'elle est là pour me servir.

Moi-même, je perçois que je ne connais pas, mais je t'admire d'autant plus que je me connais moins. Car j'expérimente, sans trop savoir comment cela se fait, le mécanisme de mon esprit qui juge, ainsi que ma raison et ma vie. Cette expérience, c'est à toi que je la dois, toi qui m'as donné mes sens d'homme qui me causent tant de joies, alors même que je n'arrive pas à comprendre quel a été mon commencement d'homme.

C'est donc en ne connaissant pas ce qui m'entoure, que je saisis ce que tu es ; et en percevant ce que tu es, je t'adore : aussi, lorsqu'il s'agit de tes mystères, ne pas les comprendre n'amoindrit pas ma foi en ta Toute-Puissance : pour que ma pensée saisisse l'origine de ton Premier-né[39] et le comprenne, il faudrait que quelque chose en moi, me permette d'aller au-delà de mon Créateur et de mon Dieu.

54. Tu es le Père du Fils éternellement né de toi

La naissance de celui-ci est antérieure aux temps éternels. Ce qui existe avant l'éternité doit nécessairement dépasser la notion même d'éternité. C'est ton cas, et celui de ton Fils Unique : il n'est ni partie, ni prolongement de toi, il n'est pas un nom vide

39. P.L. : « Unigeniti tui », C.C. : « Primogeniti tui ».

de sens, que nous lui aurions donné en songeant à ce que nous faisons [40]. Il est Fils, le Fils sorti de toi, Dieu Père, il est vrai Dieu ; engendré par toi dans la puissance de ta nature inengendrée [41], le reconnaître après toi, veut dire qu'il est avec toi, car tu es l'auteur éternel de son origine éternelle. Car puisqu'il vient de toi, il est second par rapport à toi [42] ; mais puisqu'il est tien, tu n'es pas séparable de lui ; aussi ne pouvons-nous pas affirmer que tu aies jamais existé sans ton Fils, et personne ne sera en droit de te supposer une imperfection avant la génération, ou quelque chose en plus, après celle-ci.

Tel est le véritable sens de la naissance éternelle : nous apprendre que tu es le Père éternel du Fils Unique-Engendré de toi avant les temps éternels.

55. L'Esprit-Saint, lui non plus, n'est pas une créature

Mais c'est encore trop peu pour moi, de reconnaître avec ma foi et ma voix, que mon Seigneur et mon Dieu, ton Fils Unique, le Christ Jésus, n'est pas une créature. Je ne souffrirai même pas qu'un tel nom soit attribué à ton Esprit-Saint, issu de toi, et envoyé par ton Fils. Car j'ai le plus grand respect envers tes mystères. Je sais que tu es seul innascible et que ton Fils est l'Unique-Engendré sorti de toi ; et pourtant, je ne dirai pas que le Saint-Esprit est engendré, ou qu'il ait jamais été créé. Je redoute que la souillure de cette appellation que je partage avec les autres êtres que tu as créés, ne finisse par t'éclabousser toi-même !

Au dire de l'Apôtre, ton Esprit-Saint scrute et connaît les profondeurs de ton être [43], et il intercède pour moi, et te parle à ma place par des gémissements inexprimables [44]. Dès lors, comment pourrais-je, je ne dis pas qualifier du nom de « créature », mais souiller de ce nom, la puissance de la nature qui vient de toi, par ton Fils Unique ? Rien hors de toi, ne scrute ton mystère, rien qui te soit étranger et extérieur à toi, ne saurait mesurer la profondeur de ton immense majesté. Tout ce qui te pénètre est de toi, et la puissance qui te scrute ne t'est pas étrangère.

40. Le nom de créature.
41. P.L. : « et a te in naturae tuae unitate genitus » — alors que C.C. : « et a te in naturae tuae ingenitae genitus potestate ».
42. « Secundus a te », la formule est employée par Tertullien (*adv. Praxeam*, 5). « Tout ce qui procède de quelque chose doit nécessairement être second par rapport à ce dont il procède, sans être forcément séparé » (*adv. Praxeam*, 8).
43. Cf. I Co 2, 10-11.
44. Cf. Rm 8, 26.

56. L'Esprit est ton Esprit-Saint, comme le Fils est ton Fils unique. Je ne dirai rien de plus [45] !

Celui dont les paroles sont inexprimables, m'est lui-même inexprimable. Car lorsqu'il s'agit de ton Fils Unique, né de toi avant les temps éternels, je dis : il est né — un point, c'est tout —, et voilà qui met fin à toute ambiguïté de langage et à toute difficulté d'interprétation. De même, je crois fermement que ton Esprit-Saint vient de toi par lui, et même si je ne comprends pas ce mystère, j'en garde la conviction profonde. Car dans les réalités spirituelles qui sont ton domaine, je suis borné, comme l'assure ton Fils Unique : « Ne t'étonne pas si je t'ai dit : Il vous faut naître d'en haut. Car l'Esprit-Saint souffle où il veut : tu entends sa voix, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Ainsi en est-il de quiconque est né de l'eau et de l'Esprit » (Jn 3, 8).

Je crois à ma nouvelle naissance sans la comprendre, mais je tiens bon dans ma foi ce que je ne comprends pas. J'ai le pouvoir de renaître, mais sans percevoir comment cela se fait. L'Esprit n'est limité par rien : il parle quand il veut, il dit ce qu'il veut et où il veut. La raison de son départ et de sa venue me reste inconnue, même si j'ai la conviction profonde de sa présence. Dès lors comment le ranger parmi les créatures et le délimiter en déterminant quelle est son origine ?

Jean, ton Apôtre, nous enseigne que tout a été fait par ton Fils qui est avec toi, Dieu et Verbe de Dieu, dès le commencement (Jn 1, 3). Et par ailleurs, Paul énumère tout ce qui a été créé en lui, « au ciel et sur la terre, les êtres visibles et invisibles » (Col 1, 16). Il précise que tout a été créé dans le Christ

45. Voir aussi *Trinité*, II, 29-31 ; VIII, 19-31 ; XII, 55-57.

et par le Christ. Mais pour ce qui est de l'Esprit-Saint, il se contente d'affirmer qu'il est ton Esprit.

Pour moi, je penserai comme ces hommes que tu as choisis ; avec eux, je ne dirai rien sur ton Fils Unique, qui déborde les capacités de mon intelligence, et je me contenterai de dire qu'il est né ; de même, avec eux, je n'avancerai rien sur ton Esprit-Saint qui dépasse les ressources de l'esprit humain, et je déclarerai uniquement qu'il est ton Esprit. Ne discutons plus, la confession ferme d'une foi qui n'hésite plus me suffit !

57. Conserve intacte la ferveur de ma foi !

Je t'en prie, conserve intacte la ferveur de ma foi, et jusqu'à mon dernier souffle, donne-moi de conformer ma voix à ma conviction profonde. Oui, que je garde toujours ce que j'ai affirmé dans le symbole proclamé lors de ma nouvelle naissance, lorsque j'ai été baptisé dans le Père, le Fils, l'Esprit-Saint ! Accorde-moi de t'adorer, toi notre Père, et ton Fils qui avec toi est un seul Dieu ; fais que j'obtienne ton Esprit-Saint qui procède de toi, par ton Fils Unique.

Ma foi a pour elle un excellent témoin : celui qui déclare : « Père, tout ce qui est à moi est à toi, et tout ce qui est à toi est à moi » (Jn 17, 10). Ce témoin, c'est mon Seigneur Jésus-Christ, lui qui est toujours Dieu, en toi, de toi, et avec toi, lui qui est béni dans les siècles des siècles ! Amen !

Pour mieux tirer profit de ce livre

Les idées-forces de ce livre

Il existe deux manières d'aborder le traité d'Hilaire. Le théologien y cherchera une argumentation sur la génération éternelle du Verbe, en réponse aux négations d'Arius, en conformité avec la doctrine de Nicée.

Le chrétien, soucieux d'approfondir sa foi, suivra la démarche existentielle de l'évêque de Poitiers. Pour lui il s'agit avant tout d'une révélation qui a bouleversé sa vie et éclairé sa route. Jamais il ne perd de vue, en le scrutant, qu'il porte la main sur l'arche d'alliance, le mystère de Dieu, qu'il doit accueillir dans l'adoration.

Telle est l'attitude du croyant, celle qu'Hilaire nous enseigne ici. Nous ne cherchons pas ici à être exhaustif mais à guider le lecteur à approfondir sa foi.

Dans les pages qui suivent, les chiffres romains renvoient aux Livres, les chiffres arabes aux chapitres.

I. LES CHEMINS VERS DIEU

Qui est Dieu ?
C'est une interrogation fondamentale de tout homme. I, 3 ; IV, 2.
Interrogations des païens. I, 1-2, 4 ; II, 22 ; VI, 52.
Dieu est plus beau que la beauté. I, 7.

Dieu seul peut parler de Dieu
La réponse de l'Ecriture : Je suis celui qui je suis. I, 5-7.
La réponse du N.T. : Saint Jean : Dieu est amour I, 10. Voir la table scripturaire à Jean.
Dieu est un mystère qu'il faut accueillir à genoux.

Dieu est mystère. IV, 2 ; voir aussi Index analytique à Mystère
Même l'Incarnation demeure mystère. XI, 9, 23.
La prière mène à la foi. I, 37.

L'adoration vaut mieux que la spéculation, I, 6 ; II, 5, 7 ; X, 50, 50, 54, 55 ; XI, 9, 23, 47.

La foi peut accéder à Dieu. Voir Foi à l'Index analytique.
La foi va plus loin que notre raison. I, 8, 12, 14, 18 ; II, 1, 11 ; III, 26 ; IV, 6 ; VI, 19-22, 31-34 ; VII, 33-41 ; XI, 1-3.
La docte ignorance, III, 25. La foi est indispensable. IV, 41, 47-48 ; X, 68.
La foi vient au secours de l'intelligence. II, 11 ; III, 24-26 ; V, 1 ; XI, 23.
Le baptême nous révèle que Dieu est Trinité. I, 11, 13 ; II, 1 ; VIII, 6, 7, 8, 14 ; IX, 10 ; XI, 19 ; XII, 57. Voir Baptême à l'Index analytique.
La confession baptismale est la référence constante du croyant. I, 37 ; IX, 3 ; X, 34.
Le témoignage de l'Eglise. VII, 4.
La conscience et le témoignage d'un évêque, responsable dans l'Eglise. VI, 2 ; VIII, 1.

II. LE MYSTERE DE DIEU

Dieu se révèle dans son action, dans la création.
La création comme révélation de Dieu. IV, 17-18 ; V, 7-8.
Les révélations de l'Ancien Testament. IV, 23-42 ; V, 19-39.
Les théophanies de l'Ancien Testament. IV, 23-24 ; V, 11-19 ; XII, 46-47.
Dieu est trine et un. III, 22-24.
Dieu est l'unité. IV, 16-22 ; V, 1, 25 ; VI, 11 ; VII, 12-13, 27, 32, 38-41 ; VIII, 34-41 ; IX, 19, 35-37, 45.

1. Paternité de Dieu

Dieu est Père parce qu'il a un Fils. II, 6.

Le Père révélé par son Fils. III, 17 ; 22 ; VII, 34-37.

Le Père et le Fils sont un. VIII, 18.

2. Le Fils de Dieu
[Voir Index à Père, Fils]

L'affirmation du Père II, 8, 9, 12-20 ; VI, 20, 23, 26, 28, 32 ; VII, 22-32.
Image et premier-né. I, 23 ; VII, 49-52 ; VIII, 42-51 ; XI, 5.
Il est Parole : II, 15 ; VII, 11.
Sagesse : V, 21 ; VII, 11 ; XII, 36.
Seigneur : V, 21.
Lumière de la lumière : VI, 12.
Ange : IV, 23-24, 26, 32-33 ; V, 11-13, 15 ; V, 22.
Créateur : V, 4-5, 7-8.
Juge : V, 16 ; VII, 20.
[Voir Index analytique : Fils Verbe 4.]

3. Divinité de l'Esprit

La confession du baptême. I, 36.

L'Esprit est de substance divine. I, 36 ; II, 29 ; VIII, 20, 30.

L'action de l'Esprit dans le monde. II, 33, 34, 35.
Voir Esprit à l'Index analytique.

III. LA FILIATION DIVINE

Le Fils de Dieu est Dieu. II, 8, 11, 22 ; VI, 16.

— La génération éternelle du Verbe : II, 9, 12 ; III, 3, 8 ; X, 6 ; XII, 8.

— Né de Dieu : VI, 8, 10, 13-14, 17, 28-30, 31, 35, 42 ; VII, 5, 14-17, 25, 28-31, 41 ; IX, 57 ; XI, 11 ; XII, 10, 28-32.

— Sa naissance est « sortie » : IX, 30.

— La filiation divine est mystère : III, 1 ; XII, 2.

— Son éternité : XII, 21, 24-25, 32.

Preuves de sa divinité. II, 23 ; VI, 23-26, 32 ; VII, 21-22.

Témoignage de l'Ecriture : V, 19-39.

IV. L'INCARNATION

[Voir Index analytique : Fils Verbe inc. 3]

V. QU.EST-CE QUE LA FOI ?

[Voir Index analytique : Foi]

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Lexique

Arius Hérésiarque d'Alexandrie (280-336), prêtre, qui nia la parfaite égalité du Fils avec le Père et donc sa divinité, comme il ressort de tout le traité d'Hilaire.

Anoméens ceux qui niaient toute ressemblance entre le Père et le Fils (an-homoios, dissemblable).

Hébion personnage non historique considéré comme le fondateur d'une secte judéo-chrétienne du premier siècle, appelée l'ébionisme (de ebionim — les pauvres). Cette secte ne croyait pas à la préexistence du Verbe et considérait Jésus à l'égal des autres Prophètes (VII, 3, 7).

Hiéracas ascète égyptien, né dans la seconde moitié du IIe siècle, employait la métaphore longtemps classique « lumière issue de la lumière » pour désigner le Fils. Cette métaphore, rejetée par Arius, fut sanctionnée par le Concile de Nicée (IV, 12 et VI, 5).

Homoiousios « de substance semblable » ; (homoios — ousie) ; ne pas confondre avec homoousios. Les homéousiens regardaient le Fils comme « semblable en tout au Père ».

Homoousios « de même substance ». Formule du Concile de Nicée : « le Fils de même substance que le Père ».

Mani d'origine persane (216-276), fondateur de la religion manichéenne qui proclamait l'existence de deux principes originaires de toutes choses, l'un bon et l'autre mauvais, et considérait le Fils de Dieu comme « partie divisée de la substance du Père » (II, 4 ; IV, 12 et VI, 5, 10).

Marcion originaire de Sinope sur la Mer Noire, venu à Rome. Hérétique gnostique qui rejette l'Ancien Testament

et lui oppose le Dieu bon révélé en Jésus-Christ. Il organisa une anti-église.

Photin devenu évêque de Sirmium en 344 et exilé en 357 comme hérétique, niait la divinité du Christ, tout en tenant qu'il était né de la Vierge et qu'il était doué de qualités surhumaines (VII, 3, 7).

Sabellius théologien d'origine romaine du IIIe siècle, ne voyait dans le Fils qu'une manifestation du Père en tant que rédempteur, sans être distinct de lui (II, 4 et 24 : IV, 12 ; VI, 4 et 11 ; VII, 3, 5, 6, 7 ; VIII, 40).

Valentin fondateur à Rome de la secte gnostique des valentiniens (vers 135-165), affirmait l'existence dans la divinité de couples, mâles et femelles, dont le dernier descendant était le Verbe, créateur du monde (VI, 9).

Table des citations scripturaires

L'importance accordée à l'A. T. saute aux yeux, principalement la Genèse et l'Exode, le Deutéronome, les Psaumes, le prophète Isaïe et naturellement Prov 8, qui porte le fameux verset 22. Tous les évangélistes sont abondamment cités, mais Matthieu et surtout Jean dominent. Tous leurs chapitres sont cités. Saint Paul est très utilisé, principalement Romains, 1 Corinthiens, Colossiens. A un moindre titre les épîtres catholiques et l'Apocalypse.

En caractères gras, les textes scripturaires faisant l'objet d'un commentaire.

Actes (Ac)

Index analytique

Cet index ne prétend pas être complet, mais voudrait offrir un aperçu modeste de la pensée d'Hilaire, et en faire ressortir toute la richesse.

Il ne saurait remplacer l'excellent « Index theologicus » ni les « Instrumenta lexicologica latina » présentés à la fin du deuxième tome de l'édition critique du « De Trinitate » — Corpus christianorum — series latina — LXII A — Brepols 1980.

Les chiffres romains renvoient aux livres, les chiffres arabes aux chapitres.

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

GUIDE BIBLIOGRAPHIQUE

Vie et milieu
A. Largent, *Saint Hilaire*, coll. Les Saints, Paris, 1902.
G. Bardy, *L'Occident en face de la crise arienne*, Irenikon, 16, 1939, 383-424. « Un humaniste chrétien : Saint Hilaire », *Revue de l'Eglise de France*, 27, 1941, 5-25.
E. Griffe, *La Gaule chrétienne à l'époque romaine*, Paris, 1, 1947, 156-197.
J. Doignon, *Hilaire de Poitiers avant l'exil*, Paris, 1971 (thèse de Lettres, Prix Gobert). Etude fondamentale mais technique.

La pensée d'Hilaire
P. Smulders, *La doctrine trinitaire de saint Hilaire de Poitiers*, Rome, 1944 (thèse de théologie).
P. Galtier, *Saint Hilaire de Poitiers, le premier docteur de l'Eglise latine*, Paris, 1960. (Présentation de sa théologie.)
Ch. Kannengiesser, art. Hilaire, *Dict. de Spiritualité*, 1969, VII, 466-499 (excellente bibliographie, ne traite pas du *de Trinitate*).
Hilaire et son temps, Actes de colloque de Poitiers, 1968, parus en 1969.

Textes
Hilaire de Poitiers, présentation et extraits par M. Meslin, Paris, 1959 (première approche).
Le Trinitate et ouvrages exégétiques, par A. Blaise, Namur, 1964 (quelques extraits des divers ouvrages).
Traité des mystères, texte et trad. par J.-P. Brisson, S.Chr. 19 bis, Paris 1967 (paraîtra en traduction dans la série 3 de *Pères dans la foi*).
De Trinitate, éd. P. Coustant = PL 10, 9-472. Nouvelle édition critique dans « Corpus Christ. » LXII et LXII A, par P. Smulders.

Table des matières

LIVRE I

La quête d'Hilaire

I. LA RECHERCHE D'HILAIRE

II. OBJET DU TRAITE

III. PLAN DE L'OUVRAGE

LIVRE 2

La Trinité

I. INTRODUCTION

II. LE PERE

III. LE FILS

IV. LE SAINT-ESPRIT

LIVRE 3

Le mystère de Dieu

I. LE MYSTERE DE LA GENERATION DIVINE

II. LE MERVEILLEUX DANS LES ŒUVRES DE DIEU NOUS FAMILIARISE AVEC LE MYSTERE

III. LA GLOIRE DU PERE ET LA GLOIRE DU FILS

IV. LE MERVEILLEUX DANS LES ŒUVRES DE DIEU AFFERMIT NOTRE FOI

V. L'HOMME DEVANT LE MYSTERE

LIVRE 4

L'Ecriture réfute l'arianisme
L'Ancien Testament : Le Fils est Dieu

I. INTRODUCTION

Copyright EDITIONS JACQUES-PAUL MIGNE

II. LA DOCTRINE ARIENNE

III. LE RECIT DE LA CREATION AFFIRME UN PERE ET UN FILS, DIEU UNIQUE

IV. LES THEOPHANIES RELATEES DANS LE PENTATEUQUE AFFIRMENT EGALEMENT LA DIVINITE DU FILS

V. LES PROPHETES AFFIRMENT AUSSI LA DIVINITE DU FILS

LIVRE 5

L'Ecriture réfute l'arianisme
L'Ancien Testament : Le Fils est vrai Dieu

I. INTRODUCTION

II. LE RECIT DE LA CREATION NOUS LE MONTRE : LE FILS DE DIEU EST VRAI DIEU

III. LES THEOPHANIES RELATEES DANS LE PENTATEUQUE LE SOULIGNENT : LE FILS DE DIEU EST VRAI DIEU

IV. LES PROPHETES NOUS DONNENT LE MEME ENSEIGNEMENT : LE FILS DE DIEU EST VRAI DIEU

V. LES PROPHETES NOUS PRECISENT POURQUOI LE FILS EST VRAI DIEU : IL EST DIEU UNIQUE

LIVRE 6

L'Ecriture réfute l'arianisme
Le Nouveau Testament

I. INTRODUCTION

II. LA DOCTRINE DES ARIENS ET SA REFUTATION

III. LES MULTIPLES TEMOIGNAGES DE LA DIVINITE DU FILS

A) Le témoignage du Père

B) Le témoignage du Fils

C) Le témoignage des Apôtres

D) Le témoignage des fidèles, des démons, des juifs, des païens

LIVRE 7

Hymne à la naissance du Fils

I. INTRODUCTION

II. ETUDE DES DEUX PREMIERES MODALITES SELON LESQUELLES LE FILS EST DIEU : LE NOM ET LA NAISSANCE

III. LA NAISSANCE IMPLIQUE : NOM, NATURE, PUISSANCE ET REVELATION

IV. LE FILS NOUS REVELE LE MYSTERE DE SA NAISSANCE

V. LE CHEMIN VERS LE PERE

LIVRE 8

Le Père et le Fils sont un

I. INTRODUCTION

II. UNITE DE DIEU, UNITE DES HOMMES

III. L'ESPRIT-SAINT, MANIFESTATION DE L'UNITE DU PERE ET DU FILS

A) Témoignage de Jean

B) Témoignage de Paul

IV. LE FILS, IMAGE DU DIEU INVISIBLE

LIVRE 9

L'Incarnation

I. INTRODUCTION

II. L'INCARNATION, MYSTERE DU CHRIST DIEU ET HOMME

III. EXPLICATION DES TEXTES SCRIPTURAIRES QUE LES HERETIQUES UTILISENT A LEUR PROFIT

A) « Nul n'est bon, si ce n'est le seul Dieu »

B) « Toi, le seul vrai Dieu. »

C) « Le Fils ne peut rien faire de lui-même. »

D) « Le Père est plus grand que moi. »

E) « Quant au jour et à l'heure, personne ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, personne d'autre que le Père. »

LIVRE 10

Le mystère de la Passion

I. INTRODUCTION

II. LE MYSTERE DU CHRIST

III. LE PROBLEME DE LA SOUFFRANCE DU CHRIST

IV. EXPLICATION DE LA TRISTESSE DU CHRIST

V. EXPLICATION DE LA SOUFFRANCE DU CHRIST

VI. LA FOI DE L'EGLISE

VII. L'ENSEIGNEMENT DE PAUL

LIVRE II

L'homme divinisé

I. INTRODUCTION

II. L'EXPRESSION DU SEIGNEUR : « MON DIEU ET VOTRE DIEU »

III. LA SOUMISSION DU CHRIST A SON PERE

LIVRE 12

Appendice : Le Christ éternel

I. INTRODUCTION

II. LE FILS N'EST PAS UNE CREATURE

III. LE FILS EST ETERNEL

IV. LE SEIGNEUR M'A CREEE AU DEBUT DE SES VOIES

V. PRIERE FINALE

Les Pères dans la foi

Collection qui veut creuser le sillon ouvert par Ictys, *et fournir au public non spécialisé, en traduction française, les textes majeurs des Pères de l'Eglise. Celle-ci présente le texte intégral des grandes œuvres spirituelles, qui répondent à nos interrogations permanentes : Qu'est-ce que croire ? Qu'est-ce que le christianisme ? Qui est le Christ ? La justice et la pauvreté, les béatitudes et la prière, l'espérance plus forte que la mort.*

Introduction, notes, tableaux et tables sont conçus comme un instrument de travail et de réflexion spirituelle pour l'homme d'aujourd'hui, soucieux de s'abreuver aux sources.

VOLUMES PARUS (1re série) :

1. Dictionnaire des Pères de l'Eglise.
2. La prière, par *Origène*.
3. La foi chrétienne, par *Irénée de Lyon*.
4. Richesse et pauvreté, par *Ambroise de Milan*.
5. Le sermon sur la montagne, expliqué par *saint Augustin*.
6. Catéchèse de la foi, par *Grégoire de Nysse*.
7. Tradition et progrès, par *Vincent de Lérins*.
8. La conversion, par *Jean Chrysostome*.
9. L'unité de l'Eglise, par *Cyprien de Carthage*.
10. Les Béatitudes, expliquées par *Grégoire de Nysse*.

VOLUMES PARUS (2e série) :

11. Le traité du Saint-Esprit, par *Basile*.
12. Les premiers martyrs de l'Eglise.
13. Les martyrs des grandes persécutions.
14. Le chrétien devant la mort, par *Cyprien, Ambroise*.
15. La résurrection de la chair, par *Tertullien*.
16. Homélies sur Saint Paul, par *Jean Chrysostome*.
17. L'année liturgique, par *Augustin d'Hippone*.
18. Les Pères du désert (Histoire lausiaque), par *Palladius*.
19. La Trinité, par *Hilaire de Poitiers*.
    1. Le mystère de Dieu.
    2. Le Fils de Dieu.
    3. Le Christ et l'histoire.

A PARAITRE :

Les Pères et la Bible.
La nouvelle série présentera les lectures de l'Ecriture par les Pères, de l'Ancien au Nouveau Testament.

I

La Genèse commentée par *Jean Chrysostome et Césaire d'Arles.*
La création de l'homme, par *Grégoire de Nysse.*
Isaïe : Neuf homélies d'*Origène.*
Ezéchiel, par *Grégoire le Grand et Ps. Macaire.*
Thèmes bibliques (les choses de la Bible).
Figures bibliques.
Les Psaumes commentés par l'Orient et l'Occident (2 vol.).

II

Marc : Homélies de *Jérôme.*
Matthieu : Homélies de *Pierre Chrysologue.*
Luc : Les thèmes de la miséricorde.
Jean : Thèmes johanniques.
Première lettre de Jean, par *S Augustin.*
L'épître aux Romains, commentée par *Jean Chrysostome.*
Synthèse de l'Ecriture : Contre les hérésies d'*Irénée de Lyon.*

La première traduction française de l'important traité de *La Trinité* de saint Hilaire de Poitiers, signifie réellement un événement dans l'édition. Un évêque de Gaule, au IVe siècle, y exprime sa foi et sa fidélité à la doctrine catholique, définie au concile de Nicée.

Exilé un temps en Orient par l'empereur pour sa fidélité à la foi, l'évêque de Poitiers s'est efforcé d'utiliser son bannissement pour mieux connaître l'Eglise et la pensée orientales, et pour s'enrichir de tout ce qui constituait l'expérience chrétienne d'un monde religieux où était né le christianisme.

La pensée d'Hilaire se situe donc à la charnière de l'Orient et de l'Occident : véritable pont entre deux mondes et deux cultures. Plus proche de Grégoire de Nysse, de Basile le Grand, de Grégoire de Nazianze que l'évêque d'Hippone, Hilaire est donc un messager de l'œcuménisme et un témoin de l'Eglise une.

L'ouvrage n'est pas une froide spéculation sur la Trinité mais d'abord une profession de foi. Hilaire contemple le mystère de Dieu dans l'adoration. Son exposé commence et s'achève en prière. Il aurait pu faire sienne la formule d'Evagre le Pontique : « Si tu es théologien tu pries vraiment, et si tu pries vraiment tu es théologien. »

La première traduction française de l'important traité de la Trinité de saint Hilaire de Poitiers, signifie réellement un événement dans l'édition. Un évêque de Gaule, au IVe siècle, y exprime sa foi et sa fidélité à la doctrine catholique, définie au concile de Nicée. Ce qui lui a permis d'être le premier docteur de l'Eglise en Occident.

Exilé un temps en Orient par l'empereur pour sa fidélité à la foi, l'évêque de Poitiers s'est efforcé d'utiliser son bannissement pour mieux connaître l'Eglise et la pensée orientales, et pour s'enrichir de tout ce qui constituait l'expérience chrétienne d'un monde religieux où était né le christianisme.

La pensée d'Hilaire se situe donc à la charnière de l'Orient et de l'Occident : véritable pont entre deux mondes et deux cultures. Plus proche de Grégoire de Nysse, de Basile le Grand, de Grégoire de Nazianze que l'évêque d'Hippone, Hilaire est donc un messager de l'œcuménisme et un témoin de l'Eglise une.

L'ouvrage n'est pas une froide spéculation sur la Trinité mais d'abord une profession de foi. Hilaire contemple le mystère de Dieu dans l'adoration. Son exposé commence et s'achève en prière. Il aurait pu faire sienne la formule d'Evagre le Pontique : « Si tu es théologien tu pries vraiment, et si tu pries vraiment tu es théologien. »

Ouvrage considérable, à la fois par sa dimension et par la richesse de sa doctrine, il présente ce qui constitue la foi chrétienne et en quoi consiste le mystère de Dieu, un et trine, tel qu'il ressort de la révélation, au cours de douze livres, denses et pleins à craquer.

Le traducteur est — fait assez exceptionnel — un évêque du Québec. Bel hommage rendu par un évêque d'aujourd'hui à un évêque du passé, qui a illustré son pays, conduit son église d'une foi vigoureuse et balisé la route à tous les chercheurs de Dieu.

Achevé d'imprimer en octobre 1981
sur les presses de l'imprimerie Laballery et Cie, 58500 Clamecy
Dépôt légal : 4e trimestre 1981
N° d'imprimeur : 20173. — N° d'éditeur : D/1981/0075/47